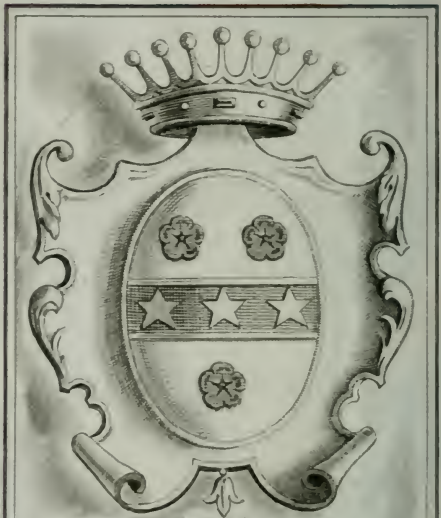

Ex-Libris
Paul Jeuffrain

Seminario
Coll. spec.

N.° 82. in 12

François Augustin
De Moncrif.

A. Duflos Sculp.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE MONCRIF,

LECTEUR DE LA REINE.

L'un des quarante de l'Académie Françoise et de celle des Sciences et Belles Lettres de Nancy et de Berlin.

Nouvelle Edition.

TOME I.

A Paris rue Basse des Hursins, et au Palais chez la V. Regnard, *Imprimeur Libraire de l'Académie Françoise.*

M. DCC. LXVIII.

BIBLIOTHECA Octavensis

PQ
2007
.M85
1768
v.1
Col. offic.

LETTRE

A MADAME ***.

L'AMITIÉ dont vous m'honorez, Madame, vous intéreſſe à mes Ouvrages ; permettez-moi de vous rendre compte de ce que contient l'Edition nouvelle où vous les trouverez raſſemblés ; elle ne comprend pas tous ceux qui ont déja paru ſéparément : peu d'Auteurs ſont en droit d'avouer une ſeconde fois tous les préſens qu'ils ont faits au Public, & je me crois au rang de ceux qui doivent ſe preſcrire cette économie. Si j'emploie dans ce Recueil quelques Pièces non encore imprimées,

du moins pour la plupart ont-elles couru manuſcrites & ſans nom d'Auteur : quand je les ai vues protégées par des gens de goût, j'ai cru pouvoir raiſonnablement me fier à cet accueil, ſur-tout lorſqu'il a été confirmé par votre ſuffrage.

J'ai ſouvent remarqué que l'*Incognito* eſt peut-être pour un Auteur le ſeul moyen de diſtinguer les degrés de ſuccès ou de diſgrace qu'il éprouve. Ceux avec qui nous vivons nous louent ou par une prévention favorable, ou pour nous épargner des vérités déſobligeantes, & nous croyons entendre la voix du Public.

Il en eſt, ce me ſemble, de certains mérites comme des *Dieux Pénates* des Anciens. Ces Déités particulières n'étoient guère réclamées que dans les maiſons qui les avoient adoptées.

Je viens de parler de quelques

Ouvrages que j'ai cru ne devoir pas faire réimprimer. Vous reconnoiſſez ſans doute, Madame, certaines Lettres (*a*), je ne dis pas ſérieuſement plaiſantes, ce ſeroit les louer, mais gravement frivoles: ce n'eſt pas qu'on n'y trouve de l'eſprit, & je le dis ſans prétendre leur donner d'éloges. Dans un Ecrit mauvais en ſoi, l'eſprit n'eſt qu'un tort de plus. Pourquoi vouloir former un Volume? Pourquoi accumuler des ſingularités dont l'inutilité ſe découvre, & dont la curioſité diminue à meſure qu'on les multiplie? Auſſi a-t-il été libéralement critiqué (*b*), ce Livre que

(*a*) Lettres à Madame *** ſur les Chats.

(*b*) Et injuſtement à ce ſeul égard. Quelques Critiques, qui vraiſemblablement n'avoient pas lu ces Lettres, ont accuſé l'Auteur *de mettre en étalage, comme de ſon propre fonds, une érudition empruntée.* Pluſieurs endroits prouvent au contraire que j'annonce bien à découvert l'em-

des mains illuſtres avoient eu la complaiſance d'orner de beaucoup de Figures (*a*) qui font les trois quarts de ſon mérite.

On a vu dans le Mercure (*b*) un extrait de l'*Empire de l'Amour*. Ce Ballet n'y eſt pas ménagé, malgré de nombreuſes Repréſentations qu'il avoit eues ; & l'on voit que cet extrait eſt de moi : j'y conviens de mes torts avec franchiſe, je pourrois dire avec zèle. Il eſt vrai que cette bonne-foi m'a attiré bien des louanges de la part de pluſieurs Ecrivains ; & c'eſt peut-être ce qui dans quelques autres occaſions m'a encouragé à être modeſte. Pauvres vertus humaines ! On ne ſe voue jamais plus volontiers à la modeſ-

---

prunt que je fais des belles & ſavantes citations que j'emploie.

(*a*) Deſſinées par M. Coypel, & gravées par M. le Comte de C.

(*b*) Mercure de Juin 1733.

tie, que lorſqu'elle nous promet des éloges.

J'ai fait peu de changemens dans les *Eſſais ſur la néceſſité de plaire;* & cependant je crois cet Ouvrage ſuſceptible de beaucoup de corrections : mais le jugement du Public eſt porté. Ce que j'aurois ajouté ou réformé n'auroit guère rendu ce Traité meilleur : je dirai plus, il a été honoré d'un ſuffrage qui ne me laiſſe rien à déſirer, & qu'il ne m'eſt pas permis de taire.

Quoique Monſeigneur le Dauphin aime par préférence les Ouvrages où il entre des vues utiles & approfondies, je n'aurois pas cru devoir lui préſenter des Réflexions *ſur la néceſſité & les moyens de plaire.* A quel titre, diſois-je, mettre ſous ſes yeux des principes que ſon naturel heureux lui a ſoumis, & que par ſes lumières très-étendues, il analyſe-

roit mille fois mieux que je n'ai pu faire ? Monſeigneur le Dauphin a bien voulu me demander cet Ouvrage ; & voici le jugement dont il l'a honoré. *C'eſt* (a-t-il daigné me dire) *un Livre qu'il faut avoir lu.*

Je croirois manquer à la reconnoiſſance très-reſpectueuſe que je dois à tant de bontés, ſi je cédois à la modeſtie de ſupprimer un jugement qui m'eſt ſi glorieux.

Le peu que je me ſuis trouvé de vues dans l'eſprit, m'a porté de bonne-heure à l'étude de la Morale conſidérée par la néceſſité dont elle eſt au bien de la Société. Quand je parle d'étude, ce n'eſt pas que j'aie regardé la Morale comme une ſcience qu'on acquiert ſuffiſamment dans les Livres : c'eſt dans le cœur humain que je l'ai principalement cherchée. C'eſt-là que j'ai cru découvrir plus ſenſiblement les moyens

de concilier ce qu'elle nous prescrit avec notre manière d'être. Je me suis successivement convaincu qu'on ne doit pas se croire quitte avec les autres hommes, en ne satisfaisant qu'à ce qu'ils ont droit incontestablement d'exiger de nous. Ils donnent tous à ce droit une extension qui mérite des égards ; il faut s'y prêter jusqu'à un certain point, ou renoncer à un avantage qui importe au bonheur de la vie, au plaisir d'être aimé.

Parmi les nouveaux Ecrits que renferme cette Edition, vous trouverez un Ballet dont le sujet ne tient à aucun de ceux qu'on a traités sur nos Théâtres. Je l'ai pris dans des fragmens de la Philosophie de ces célèbres *Brames* qui vivent actuellement sous l'Empire *du Mogol*. Ils s'imaginent & croyent avoir fait cette découverte, *que les ames reviennent plusieurs fois jouer un personnage sur la terre....*

Je mets en ſcène deux Amans aimables; le Spectateur les voit d'acte en acte revivre dans une condition, dans une Patrie nouvelle, & avec une figure différente: leur ame eſt tout ce qu'il leur reſte de l'état précédent; mais que ne fait-elle pas pour les réunir! Elle les attire l'un vers l'autre; rien ne peut altérer ce penchant; & il réſulte enfin de chaque intrigue, que ce qu'on appelle amour n'eſt qu'une reconnoiſſance de deux ames deſtinées à s'aimer, & qui avoient été ſéparées. Ce Ballet n'a pas été mis en muſique; la ſingularité du genre m'a allarmé, j'ai craint qu'il ne fît pas autant de fortune que les *Ames rivales*. Le ſort que cette fabuleuſe Hiſtoire a eu dans l'Inde eſt trop ſingulier, pour que je ne me permette pas d'en parler ici. Je l'avois donnée manuſcrite à un François qui retournoit *au Mogol;* il en fit part à un *Brame* qu'il prit pour Inter-

prête. Ce savant Philosophe fut saisi d'étonnement & d'admiration, en voyant la profondeur de mes rêveries ; il découvrit de nouvelles branches du merveilleux système *des ames douées de la liberté de quitter & de reprendre leur personne après s'être promenées dans l'Univers*. Admirez, je vous prie, Madame, ce contraste ; tandis que dans l'opinion de tout homme sensé, je n'étois que l'auteur d'une jolie Chimère, je passois dans le *Port Royal du Gange* pour un Génie transcendant. Je reçus un présent du Brame (*a*), avec mille assurances d'estime & de vénération.

Vous connoissez, Madame, ceux de mes Poëmes lyriques, dont les Représentations ont été honorées de la présence du Roi.

(*a*) Un petit in-folio Manuscrit, représentant les principaux Dieux de l'Inde, avec des Notes mystiques. Ce Manuscrit est dans la Bibliothèque du Roi.

Sa Majeſté ayant eu la bonté de me témoigner qu'Elle en étoit ſatisfaite, vous concevez que je les ai employés dans ce Recueil. Vous y trouverez auſſi des Poëſies d'un autre genre. Ce ſont des Odes que j'ai compoſées par ordre exprès de la Reine. On voit dans la première particulièrement, la peinture des vertus qui font aimer la perſonne auguſte qu'on admire; & le tableau fait aiſément connoître dans quelle ame j'en ai trouvé le modèle. Que n'ai-je pu ſaiſir également dans l'eſprit tout ce qu'on y découvre de naturel, de délicateſſe & de graces! Plus ces qualités deviennent ſenſibles parce qu'elles ſont éminentes, plus il eſt difficile de les expoſer dans leur véritable jour, ſur-tout quand elles ſont généralement reconnues : vos Lecteurs trouvent toujours que vous ne rempliſſez pas leur idée.

PRÉFACE

Qui avoit été mise à la tête de l'Edition précédente.

CETTE seconde Edition prouve l'indulgence du Public pour les Ecrits dont la matière est par elle-même digne de son attention ; attiré par le merite du sujet, il excuse la foiblesse de l'Ouvrage. Quelle prévention favorable n'ai-je point aussi trouvée dans la plupart des personnes qui joignent à l'esprit d'examen l'habitude d'en faire usage ! J'ai besoin que cette heureuse prévention dure. Ni un grand nombre de corrections, ni quelques augmentations, quoique faites avec soin, n'auront point sans doute réparé tous les défauts répandus dans ce Traité. Bien des gens ont été blessés du Titre, je n'ai pu l'igno-

*rer, & je les prie de me faire la juſtice de croire que ſi je le laiſſe ſubſiſter ſans aucun changement, ce n'eſt pas manque de déférence pour leur opinion. Le mot d'*Eſſais, *qui n'eſt cependant que bien juſtifie par l'Ouvrage, n'a pu me faire trouver grace auprès d'eux ; je ne me plains point de cette rigueur, elle eſt fondée. Il faut convenir qu'à ſuivre la première idée que préſente à l'eſprit un Titre qui annonce des moyens de plaire, on ne peut s'empêcher de ſoupçonner l'Auteur de promettre avec préſomption, ce qu'il n'eſt point en état de tenir. Je n'appuirai point ma défenſe ſur ce qu'en liſant l'Ouvrage, on reconnoît que ces moyens exiſtent ; qu'ils naiſſent des principes de la Morale Chrétienne, & que l'éducation peut facilement nous les faire acquérir. Je conçois qu'il en eſt de l'impreſſion que mon Titre a faite, comme de la répugnance que nous ſentons pour ces hommes dont le*

maintien semble nous annoncer qu'ils se croient beaucoup de mérite. On a beau se convaincre par la suite que leur commerce n'a rien qui tienne de cet extérieur qui nous indispose, on ne s'accoutume point à leur air. Je n'aurois donc pas manqué dans cette seconde Edition, d'ôter à mon Titre cette malheureuse ressemblance que j'ai trop tard apperçue ; mais une autre crainte m'a retenu : on m'auroit peut-être accusé de vouloir tromper le Public en lui offrant le même écrit sous une face nouvelle. Réduit à choisir entre deux torts, je m'expose à celui qui me paroît le moins à craindre. Il est d'autres Critiques auxquels j'ai du moins cédé avec une entière soumission. On a pensé, parce que sans doute je ne me suis pas expliqué suffisamment ; on a cru, dis-je, que je proposois de bannir absolument de la conversation certains sujets que je mets au rang des lieux communs, parce qu'ils sont depuis

long-temps rebattus. Je me flattois d'avoir prevenu un pareil reproche, par l'observation que j'ai faite (a). *J'espérois de plus qu'on se souviendroit que dans toute ma seconde Partie, c'est aux jeunes gens uniquement que je m'adresse. Comment prétendrois-je donner des leçons aux gens du monde, dans un Traité qui ne peut être digne de leurs suffrages qu'autant qu'il leur presente leurs propres idées? Je le sai; c'est presque toujours d'eux-mêmes qu'il faut emprunter ce qui mérite de leur plaire. J'ai donc supprimé ces endroits. Je sens aussi vivement que je le dois, avec quelle justice on défère aux décisions des personnes qui m'ont condamné. Je serois bien plus flatté de pouvoir penser toujours comme elles, que de paroître même avoir raison contre leur sentiment.*

(a) Page 176 de la première Edition, & qui se trouve aussi employée dans celle-ci.

C'est de leur union que Naît le don de plaire

ESSAIS
SUR
LA NÉCESSITÉ
ET SUR
LES MOYENS
DE PLAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

COMME les principes établis le plus généralement dans l'opinion des hommes, sont bien souvent ceux dont ils s'écartent davantage par leur conduite, surtout en matière de morale, il faut convenir que les Ouvrages qui leur rappellent ces mêmes principes, pour les en-

gager à les suivre, peuvent leur être de quelque utilité. Si je ne m'attachois, en traitant de la nécessité de plaire, qu'à prouver cette même nécessité, ce ne seroit pas la peine d'écrire; je le conçois. Je cherche à démêler, à faire sentir combien la nécessité de plaire, quoique reconnue, influe foiblement sur la manière dont nous nous conduisons dans la société, & ce dessein doit paroître raisonnable.

Tous les hommes conviendront qu'ils ont intérêt de plaire: on sait qu'ils en ont le désir. Tous veulent être applaudis, recherchés, accueillis; tous enfin veulent réussir dans l'esprit des autres; mais combien prennent-ils de routes opposées, & qui les éloignent de ce même but qu'ils se proposent! Combien on voit d'hommes qui, concentrés dans leur amour propre, réduisent, pour ainsi dire, la société au commerce que leurs passions ont entr'elles! Ils ne conçoivent que leur goût: ils ne sentent que leurs besoins: ils n'aiment que leurs talens: ils n'estiment que leurs connoissances. Pour eux enfin tous les objets extérieurs semblent transformés en autant de miroirs où ils n'apperçoivent qu'eux-mêmes. Quelques autres, & c'est le petit nombre,

nombre, perſuadés que les vertus ſociales ſont la ſource du véritable bonheur, ſe regardent comme membres d'une République que des égards mutuels entretiennent, & que l'amour propre mal entendu cherche à détruire. Toujours attentifs à ce qui flatte ou mortifie, à ce qui élève ou dégrade leurs concitoyens, ils ne cherchent dans ces différens points de vue que ce qui les mène à ſe concilier leur amitié & leur eſtime. Peut-on trop fuir celui qui ne veut qu'un bonheur auquel il n'aſſocie perſonne ? Peut-on trop rechercher celui qui n'eſt ſatisfait de ſoi-même, qui n'eſt heureux que par les avantages qu'il verſe dans la ſociété ?

Cette oppoſition entre la conduite de quelques hommes, & le motif commun qui les anime, vient, ſi je ne me trompe, de la manière dont ils apperçoivent ce que c'eſt que plaire, ainſi que les moyens d'y parvenir. Eclairés ſur les erreurs où tombent à cet égard ceux qui les environnent, ils ſe croyent garantis de l'illuſion, par cela même qu'ils ſont ingénieux à la démêler dans les autres; ils ne portent point leurs regards ſur leur propre conduite. Si quelques-uns d'eux s'examinent & découvrent

qu'il leur manque des qualités qui plaisent communément ; ou s'ils se trouvent quelque ressemblance, par le maintien, le langage, l'humeur, avec ce qu'ils viennent de critiquer dans autrui, ils n'apperçoivent plus les motifs de le condamner. On a oui dire, *qu'il sied bien d'être singulier, extraordinaire : que ce qui déplait dans l'un, devient quelquefois une grace dans un autre : que l'esprit fait tout valoir : qu'il y a des gens qui font aimer en eux jusqu'à leurs travers.* On se voit alors avec tous ces avantages, on ne s'avoue des défauts que pour les sauver par ces exemples ; & souvent, en s'éludant ainsi soi-même, on ne recueille pour tout fruit de la recherche qu'on vient de faire, que l'erreur grossière de s'en estimer davantage.

Ma principale vue, dans la première partie de cet Ouvrage, a été de faire connoître ces illusions. J'expose, en premier lieu, la nécessité de plaire : cette nécessité reconnue, mène à chercher les moyens de profiter des avantages qu'elle nous présente ; & ces moyens, j'explique comment ils nous égarent, ou comment ils nous font réussir.

Dans la seconde partie, en appliquant à l'éducation les principes que j'ai établis

dans la première, je propoſe quelques idées ſur la manière de cultiver les premières années de l'enfance : ces idées paroîtront peut-être haſardées; mais je déclare par avance que je ſuis entièrement déterminé à me ſoumettre à cet égard, comme ſur le reſte de l'ouvrage, au jugement que tant de perſonnes plus éclairées que moi, auront le droit d'en porter.

De la néceſſité de plaire.

Entre les principes les plus utiles dans le commerce ordinaire du monde, il en eſt un que nous ne pouvons connoître de trop bonne heure, parce que nous devons nous faire une habitude de le ſuivre. Combien en effet renferme-t-il d'avantages déſirables ? Il empêche la raiſon d'être farouche. Il ôte à l'amour propre ce qui le rend haïſſable. Il ſupplée en quelque façon aux avantages de l'eſprit, & les ſauve de la jalouſie qu'ils excitent lorſqu'ils ſont éminens. Enfin, il influe conſidérablement ſur notre bonheur & ſur celui des gens avec qui nous paſſons la vie : c'eſt de régler notre conduite ſur la néceſſité où nous ſommes de plaire.

J'entens par le mot de plaire, une

impression agréable que nous faisons sur l'esprit des autres hommes, qui les dispose, & même les détermine à nous aimer.

Avec le caractère d'honnête homme, avec bien des vertus, il semble qu'on devroit paroître aimable. Cependant il est commun de trouver des gens dont les principes & les mœurs vous attirent, & dont le commerce vous rebute; on ne peut s'empêcher de les considérer, de les respecter & de les fuir.

Quel est dans les gens vertueux, lorsqu'ils ne cherchent point à plaire, l'effet d'une sévérité dure, & cependant estimable, avec laquelle ils portent quelquefois leurs jugemens? Je ne parle point ici de cette haine à qui les défauts des hommes ne sont qu'un prétexte pour répandre son fiel; de ce chagrin caustique qui verroit avec regret disparoître de la terre les vices contre lesquels il éclate, parce qu'il n'auroit plus rien à blâmer. J'ai pour objet cette équité trop austère qui pèse les actions des autres avec le peu d'indulgence qu'elle a pour elle-même; cet amour de la raison & de la justice, qui, converti en passion, ne se plie pas assez à la nécessité de voir des hommes imparfaits. Quel est, dis-je, le fruit

d'une vertu ſi peu ſociable? Le malheur de révolter ceux même dont elle arrache l'eſtime.

Quand les ames au-deſſus des foibleſſes ordinaires, ſont en même temps douces, ſenſibles, indulgentes, vous les aimez, & c'eſt leur vertu même qui vous attire encore plus à elles. Mais quand vous trouvez ces perſonnages vertueux qui, vous regardant *du haut de leur mérite*, vous marquent une certaine bonté impérieuſe, une certaine pitié qui vous annonce leur ſupériorité & votre petiteſſe, vous êtes tenté de croire que le droit de vous mépriſer eſt une récompenſe qu'ils s'attribuent pour la peine qu'ils ſe donnent de fuir les vices; vous ſentez peu d'eſtime pour leur vertu, & beaucoup d'éloignement pour leur perſonne.

Il eſt, je l'avoue, des vertus épurées, & qui par elles-mêmes font une forte impreſſion ſur les eſprits. Telles ſont le pardon des grandes offenſes, le déſintéreſſement, la généroſité ſur des objets importans; mais les occaſions d'employer ces vertus d'éclat ne ſont pas fréquentes. Quelle eſt pendant ces longs intervalles la reſſource des ames ſenſibles? L'uſage des vertus moins brillantes, dont l'effet eſt de plaire, & le fruit

de se faire aimer; il n'y a presque point d'instant qui ne leur ouvre quelque route nouvelle pour s'assurer un bien si satisfaisant.

Ce caractère sociable qui doit accompagner les vertus de l'ame, ne nous est pas moins nécessaire pour faire valoir les qualités de l'esprit. Que servent dans le commerce ordinaire de la vie les lumières d'un esprit éminent ? Il en est dans ce siècle-ci, du savoir & des connoissances sublimes, à peu près comme de la richesse dans de certaines Républiques, où la somptuosité & l'abondance passent pour une sorte d'injure faite aux citoyens bornés dans leur fortune; le plus opulent est restraint à la dépense modique de celui qui n'a presque que le nécessaire. De même, si dans les entretiens on n'évite pas tous les sujets qui passent la portée des esprits communs, il faut du moins se plier à ne leur présenter ces mêmes sujets qu'avec une simplicité qui les leur rende sensibles. Comment au milieu de tant de contrainte, l'esprit supérieur paroîtra-t-il avec succès, s'il n'est dirigé par le désir de plaire ? Mais avec un tel guide, quelqu'éminent que soit l'esprit, bien loin de blesser les simples citoyens par l'éclat

trop marqué des richeſſes dont il diſpoſe, il ſemble, par la manière dont il les leur découvre, les y aſſocier, les leur rendre propres : il obtient d'eux à la fois la liberté d'en faire uſage, leurs éloges & leur reconnoiſſance.

S'il eſt des lumières dans l'eſprit qui doivent concilier l'eſtime & l'amitié des autres hommes, ce ſont celles qui s'appliquent ſans ceſſe à régler les intérêts qui sèment entr'eux la diviſion. On devroit pouvoir compter du moins ſur le cœur de ceux qui ont obtenu de nous les avantages auxquels ils prétendoient. Cependant leur reconnoiſſance dépend preſque toujours de la conduite que vous aurez gardée avec eux, dans les momens, où dépendans & ſoumis, ils vous auront entretenu de leur eſpérance ou de leur crainte. Si votre extérieur ou vos diſcours ont fait ſouffrir leur amour propre, n'eſpérez pas qu'ils vous tiennent compte de la juſtice que vous leur aurez rendue; ils penſeront que vous n'êtes équitable que par la honte attachée à ne pas l'être : vous n'obtiendrez d'eux que l'eſtime qu'ils ne peuvent vous refuſer, & l'eſtime des hommes eſt un tribut qui ne ſatisfait que notre raiſon, leur amitié eſt néceſſaire au bonheur d'une ame ſenſible.

Possède-t-on les avantages de la naissance & du rang ? on n'est point affranchi de la nécessité de plaire. Les inférieurs, avec un respect bien attentif & bien sérieux, sont quittes de tout ce qu'ils doivent aux Grands ; & combien la supériorité de ceux-ci est peu digne d'envie, quand elle ne leur rapporte que ce seul tribut ! Les respecter scrupuleusement sans avoir d'autres sentimens pour eux, c'est mettre à part leur personne, & ne rendre hommage qu'à leur destinée ; c'est n'entretenir une divinité que de la beauté du piédestal qui l'élève. Qu'ils désirent de plaire, au moindre effort l'ouvrage est achevé ; tout s'embellit autour d'eux, l'esprit se découvre, les talens se multiplient ; leur sourire est comme ces rayons de lumière, qui répandus sur une campagne, font sortir mille tableaux variés & rians, où l'on ne découvroit auparavant qu'une sombre & confuse uniformité.

Quand nous sommes d'un rang distingué, la conduite qui nous réussit, ou qui nous empêche de plaire, vient principalement, si je ne me trompe, de l'idée plus ou moins raisonnable que nous avons des prérogatives de ce même rang qui nous décore. Quand cette idée se-

crette

crette eſt exagérée, elle perce dans notre maintien, dans nos diſcours, elle imprime à notre politeſſe un caractère qui lui fait perdre preſque tout ſon mérite. Souvent c'eſt de la hauteur qui ſe montre à découvert, & la hauteur déplaît à tout le monde. Quelquefois c'eſt de la bonté qu'on met à la place des égards, & cet air de ſupériorité bleſſe avec juſtice ceux qui, ſans être nos égaux, ne nous ſont point ſubordonnés. Avec les gens d'un état moins conſidérable, ce ſera une affectation de deſcendre, de s'abaiſſer juſqu'à eux, une crainte marquée de leur en impoſer trop, qui ne peut ſatisfaire que les ſots.

Cette opinion outrée des avantages qu'on a ſur les autres, ſéduit moins communément les gens nés dans le ſein des honneurs, que ceux qui ſe trouvent tranſportés ſubitement dans une région qu'ils n'avoient long-temps conſidérée qu'en élevant leurs regards. Tous les objets dont ils ſe ſont ſéparés, leur paroiſſent ſi rapetiſſés, qu'ils ſe croyent diſpenſés de les appercevoir. Ils voyent à peine ce qu'ils ont été; ils jugent auſſi peu fidèlement de ce qu'ils ſont: & ce n'eſt que le déſir de plaire qui les ramène à la véritable idée qu'ils doivent avoir

d'eux-mêmes ; il les garantit & de cette hauteur haïssable qu'ils mettent à la place de la dignité, & de cette bonté qui n'est rien moins qu'obligeante.

Si l'homme revêtu de l'autorité n'étoit animé du désir de se concilier les cœurs, comment auroit-il le courage de supporter, sans en paroître accablé, les importunités honorables, mais continuelles, des Grands, & tout ce qu'a de rebutant la foule oisive qui gratuitement l'obsède ? C'est par un motif si louable qu'il écoute avec douceur les discours embrouillés ou captieux que l'esprit borné ou la mauvaise foi lui font essuyer. Il sent qu'un obligeant accueil est le seul dédommagement des graces qu'il ne peut accorder, ou des demandes injustes qu'il démasque. En lui l'autorité parle toujours le langage du Citoyen ; on lui pardonne d'être puissant, parce qu'on le respecte sans le redouter : on fait plus, on lui porte le tribut qu'il désire, on l'aime.

La fortune est bien ingénieuse à servir les goûts & l'ambition des hommes qu'elle favorise ; cependant elle ne porte pas son pouvoir jusqu'à les faire aimer. Jettons les yeux particulièrement sur ceux qu'elle a fait passer avec rapidité d'un état obscur à l'éclat de l'opulence,

S'ils veulent ne se point abuser sur la disposition où les esprits en général sont à leur égard, ils doivent se dire tous les jours de leur vie : je possède ce qui excite la haine de quiconque désire un état plus abondant que le sien. * Ce ne sera pas assez de l'associer aux douceurs de cette même abondance qu'il m'envie ; il faudra que pour obtenir grace sur le reste, je lui persuade par des prévenances, par des égards continuels, qu'au sein des richesses j'ai besoin de son estime, de son amitié, de son aveu enfin, pour être heureux.

Puisque tous les avantages que je viens de rappeler ne nous dispensent pas de chercher à plaire, combien ce soin nous est-il plus nécessaire à l'égard des liaisons qui forment la société ?

L'amitié qui est un engagement libre, a besoin elle-même qu'un pareil secours l'entretienne. Avec quelque solidité qu'elle soit établie, lorsqu'elle se renferme dans ses devoirs, qu'elle cesse d'être animée par ce goût qui a contribué autant

* La haine que le vulgaire porte aux gens riches, est fondée en partie sur une opinion chimérique, qui s'évanouit dès que la raison l'examine : c'est de supposer que l'égalité dans la distribution des fortunes seroit entièrement équitable, & pourroit se maintenir.

que l'estime à la faire naître, elle ne se montre plus que dans les occasions où elle auroit honte de ne pas agir. Ces occasions sont quelquefois rares; & dans les intervalles, elle reste comme en léthargie: elle paroissoit empressée & riante; elle n'est plus qu'exacte, sérieuse, & même sévère.

Le savoir-vivre & la politesse, ces secours si nécessaires aux hommes pour être en état de se supporter, ne deviennent pas d'une grande utilité à ceux qui ne rempliſſent de tels devoirs, qu'afin d'éviter le reproche de ne les pas connoître ou de les mépriser. C'est le désir de plaire qui leur donne l'ame, c'est ce sentiment seul qui nous en fait un mérite. Eh! quelle reconnoissance doit-on à celui qui ne vous marque des égards que comme une tâche que la tyrannie de l'usage lui impose? Son extérieur indifférent, contraint, ou réservé, ne vous annonce-t-il pas le peu de part que vous avez à ce qu'il fait pour vous? Sa politesse a tout l'apprêt du cérémonial; & comme au fond il n'aura manqué à rien qu'à vous plaire, vous le quittez fâché, pour ainsi dire, de n'avoir pas de véritables sujets de vous en plaindre; bien des gens n'attendroient pas une autre occasion de le haïr.

Que ces qualités ſoient dirigées par ce ſentiment que je crois ſi néceſſaire, attentives à ſe reſtraindre ou à s'étendre par rapport aux perſonnes qu'elles ont pour objet; on ſentira qu'elles naiſſent, non de cette habitude qui n'eſt qu'un rôle qu'on s'eſt preſcrit, mais d'un penchant à s'occuper de vous, parce que c'eſt vous rendre juſtice; & cette conduite ne tardera guère à s'attirer du retour. Les égards ſont moins ſujets que les ſervices à trouver des ingrats.

Du déſir de plaire.

Si l'art de plaire peut ſeul faire valoir nos plus grands avantages, il eſt évident que nous ne ſaurions trop déſirer d'acquérir un talent ſi précieux. Or ce déſir, quand il eſt éclairé par la raiſon, devient lui-même un des plus ſûrs moyens pour parvenir à plaire *; il ne faut que le définir pour faire connoître quel eſt le bonheur d'en être animé.

Le déſir de plaire, tel que je le con-

---

* . . . De quoi ne vient point à bout
L'eſprit joint au déſir de plaire ?
La Fontaine, Fable 206 à Monſeigneur le Duc du Maine.

çois, est un sentiment que nous inspire la raison, & qui tient le milieu entre l'indifférence & l'amitié; une sensibilité aux dispositions que nous faisons naître dans les cœurs; un mobile qui nous porte à remplir avec complaisance les devoirs de la société, à les étendre même quand la satisfaction des autres hommes peut raisonnablement en dépendre : c'est une force qui dans les changemens de notre humeur, dans les contrariétés où notre esprit est sujet à tomber, nous retient en nous opposant à nous-mêmes : c'est enfin une attention naturelle à démêler le mérite d'autrui, & à lui donner lieu de paroître : une facilité judicieuse à négliger les succès qui n'intéressent que notre esprit & nos talens, quand par cette conduite nous gagnons d'être plus aimés.

Le désir de plaire renferme donc le désir d'être aimé. C'est à cette marque en effet qu'on peut le reconnoître; c'est cette union qui le caractérise : union qui paroît si naturelle, qu'on ne balanceroit point à croire que ces deux désirs sont inséparables, sans les exemples contraires qui se trouvent dans la société. Combien de personnes contentes de se voir considérées ou applaudies, ne consultent

jamais ſi on les aime! Cette indifférence n'eſt pas moins, ce me ſemble, un égarement de l'eſprit, qu'une malheureuſe inſenſibilité de l'ame ſur le prix qu'on doit attendre de ce qu'on fait pour la ſociété; l'avantage de plaire, examiné avec les yeux de la raiſon, loin d'être regardé comme un ſuccès ſatisfaiſant, ne doit paroître qu'un moyen flatteur d'obtenir la plus douce de toutes les récompenſes, le plaiſir d'inſpirer de l'amitié.

C'eſt donc une étude bien néceſſaire que d'approfondir en quoi conſiſte le déſir que nous avons de plaire. Attachons-nous à démêler ſi nous cédons à ce même déſir, dans la vue de nous faire aimer. Examinons avec ſoin ſi nous ſongeons à concilier ce que la ſociété exige de nous, avec ce que nous voulons d'elle. Défions-nous des ſuggeſtions ſéduiſantes d'un amour propre, qui ne nous occupant que de notre bonheur particulier, ne mérite que l'indifférence des autres hommes, & nous expoſe à leur inimitié.

Il arrive quelquefois qu'ayant tout ce qui ſert à plaire, nous n'en profitons pas aſſez. On trouve communément des gens qui n'épargnant rien pour être d'un commerce aimable avec tout ce qui ne leur

est point subordonné, passent à l'extrémité opposée, dès qu'ils se trouvent en liberté; mais s'il reparoît quelqu'objet qui leur en impose, ils reprennent toutes leurs graces; on diroit qu'ils n'attendoient qu'une occasion de se contraindre. Leur maison étoit pour eux un antre qui noirciſſoit leur imagination : ils voyent arriver un étranger? la sérénité de l'esprit succède aux nuages : ils semblent être transportés subitement dans un nouveau monde, & c'est l'envie de plaire qui a produit l'enchantement. Mais comment se pardonnent-ils ce contraste? Semblables à ces avares fastueux, qui étalent une magnificence extérieure, & se privent dans leur famille du nécessaire, ils sont encore plus déraisonnables. Les avares ont du moins le plaisir d'accumuler leurs richesses; au lieu que ceux qui ne profitent pas des moyens qu'ils ont de plaire, n'y gagnent que le triste plaisir de se livrer à une humeur dont ils souffrent eux-mêmes.

D'autres ne négligent point de paroître aimables; mais ils n'ont presque toujours qu'une seule personne qui les occupe. Se trouvent-ils avec des gens à qui ils doivent à peu près les mêmes marques de considération & d'amitié ? leur

goût dans le moment les porte à traiter quelqu'un d'eux avec préférence; ils s'y livrent, ils n'ont plus d'attention, d'esprit, de graces que pour lui. Ils gagnent, il est vrai, par cette conduite le plaisir de flatter & d'acquérir de plus en plus celui qui leur plaît davantage; mais ils désobligent tout le reste. C'est imiter encore l'erreur d'une autre espèce d'avares, qui ne s'attachant qu'à grossir leur trésor, y ajoutent imprudemment ce qui serviroit à entretenir leurs autres biens qui dépérissent; ils ne s'apperçoivent pas que c'est s'appauvrir.

Mais si c'est une négligence nuisible à notre propre bonheur, que de ne pas employer dans toutes les occasions les qualités qui nous concilieroient l'inclination des gens avec qui nous avons à vivre; c'est un inconvénient encore plus à craindre, lorsque nous cherchons à leur plaire, que de choisir de mauvais moyens pour y réussir.

De ces moyens, il en est quelques-uns qu'il ne faut que remarquer dans autrui, pour connoître combien on doit les éviter. Quel égarement, par exemple, d'espérer de plaire, quand on ne songe qu'à briller!

L'envie de briller est un empressement

de faire valoir son mérite sans aucun égard à celui des autres. C'est un étalage hasardé de son esprit, de ses talens, & enfin de tous les avantages qu'on a, ou qu'on se suppose. Et cette confiance les décrédite, quelque distingués qu'ils puissent être, parce qu'elle met à découvert l'excès de bonne opinion qu'on a de soi-même, & l'intention de s'arroger une sorte de supériorité.

La confiance impérieuse avec laquelle on s'empresse de briller, nous laisse bientôt, quelque mérite qui la soutienne, dans une espèce de solitude, au milieu même des gens avec qui nous passons la vie. Ils ne songent qu'à nous fuir, à moins qu'ils ne nous trouvent un certain ridicule qui les amuse; car en général, on cherche assez le commerce de ceux dont on est dans l'usage de se moquer. Mais quel moyen d'être accueilli! Peu de gens sont assez stupides pour ne pas sentir la honte d'un pareil succès : & voici dans ces deux situations leurs ressources ordinaires. Ils rompent toute liaison avec ceux qu'ils préféreroient s'ils étoient sensés, pour aller fonder leur misérable empire dans des sociétés, où leur ton de supériorité leur tiendra lieu de mérite. Ils auroient pu vivre citoyens

dans un monde convenable; ils aiment mieux être Rois dans la mauvaise compagnie; * encore s'ils y régnoient sans trouble, si rien n'arrachoit jamais le bandeau que leur orgueil a mis sur leurs yeux, leur folie seroit en quelque manière un bonheur : mais il y a dans toutes les sociétés de bons esprits, qui, par une lumière naturelle, distinguent l'apparence d'avec la vérité; ils s'attachent

* Je crois devoir expliquer ici quel sens j'attache à cette manière de s'exprimer, *la mauvaise compagni* ; j'avertis que je ne l'ai empruntee que pour être mieux entendu d'un grand nombre de personnes, respectables dans leurs jugemens, à bien d'autres égards, mais qui sans avoir en vue de décider des mœurs ni du caractère, qualifient abusivement de mauvaise compagnie tout ce qui n'est point lié avec ce qu'ils appellent *les gens du monde*, *les gens de connoissance*, ou même ceux qui parmi les gens du monde n'ont point ce qu'ils nomment *le ton de la bonne compagnie*, *le bon ton*, langage dont la prééminence qui consiste souvent dans les mots plus que dans les pensées, peut paroître bien arbitraire.

Si on avoit compris que j'eusse dessein d'établir que les sociétés qui ne sont point formées par les gens du monde, méritent le nom de mauvaise compagnie, on auroit absolument mal entendu ma pensée. L'esprit, la gaité, les talens, & ce désir de plaire, qui ajoute à toutes ces qualités, se rencontrent aussi fréquemment dans ces mêmes sociétes que dans l'état supérieur. On a donné, ce me semble, la solution de cette espèce de problême, lorsqu'on a dit, qu'il y a tant de gens de bonne compagnie dans la mauvaise, & tant de gens de mauvaise compagnie dans la bonne, qu'on ne peut raisonnablement en exclure aucune.

à approfondir le faux mérite qui d'abord les a éblouis, & bientôt la présomption démasquée est réduite à chercher un autre théâtre où elle puisse être applaudie.

L'envie de briller est sujette aussi à nous jetter dans l'affectation, & nous y tombons de deux manières; l'une en outrant notre naturel, & l'autre en imitant celui d'autrui.

L'affectation qui a sa source dans nous-mêmes, est un certain apprêt dans le maintien, dans la façon de marcher, de rire, de parler. C'est une application sérieuse & réfléchie à faire avec distinction les plus petites choses, par la persuasion que c'est un art de les tourner en autant de graces qui seront remarquées & applaudies.

Rien ne décèle mieux la petitesse de l'esprit, que cette sublimité recherchée jusque dans la manière de dire les lieux communs de la conversation; que cette indifférence pour les pensées, & cette haute estime des mots dont certaines gens paroissent si profondément pénétrés. Combien les différens personnages que notre vanité nous fait faire, & dont elle s'applaudit, sont quelquefois contrastés & mépriſables! Tandis qu'elle

portera un homme orné de grands talens, ou de connoiſſances ſublimes, à ſe montrer par des côtés ſi juſtement louables; cette même vanité expoſera à vos regards une figure remarquable par la bizarrerie recherchée de ſon ajuſtement, ou par la ſingularité méditée de ſon maintien & de ſes manières; & vous reconnoîtrez, pour comble d'étonnement, que c'eſt le même homme qu'elle décore & qu'elle dégrade alternativement.

On connoît une autre affectation qui tient à notre naturel. Il y a des gens nés ſinguliers, ou ingénus, ou indifférens, ou farouches, & qui ſe plaiſent à le paroître encore davantage qu'ils ne le ſont effectivement. Cette ambition d'ajouter à ſoi-même, n'eſt guère apperçue que des gens d'eſprit, & n'en eſt que mieux tournée en ridicule; car toute affectation ne tarde pas à leur paroître telle. On ſeroit bien éloigné de tomber dans l'affectation, ſi on ſongeoit véritablement à plaire. On ſauroit qu'on n'y réuſſit conſtamment, qu'en ſe montrant de bonne foi tel qu'on eſt; que ce qu'on affecte au-delà, eſt une manière d'avertir les gens de vous remarquer, de vous applaudir, qui les excite, au contraire, à

ne plus voir en vous que le mérite emprunté, pour être dispensé de vous tenir compte de celui qui vous est naturel.

L'affectation, qui consiste dans l'imitation, vient quelquefois d'un sentiment louable, mais dont nous savons mal profiter. C'est une connoissance intérieure, un aveu qu'on se fait à soi-même, qu'il nous manque de certains agrémens que nous applaudissons dans quelqu'autre, & que nous pensons follement acquérir, en affectant de les posséder. C'est une adoption du mérite d'autrui qu'on préfere au sien, sans en être plus modeste, & qu'on ne parvient jamais à s'approprier assez bien pour en être paré ; on n'en a que l'étalage.

L'égarement de notre amour propre qui nous porte à imiter les autres, est d'autant plus à craindre, qu'il est sujet à nous choisir de bien mauvais modèles. Tel ne s'occupera toute sa vie qu'à ressembler à certain personnage, par les endroits mêmes que le Public ne regarde pas avec des yeux favorables, qui eût peut-être été moins exposé à la critique, s'il s'en fût tenu à ses propres travers.

Cette imitation volontaire ne se mar-

que pas seulement dans notre extérieur. Il y a des goûts & des haines, qu'on ne montre que parce qu'on s'imagine qu'il est du bon air de les avoir. L'empressement, souvent déplacé, de les témoigner, & les expressions outrées de ceux qui se les attribuent, font assez connoître que c'est pure affectation, & il se joint une sorte de dépit à l'ennui que cette affectation nous donne; on leur contesteroit volontiers le frivole avantage dont ils se parent, de *détester*, ou *d'aimer à la folie*, ce qui mérite à peine d'être cité comme déplaisant ou comme agréable.

Mais une autre erreur autant à craindre, quoique moins susceptible de ridicule, c'est de mettre l'esprit caustique au rang des moyens de plaire. Je ne prétens pas combattre ici ce caractère sombre & farouche, qui ne trouve de gloire qu'à avilir le mérite, & de plaisir qu'à troubler son bonheur. J'ai en vue cette sagacité que la gaité ordinairement accompagne; qui, sans intention de nuire, emportée par une satisfaction secrette, & flattée de quelques applaudissemens, se plaît à n'appercevoir, & à ne peindre les objets, que par des faces qui les rendent ridicules. Je parle de cet art,

qui faisant alternativement d'une partie de la société, un spectacle risible pour l'autre, les sacrifiant & les amusant toutes deux tour à tour, est redouté même de celle dont il se fait applaudir, & finit toujours par être haï & de l'une & de l'autre. Combien les hommes que ce caractère domine, doivent peu se flatter d'inspirer de l'amitié, à moins qu'ils ne le rachètent par bien des vertus ou des qualités supérieures!

Les esprits caustiques deviennent, en quelque manière, pour la société, ce que sont à l'égard des Nations voisines, certains Rois d'Afrique, dont toute la richesse consiste dans un commerce d'Esclaves. On ne gagne rien en se soumettant à leur empire; quand il ne leur reste plus de Peuples étrangers à livrer, ils trafiquent leurs propres Sujets.

Le genre d'esprit caustique que je viens de dépeindre, est aussi mépriſé que haïssable, dans ceux qui ne le tenant point de la nature, veulent s'en faire un caractère. Rien ne déplaît tant que les gens qui vous proposent à titre de ridicule, ce qui ne l'est pas, ou qui vous annoncent comme une découverte, des ridicules usés, & dont ce n'est plus l'usage de se moquer; car tout est mode dans

dans le commerce du monde, jusqu'aux sujets de dégoût & de haine. Heureusement il ne suffit pas d'avoir de la malignité & de l'esprit, pour être avec succès médisant, ironique ou dédaigneux; il faut être instruit des objets & du ton de la critique en règne. Eh! quelle étude mépriſable, quand on a dessein de s'en prévaloir contre la société, que celle d'une science qui nous fait redouter, & qui deshonore notre raison, à mesure que notre esprit réussit mieux à en faire usage!

Il est important de ne s'y point tromper, tout ce qu'on appelle esprit caustique, n'est pas tel que je viens de le définir. On voit des personnes qui en ont une portion, dont on n'est pas équitablement en droit de se plaindre; nul art dans leur discours pour attirer votre confiance, nul déguisement pour vous cacher qu'elles vont vous juger à la rigueur. Il faut cependant être en garde contr'elles, ou plutôt contre soi-même. Le caractère de leur esprit est une pénétration délicate, qui va saisir avec justesse tout ce qui se passe dans le vôtre; elles y lisent toutes les finesses de votre amour propre : jamais aucun des motifs qui vous fait parler, ou garder le silence,

sourire, ou être sérieux, ne leur échape : elles vous découvrent ingénieusement à vous-même. Mais loin de leur reprocher la joie un peu maligne qu'elles trouvent à vous dévoiler, rendez-leur graces au contraire de ce que ce n'est qu'à vos propres yeux qu'elles font tomber le masque dont vous aviez voulu vous embellir.

En général, l'esprit caustique ne doit donc pas être regardé comme un moyen de plaire, puisqu'il nous empêche d'être aimé. Mais il y a deux caractères qui sont entièrement opposés à celui-ci, & dont il n'est pas moins important de se garantir, parce qu'ils nous font mépriser. C'est de la fade complaisance & de la flatterie dont je veux parler.

Je ne comprends point dans ce que j'appelle fade complaisance, ce caractère de foiblesse, qui toujours dominé par les exemples, ou par les discours de quiconque veut l'assujettir, se laisse entraîner indifféremment aux vertus comme aux vices. Je parle de cette soupleſſe d'humeur, de cette attention servile, qui satisfaite de plaire généralement sans distinction des personnes, se permet tout ce qui lui paroît ne point intéresser l'honneur, prodigue les éloges, sacrifie sans qu'on l'exige ses propres goûts, & va

ſouvent même plus loin que n'iroit l'amitié, ſans jamais avoir le plaiſir d'être inſpiré par elle. Si cette lâche flexibilité réuſſit auprès de quelques hommes, dont la vanité groſſière profite de tout ce qui cherche à la flatter, elle nous avilit à tel point aux yeux des autres, que les ſuccès qu'elle procure ne peuvent nous dédommager de la honte qui y eſt attachée.

La flatterie, j'entends celle du genre le moins odieux, reſſemble par quelques côtés à la fade complaiſance. Elle a comme elle, mais par art ſeulement, cette pente docile à céder aux volontés des autres. Elle y ajoute une adreſſe à faire naître les occaſions de ſéduire, qui la diſtingue & la rend plus dangereuſe; & tout le fruit que ce perſonnage pénible retire des ſcènes humiliantes qu'il joue, eſt d'abuſer un petit nombre de ſpectateurs, & d'être mépriſé de tout le reſte.

La flatterie d'un autre genre, & qu'on ne ſauroit trop déteſter, c'eſt celle qui pour s'emparer des eſprits, ſaiſit malignement le foible qui les deshonore, qui applaudit à nos ridicules, afin de jouir en même temps du plaiſir de les augmenter & de nous plaire.

Qu'un homme né avec un esprit étendu, lumineux, mais sérieux naturellement, affecte une gaieté qui n'est point dans son caractère; qu'il se propose de vous réjouir par sa manière de plaisanter, qui ne sera (je le suppose ainsi) qu'une malheureuse abondance de fades allusions, ou de contes usés; car combien de gens avec beaucoup d'esprit, n'ont point celui de la plaisanterie? on s'attachera, pour le gagner, à le bercer dans son erreur: quel usage du désir de plaire! L'art de séduire les hommes, en applaudissant à leurs travers, ne fût-il considéré qu'avec les yeux d'un amour propre un peu délicat, n'a rien que de mépriſable. Il est si facile dans la société d'entretenir Béliſe * du nombre imaginaire de ses Amans! Un sot n'aborderoit Dom-Quichotte qu'en lui parlant d'Enchanteurs; un homme d'esprit l'engageroit à traiter la Morale, parce que dans Dom-Quichotte, l'homme le plus singulier, & qui fournit davantage à la curiosité d'un Philosophe, ce n'est pas le fou, c'est celui qui est la raison même, juſ-

* Personnage de la Comédie des Femmes savantes.

qu'au moment où le mot de Chevalerie en fait une métamorphoſe complette. Il eſt aiſé de le remarquer, les ſots ſe croyent pénétrans & cauſtiques, quand ils ſont tant que d'appercevoir dans autrui des défauts qui n'échappent à perſonne; on voit qu'ils s'applaudiſſent d'avoir pu découvrir qu'un fou extravague, & qu'une coquette s'abuſe de compter ſur des Amans qu'elle n'a pas. Il faut donc leur laiſſer le genre de flatterie dont je viens de parler, ou convenir que quand nous embraſſons ce caractère honteux dans la vue de nous faire aimer, c'eſt un abus que nous faiſons d'un motif eſtimable. C'eſt que nous n'avons pas aſſez d'eſprit pour ſaiſir les moyens de plaire, que nous offrent la raiſon & la vérité.

Ces égaremens, où le déſir de plaire eſt ſujet à nous entraîner, appartiennent également aux deux ſexes; mais on connoît une autre erreur qui ſéduit particulièrement les femmes. Il eſt un écueil de leur raiſon, dont un ſi petit nombre d'entr'elles ſait ſe garantir. On voit que je parle de la coquetterie. Il ne ſeroit pas aiſé de la définir. Plus un défaut eſt en règne, plus il ſe montre par différentes faces, & celles qui le caractériſent

le mieux, sont quelquefois les plus difficiles à rapprocher : cela se remarque particulièrement dans les femmes, soit qu'elles suivent la raison, soit qu'elles cèdent au caprice, leur imagination plus ingénieuse que la nôtre, varie & multiplie bien davantage les nuances. Un homme aimable, & qui cherche à le paroître, vous a bientôt laissé appercevoir tous les moyens d'y réussir qui lui sont propres. Une femme saisit successivement presque toutes les manières de l'être ; & c'est parce qu'en général elles sont portées à aller loin dans la route qu'elles prennent, qu'il leur est plus important de la bien choisir.

Dans les femmes, le désir de plaire, qui a pour objet d'inspirer l'estime & l'amitié, prend un empire durable sur les ames. Plus il paroît, plus il s'accrédite ; parce que c'est, comme on l'a remarqué, * » le caractère des choses esti» mables de redoubler de prix par leur » durée, & de plaire par le degré de » perfection qu'elles ont, quand elles » ne plaisent plus par le charme de la » nouveauté » ; au lieu que la coquet-

* Madame la Marquise de Lambert, *Réflexions sur les Femmes*.

terie ne peut rien ſur les ames, qu'autant qu'elle ſéduit l'imagination. Quelle que ſoit ſon adreſſe à ſe cacher, elle ne ſubſiſte pas long-temps ſans être reconnue; elle perd alors une partie de ſon pouvoir. Non que l'on ſe déſabuſe d'abord de l'erreur où elle nous entraîne; nos yeux ouverts, malgré nous, ſur elle, ſont ſujets auſſi à ſe refermer. Mais dans les intervalles de raiſon que nous laiſſe le charme, on ſe peint tout ce qu'il y a d'humiliant à s'en laiſſer tyranniſer, & l'on hait celle qui l'emploie, à proportion des efforts qu'il nous en coûte pour le rompre.

Le déſir de plaire eſt convenable dans tous les états & à tous les âges, parce qu'il ne met en œuvre que des moyens avoués par la raiſon, & qui ſont honneur à l'eſprit. La coquetterie, qui ſouvent paroît dans toute ſon étendue, ſans que l'eſprit l'accompagne, emploie juſqu'à des défauts pour parvenir au but qu'elle ſe propoſe; étourderie, affectation, manque de bienſéance, tout lui ſert, & rien ne l'arrête; & ces mêmes défauts, dès qu'ils ceſſent de la faire valoir, l'enlaidiſſent plus encore qu'ils ne l'avoient embellie. Mais ce qui caractériſe entièrement la honte des ſuccès

qui la flattent, c'est qu'elle se décrie à mesure qu'elle les multiplie. Les premiers jours de la jeunesse, qui seuls peuvent lui être favorables, sont-ils éclipsés; combien de ridicules l'accompagnent jusques dans ses triomphes, si elle en obtient encore? La fausse vanité la fait naître, des chimères flatteuses l'entretiennent, & le mépris en est le fruit.

De quelques qualités qui semblent plaire par elles-mêmes.

Le désir de plaire nous égare donc quelquefois; mais aussi combien nous offre-t-il de moyens d'être aimés quand c'est la raison qui l'éclaire? C'est lui qui donne l'ame aux qualités les plus heureuses que nous ayons reçues de la nature ou de l'éducation. Sans lui, soit que ces qualités appartiennent à la figure, soit qu'elles tiennent au caractère, nous ne les portons point à leur véritable prix. Il ne faut, pour s'en convaincre, que les considérer par leur cause & par leurs effets.

En général, lorsqu'on agit ou qu'on parle, il y a de certaines dispositions du corps, de certaines expressions du visage,

viſage, dont il ſemble qu'on ſoit convenu dans chaque Nation, pour rendre tel ſentiment ou telle penſée. Or c'eſt le meilleur choix entre ces actions, qu'on regarde comme les plus naturelles, qui forme ce qu'on appelle *l'air d'éducation*, *l'air du monde*, & en un mot, ce qu'on approuve, ce qu'on applaudit dans notre extérieur, indépendamment de la régularité de la figure.

Dans une perſonne qui parle, la grace extérieure dépend d'un certain accord, entre ce qu'elle dit, & l'action dont elle l'accompagne ; il faut que de l'un & de l'autre il ne réſulte qu'une même idée dans l'eſprit de celui qui l'écoute & qui la voit.

Et de même que l'art des Comédiens, ſupérieurs dans leur profeſſion, eſt de s'approprier toutes ces actions heureuſes ; de ne les marquer qu'au degré, qu'à la nuance qui convient le plus exactement au fond du caractère, & à la ſituation actuelle du perſonnage qu'ils repréſentent * ; c'eſt auſſi dans les gens

* On remarque que l'expérience du Théâtre ne ſuffit pas pour acquérir cette perfection ; elle eſt l'ouvrage de la juſteſſe & de la délicateſſe de l'eſprit.

du monde, le plus ou le moins de délicatesse d'esprit & de sentiment, qui fait que ces actions sont plus ou moins agréables.

Il faut observer encore que ces mêmes actions variant d'une manière sensible dans les personnes de différentes conditions; les expressions du visage, du geste, de la voix, sont un second langage qui a son style, & qui marque, ainsi que fait le choix des mots, & la manière de les prononcer, l'extraction plus ou moins relevée, ou du moins l'honnête ou la mauvaise éducation.

C'est sans doute un grand avantage, qu'un extérieur qui nous annonce favorablement; il accrédite par avance les autres qualités dont nous pouvons être ornés. On voit des personnes qui, lors même qu'elles ne vous entretiennent que d'objets peu intéressans, ont l'art d'exciter, d'accroître, de fixer votre attention, soit par la manière de vous adresser leurs regards, soit par une grace répandue dans leur action, qui vous inspire une disposition à leur applaudir, & même à découvrir en elles plus d'esprit qu'elles n'en font paroître.

Mais quand cet accord heureux du geste & de la pensée, cette éloquence

des regards, cette grace dans l'action, qualités toujours désirables, ne sont qu'une disposition heureuse des organes; quand ce qui nous touche en elles, n'a d'autres rapports avec nous que l'impression agréable qu'elles font sur nos sens; leur effet ne nous est bien sensible que la première fois que nous l'éprouvons: bientôt l'habitude nous les rend indifférentes, à moins qu'une certaine ame, que le sentiment seul peut donner, ne les soutienne.

Pour démêler quelle est cette ame qui assure le succès des qualités qu'on croiroit devoir réussir par elles-mêmes, revenons à l'homme que j'ai dépeint avec un extérieur qui prévient si puissamment en sa faveur. Si vous recherchez la cause des impressions avantageuses qu'il a faites sur vous, vous connoîtrez qu'elles naissent d'un empressement qui étoit en lui de vous occuper; non par la vanité d'être écouté, mais par le désir d'attirer votre attention & votre suffrage, ce qui suppose le cas qu'il faisoit de votre estime. Tous ceux qui, comme vous, l'environnoient, ayant reçu de lui les égards auxquels ils peuvent naturellement prétendre, sentent du penchant à l'aimer.

C'est donc la disposition de l'esprit, & non celle du corps, qui fait valoir notre extérieur*. Les agrémens du maintien & du geste, qui ne consistent que dans la régularité des mouvemens, sont purement arbitraires; ce qui est à cet égard une grace à Paris, pouvant devenir singulier à Madrid ou à Londres. Mais cet air d'attention, d'empressement, cette satisfaction à vous voir, que donne le désir de plaire, réussit toujours & par-tout. Il se fait distinguer même dans les hommes dont nous n'entendons point le langage; il marque une volonté de se rapprocher de nous, qui fait notre éloge, & qui par conséquent nous porte à les rechercher.

Cette même disposition d'esprit fait également le principal mérite des qualités attachées au caractère.

---

* On peut mettre au rang des qualités heureuses de la personne, les exercices agréables & les talens, tels que l'art des instrumens, la danse, le chant, &c. qui peuvent en quelque façon se passer du secours de l'esprit. Je ne rappelerai point ici de quel prix ils sont dans la société, je remarquerai seulement, que dans celui qui ne les met en usage que pour satisfaire son amour propre, c'est le talent qu'on applaudit. Dans celui qui ne paroît les employer que dans le dessein de concourir aux plaisirs de la société, c'est la personne qu'on aime & qu'on recherche.

Il y a, par exemple, une certaine ſenſibilité à tout ce qui peut rire à l'imagination, ou intéreſſer le cœur d'une manière agréable, dont quelques gens ſont heureuſement doués : une diſpoſition à ſaiſir le plaiſir, qui ſe répand dans leurs actions & dans leur entretien : un goût avec lequel ils agiſſent dans tout ce que les autres ne paroiſſent faire que par convenance. Ce caractère plaît d'autant plus, qu'il nous lie aux perſonnes avec leſquelles nous vivons, par tout ce qui a de l'empire ſur elles, ſoit les goûts, ſoit les caprices ou la raiſon.

On aime encore une ſorte de gaieté, marquée à un coin de ſingularité qui la rend piquante. C'eſt ce mêlange de ſérieux & d'enjouement, cet extérieur raiſonnable & grave, que quelques gens en petit nombre conſervent dans des momens où leur imagination, naturellement gaie, eſt emportée par les idées les plus riantes, & même les plus badines : la joie eſt en eux une richeſſe qu'ils ſemblent n'y pas connoître, & ne répandre que pour le plaiſir des autres.

Mais ces caractères, quel que ſoit leur mérite, ne réuſſiſſent pas conſtam-

ment, s'ils n'ont pour ame ce désir de plaire, qui met le véritable sceau à toutes les bonnes qualités.

Je ne connois qu'une sorte de moyen de réussir à plaire, sans en avoir le désir. Ce moyen est une des erreurs presqu'inséparables de la jeunesse; il n'a que peu de jours où il puisse nous être favorable, & le caractère d'erreur fait seul tout son mérite. C'est cette extrême sensibilité avec laquelle les jeunes gens qui entrent dans le monde, sont frappés de tout, parce que tout leur paroît nouveau. C'est leur ravissement, leur naïveté, quand ils parlent des impressions agréables qu'ils reçoivent; comme si le plaisir étoit une découverte qui n'eût été faite que par eux. Ces premières agitations de l'ame, qu'ils croyent si merveilleuses, les font, il est vrai, paroître aimables, parce qu'elles marquent une franchise, une certaine simplicité, que le manque d'expérience justifie. Peut-être encore ne faisons-nous grace à ces moyens de plaire, que parce qu'ils ne sont que des erreurs, que leur succès est passager, & ne vaut pas qu'on le regrette; car on n'applaudit qu'avec peine dans autrui aux qualités qu'on n'a plus. Il est, par exemple, peu de fem-

mes (& bien des hommes ont la même foibleſſe) qui ceſſant d'avoir les agrémens de la jeuneſſe, ſe plaiſent avec les perſonnes qui les poſsèdent dans tout leur éclat; mais on n'envie pas des moyens de plaire qui ne portent que ſur une illuſion que la raiſon fera bientôt évanouir.

Il eſt donc ſenſible que nous n'avons aucunes qualités heureuſes, aucuns avantages dont nous puiſſions retirer un véritable ſuccès, ſi le déſir de plaire n'en dirige l'uſage. Peut-il trop nous animer? Ses efforts ne ſont jamais ſans quelque récompenſe. S'ils ne ſauroient vaincre entièrement le caractère mépriſant ou chagrin, la dureté ou la malignité de certains eſprits; du moins il arrive inſenſiblement que ces ames ſauvages ne ſont plus épineuſes ou injuſtes avec vous, que le moins qu'elles peuvent l'être. C'eſt vous diſtinguer du reſte des hommes, c'eſt vous aimer à leur manière.

Le déſir de plaire ne ſert pas ſeulement à relever les qualités qui ſont en nous; il va plus loin, il en fait naître de nouvelles.

De quelques moyens de plaire.

Obtient-on des succès éclatans? c'est assez pour se voir en butte à la plus noire envie : mais soyons animés du désir de plaire ; il nous fait trouver dans ces mêmes succès des moyens de nous faire aimer. Quel guide pour ceux qu'élève tout-à-coup la fortune ! Il les rend modestes ; il les garantit d'une certaine confiance orgueilleuse, d'un certain air de supériorité, qui se glisseroit sans qu'ils s'en apperçussent dans leur langage, dans leurs actions les plus indifférentes, & même dans leur politesse. Il est sans doute honteux pour l'humanité, qu'on doive tenir compte à un homme, de ce qu'un rang ou une grande place, qui ne lui aura peut-être été donnée que par considération pour ses aïeux ; de ce qu'un titre acheté, ou tels autres avantages, qui n'ajoutent rien à son mérite personnel, n'ont pas changé son maintien, & sa manière de traiter avec les autres hommes. Mais enfin on lui en fait gré. On s'y attendoit même si peu, que dès qu'il ne diminue rien des soins & des égards qu'il mettoit auparavant dans la société, on se fait l'illusion de croire qu'il y en

apporte davantage. Combien, à plus forte raiſon, nous diſpoſe-t-il en ſa faveur, quand il a effectivement ce ſurcroît d'empreſſement de nous gagner ? On eſt flatté de ce que ſon nouveau luſtre n'a ſervi qu'à lui inſpirer plus d'envie de nous plaire. On penſe qu'il a ſenti que ce qui l'élève, loin de lui donner de la ſupériorité ſur nous, n'a fait que l'en rapprocher davantage, par le beſoin qu'il a de notre ſuffrage. On lui trouve de l'élévation dans l'ame, & de la ſolidité dans l'eſprit ; car on n'a jamais plus d'opinion des bonnes qualités des autres hommes, que quand elles nous aident à nous convaincre de notre propre mérite.

L'attention à ne point diminuer d'égards pour ceux qui ont reçu de nous des ſervices, ſur-tout quand il s'eſt agi de bienfaits qui nous donnent une ſorte de ſupériorité ſur eux, eſt un des ſentimens les plus utiles que nous inſpire le déſir de plaire. Souvent après des procédés généreux, on s'endort ſur la foi du penchant qui nous les a fait avoir, & qui n'attend qu'une autre occaſion de ſe manifeſter. On penſe qu'avec celui à qui on a découvert ainſi ſon ame, ne plus s'aſſujettir aux attentions, aux dé-

férences ordinaires, loin de paroître un manque d'égards, est une autre manière de lui témoigner qu'il est sûr de nous. Cette conduite cependant produit rarement le succès qu'elle nous fait espérer. Dans la plupart des hommes, & ce ne sont pas encore les plus mépriſables, la reconnoiſſance ſincère dans ſon principe eſt cependant conditionnelle. Mettez cette reconnoiſſance à des épreuves qui offenſent l'amour propre, vous la verrez s'évanouir, & l'inimitié lui ſuccéder peut-être. Naturellement portés à l'ingratitude, ils regarderont comme une ſorte d'uſure que vous retirez de ce que vous avez fait pour eux, ce qu'ils croiront en vous une marque de hauteur mépriſante. Il m'a obligé, diront-ils en ſecret, mais il m'humilie, il eſt plus que payé. On perd ainſi par une négligence, dont la cauſe bien connue n'a ſouvent rien que de louable; on ſe dérobe le prix le plus cher des bienfaits, le plaiſir d'être aimé. Mais ſuppoſons que cette perſonne, dont la vanité eſt trop ſenſible, capable en même temps d'un véritable ſentiment de gratitude, vous cache & vous ſacrifie la peine intérieure que lui cauſe ce qui lui paroît en vous un manque d'égards: ne vous reprochez-vous pas, ſi vous

venez à vous en appercevoir, d'avoir étouffé en partie la satisfaction que vous aviez fait naître dans une ame que vous aimiez à rendre heureuse ?

Le désir de plaire nous garantit de cette perte, & nous épargne ce regret, en nous assujettissant à cette maxime bien humiliante pour la raison, quoiqu'elle soit son ouvrage. Il faut nécessairement, pour être aimé, remplir par une suite d'égards les intervalles qui se trouvent entre les services.

Une qualité encore qui nous fait aimer, c'est cet esprit d'indulgence & de circonspection, si naturel aux personnes occupées à plaire. Se répand-il des bruits désavantageux à quelqu'un ? ils suspendent leur jugement ; ils se montrent d'autant plus équitables par cette conduite, que dans ces momens où la malignité humaine fermente, les circonstances qui semblent prouver davantage, ne deviennent presque toujours par l'événement que des mensonges qu'on est honteux d'avoir écoutés. Ne connoissant de cette même malignité que les moyens de l'adoucir, en attendant qu'elle se détruise, ils donnent l'exemple d'une modération qui sert souvent mieux que ne feroit un zèle plus déclaré. Ils cèdent

avec le degré de prudence nécessaire ; & laissent passer un torrent qui fait plus de ravages, à mesure qu'on oppose plus d'efforts pour arrêter son cours.

Avec le désir de plaire, on ne se permet point de certaines négligences qui nous font haïr ; on ne passe point, comme le commun des hommes, des égards à l'indifférence avec ceux qui éprouvent de grands revers. Eh ! combien il est sensible aux hommes pour qui la fortune change, de rencontrer des regards où ils puissent lire que leur considération n'est point détruite ! De n'être point forcés à reconnoître qu'on ne les plaint dans leur disgrace, qu'avec l'intention maligne de leur en faire sentir davantage l'amertume, dégoût plus mortifiant que le malheur même ! Quels amis enfin, quels défenseurs vous acquérez pour le reste de votre vie ! Mais n'envisageons qu'une récompense plus digne d'une belle ame. Vous avez le plaisir de tenir lieu, en quelque façon, à un infortuné de tout ce qui le rendoit heureux ; il en oublie avec vous la perte, parce qu'en vous rien ne la lui reproche, parce qu'il n'a rien perdu avec vous de son premier état. Que peut-on concevoir de plus désirable, que de jouir d'un bon-

heur qui a sa source dans celui que nous faisons naître ?

Défauts que le désir de plaire corrige.

Etablir en nous des qualités heureuses, n'est pas encore l'effet le plus favorable du désir de plaire; il remédie à des défauts; & c'est à mon gré l'ouvrage le plus difficile. L'air dédaigneux, par exemple, le ton méprisant, & plusieurs habitudes pareilles, qui rendent notre commerce si haïssable; ce n'est que l'envie de réussir dans l'esprit des autres qui peut nous en corriger. Voici deux cas assez ordinaires où l'on voit arriver ce changement.

Quelquefois des gens qui entrent dans le monde avec un extérieur brute ou glorieux, prennent heureusement un goût vif pour le commerce de la société. Alors portés par sentiment à connoître tout ce qui peut les y rendre aimables, ils parviennent enfin à l'acquérir.

Le second exemple est lorsque des gens qui se sont abandonnés à ces mêmes défauts, parce qu'ils n'ont point eu de motifs puissans de se contraindre, se trouvent forcés de vivre avec des per-

sonnes à qui ils ont intérêt de plaire pour se rendre la vie agréable. Ce qu'ils marquent alors de prévenances, d'attentions obligeantes, réussit d'autant mieux, qu'on s'attendoit moins à leur trouver ce caractère.

On remarque une situation où des hommes nés farouches & méprisans, cessent pour un temps de l'être; c'est quand ils éprouvent des traverses humiliantes: mais on remarque aussi que ce changement leur est rarement avantageux. S'ils fléchissent, on soupçonne que c'est par foiblesse. On est long-temps à ne regarder leur politesse, leur complaisance, que comme des témoignages de leur honte secrette, & non comme un adoucissement de leur ame. C'est la seule occasion où la dureté ordinaire de leur commerce qui auroit alors un air de fermeté, pourroit les servir mieux que l'intention marquée de plaire.

Mais supposons en nous des défauts qui soient de notre caractère, & que le désir de plaire ne puisse nous faire vaincre entièrement; du moins il les adoucit de manière à leur faire trouver grace dans la société.

Défauts que le déſir de plaire adoucit.

Parmi ces défauts, l'inégalité eſt ſans doute un des plus rebutans. On diroit que ceux dont l'humeur eſt changeante à un certain excès, ont pluſieurs ames qui ſe plaiſent chacune à effacer l'ouvrage de l'autre. Pour plus de facilité à peindre ces oppoſitions, ſuppoſons une perſonne avec qui vous n'êtes point en liaiſon, & dont on vous fait cet éloge. » Elle joint à beaucoup d'eſprit des con-» noiſſances fort étendues ; elle a ſur-» tout le don de s'approprier ſi heureu-» ſement ce qu'on a penſé avant elle, » & ce que vous aurez penſé vous-» même, que vous pencherez à croire » que tout ce qu'elle dit eſt l'ouvrage » de ſon imagination, ſans aucun ſe-» cours de ſa mémoire. Qu'elle raiſon-» ne, qu'elle faſſe un récit, qu'elle con-» trediſe, jamais vous n'appercevrez ſon » amour propre, & jamais elle ne bleſ-» ſera le vôtre. A l'égard de ſon ton de » plaiſanterie, il eſt à ſervir de modèle » dans la converſation, comme celui de » Madame de Sévigné l'eſt pour les Let-» tres ». A ce portrait que vous ne permettez pas qu'on achève, vous marquez

un extrême empressement de la connoître. Elle arrive. On n'avoit employé que de trop foibles couleurs ; vous trouvez qu'elle surpasse tout ce qu'on vous avoit annoncé. Faut-il vous en séparer ? elle vous laisse dans l'enchantement ; vous ne songez qu'à la rejoindre, & le lendemain paroît un terme trop long à votre impatience. A la seconde entrevue, quel étonnement pour vous de ne plus retrouver la personne du jour précédent ! Vous demanderiez volontiers à celle-ci ce que l'autre est devenue. Tombée dans une sorte de léthargie, elle n'a presque rien à vous dire ; à peine se trouvera-t-elle la force de vous répondre. La veille il lui manquoit de vous avoir fait connoître qu'elle a tout ce qui peut rendre supérieurement aimable ; vous étiez un objet intéressant pour elle, & vous ne l'étiez que par-là : n'en attendez plus rien, jusqu'à tant qu'elle se plaise à recommencer le charme. Elle n'a de graces dans l'esprit, de feu dans l'imagination, de raison même ; elle n'existe enfin, si j'ose le dire, que dans les momens où elle est flattée de plaire : & elle y réussira encore avec vous dès qu'elle en aura envie ; vous passerez alternativement de l'admiration au dépit.

On

On dit que de pareils contraſtes nourriſſent l'amour; il eſt ſûr du moins qu'ils n'entretiennent pas l'amitié.

Que tout-à-coup, ſans ôter à cette même perſonne ſon inégalité, on lui inſpire le déſir de plaire, qui a pour objet de ſe faire aimer, on verra une conduite bien différente. Au lieu de s'abandonner ſans retour à cette langueur qui ſuivit de ſi près ſon empreſſement, elle ſentira que ſon inégalité a dû vous déplaire, & trouvera des reſſources pour la réparer. Ce ne ſera pas par les traits de cet eſprit ſaillant, ni de cette imagination riante, que vous avez admirés en elle, puiſqu'ils naiſſent uniquement de l'émulation que lui cauſe la nouveauté des objets. Mais elle vous parlera la première des contraſtes de ſon humeur: ſincérité qui commencera à diminuer la bleſſure qu'ils vous avoient faite. Elle vous avouera, en les blâmant, des bizarreries que vous n'avez pas encore eſſuyées, & cette confiance vous engagera à la plaindre. Vous la trouverez ſenſible de ſi bonne-foi aux ſujets que vous avez de ne pas rechercher ſon commerce, que ce ſera vous alors qui ſongerez à trouver des raiſons de l'excuſer. Enfin dans chaque intervalle, vous ou-

vrant son ame sur ses caprices & sur son repentir, elle vous accoutumera à l'indulgence : effet plus surprenant encore du désir de plaire ! Quoiqu'elle ait toujours les mêmes défauts, vous ne verrez plus de torts en elle, vous finirez par l'aimer.

Il y a encore d'autres qualités qui naissent du désir de plaire ; il y a aussi d'autres défauts dont il nous garantit, que j'ai cru devoir traiter séparément. Comme la conversation est le champ où ils paroissent avec le plus d'éclat, c'est dans ce point de vue que je vais les considérer.

Pour éclaircir suffisamment de quelle manière ces qualités font partie de l'esprit de la conversation, il faudroit analiser en quoi consiste ce même esprit. Mais comment définir dans toutes ses faces cette espèce de génie, qui dépend moins du genre & de l'étendue des lumières qu'il possède, que du sentiment plus ou moins délicat avec lequel il les met en usage ? Qui ne se sert jamais mieux de l'esprit, que quand il semble s'en passer, ou n'appercevoir pas tout celui dont il dispose ? Qui, transporté à tous momens dans différentes régions, n'a qu'un instant presqu'insensible pour

s'emparer des richeſſes qui lui ſont propres, & dont le choix, à meſure qu'il eſt plus ſubit, eſt quelquefois plus heureux ? Ce talent qui a tant de reſſources pour plaire, nous cache preſqu'entièrement ce qui le conſtitue. On le ſent, & on ne ſauroit dire préciſément ce qu'il eſt. On connoît bien mieux les défauts qui lui ſont oppoſés, que les qualités qui ſont de ſon eſſence. Cependant entre ces qualités, il en eſt deux qui me paroiſſent ſenſibles. La première eſt la manière d'écouter : la ſeconde eſt ce caractère liant qui ſe prête aux idées d'autrui.

L'attention eſt une partie eſſentielle de l'eſprit de la converſation. Elle ne doit pas conſiſter ſeulement à ne rien perdre de ce que diſent les autres : il faut de plus qu'elle ſoit d'un caractère à ne pouvoir leur échapper ; qu'ils découvrent qu'elle n'eſt pas uniquement l'effet de la politeſſe, mais d'un penchant qu'on ſe trouve à les entendre. Et le déſir de plaire donne cette diſpoſition obligeante ; non qu'il la porte juſqu'à la fadeur, ni qu'un même ſourire applaudiſſe aux lieux communs ainſi qu'aux idées riantes ou ingénieuſes. Il ſait ſans fauſſeté garder les intervalles différens en-

tre la fade complaisance, & la sécheresse mortifiante qu'il évite toujours. Il prête une attention plus marquée à l'homme plus digne d'être écouté, sans que celui qui, en le méritant moins, désire autant de l'être, puisse se plaindre de la manière dont il est écouté à son tour. Il ne laissera pas échapper les momens où l'esprit de l'un se développant d'une manière supérieure, exige qu'on se livre entièrement à le suivre; & lorsque l'entretien du dernier lui devient à charge, il songe que ce seroit un inconvénient de plus, & non un dédommagement de s'attirer sa haine, en lui faisant sentir le malheur qu'il a d'ennuyer.

On ne le croiroit pas, si l'expérience ne nous en convainquoit tous les jours; c'est un don bien rare que de savoir écouter. L'un persuadé qu'il vous devine, vous interrompt aux premiers mots que vous prononcez: il part & répond avec chaleur à ce que vous n'avez ni dit ni pensé. Un autre occupé à mettre de l'esprit dans ce qu'il va vous répliquer, se livre en vous écoutant à ses idées; vous le voyez moitié rêveur & moitié attentif, n'être ni à vous ni à lui-même: & sa réponse se ressent de ce partage, elle est spirituelle & inconséquente. Celui-

ci, & c'eſt le moins excuſable, incapable par une pareſſe d'eſprit habituelle de toute application ſérieuſe, vous regarde avec des yeux léthargiques, ou vous adreſſe de temps en temps un ſourire diſtrait & le plus ſouvent déplacé : il n'a pas projetté un moment de vous écouter ni de vous répondre : langueur déſobligeante qui dégoûte les gens ſenſés de notre commerce, & qui excite l'inimitié de ceux dont la vanité conſidère une pareille indifférence comme une marque de mépris dont elle doit être bleſſée.

Il y a une autre ſorte d'inattention qu'on regarde, non ſans quelque juſtice, comme un défaut, mais dont le principe n'a rien d'offenſant, parce qu'elle ne vient ni de cet empreſſement de faire parade de ſon eſprit qui empêche d'être occupé du vôtre, ni de cette indifférence pour ce que diſent les autres qui ne ſe prête pas même à les écouter. C'eſt cette diſtraction qui dans quelques gens d'eſprit naît du fond de leur caractère, & qui les ſaiſit dans les momens même où ils trouvent du plaiſir à vous entendre ; eſpèce de raviſſement pendant lequel vous les voyez comme tranſportés dans un monde différent du vôtre, & dont

ils sortent souvent par quelques traits si peu attendus, ou par une plaisanterie d'un si bon genre sur le tort où ils se surprennent eux-mêmes, que vous aimez jusqu'à la distraction qui les a fait naître.

Le caractère de douceur & de complaisance, si désirable dans la société, n'est pas, lors même que l'esprit l'accompagne, une de ces qualités qui jettent un certain éclat sur ceux qui les possèdent. C'est une sorte de philtre, qui agissant d'une manière peu sensible, ne vous occupe d'abord que foiblement de la main qui sait le répandre, mais dont l'effet est toujours de vous la rendre chère. Eh ! comment ne pas aimer ces ames flexibles que vous attirez sans peine; qui vous cherchent même, & se plaisent à partager ce qui intéresse la vôtre; qui n'attendent de vous aucune attention, aucune condescendance, dont elles ne vous donnent l'exemple; qui assez élevées, lorsqu'elles apperçoivent des défauts mêlés avec des vertus, pour dédaigner le faux avantage d'avilir les autres hommes, profitent par préférence des motifs d'applaudir & d'estimer ?

C'est dans la conversation que l'esprit de douceur a de plus fréquentes occasions de paroître. Il nous fait abandon-

ner avec ſageſſe, quand les matières ſont indifférentes, le foible avantage d'avoir ſévèrement raiſon contre les gens dont l'amour propre facile à ſe révolter ne pardonne point un pareil ſuccès. Vous pourriez leur montrer de la ſupériorité : vous préférez de leur paroître aimable.

Il n'eſt qu'un genre de douceur, qui loin de nous faire aimer, indiſpoſe au contraire ceux qui en pénètrent le principe : c'eſt la douceur, qui ayant pour baſe un fonds de mépris pour les lumières des autres, leur laiſſe appercevoir qu'elle ne leur cède que par un ſentiment de ſupériorité, qu'elle n'eſt qu'un découragement de convaincre les hommes de leur petiteſſe.

Ce n'eſt pas le plus ſouvent faute d'eſprit, de ſavoir, d'imagination, qu'on indiſpoſe les gens avec qui l'on s'entretient ; c'eſt parce qu'on ne ſonge à faire paroître ces qualités que pour ſa propre ſatisfaction. De-là naiſſent des défauts plus nuiſibles que la ſtérilité de l'eſprit & l'ignorance. Tels ſont l'habitude de parler de ſoi, l'abus de la mémoire, la contradiction.

Le penchant à parler de ſoi eſt bien ſéduiſant. Avec beaucoup d'eſprit on n'eſt pas toujours garanti de ce piége

où notre amour propre nous attire. Ingénieux à se déguiser, c'est quelquefois sous les traits de la modestie qu'il s'offre à nous, & qu'il parvient à nous gouverner.

Qu'on adresse des éloges mérités à des hommes connus par de grandes vertus, par des actions brillantes, ou par l'antiquité de leur race; quelques-uns ayant sincèrement l'intention d'être modestes, se défendront de vos louanges de manière à le paroître bien peu. Vous les verrez se répandre sur l'extrême faveur non méritée, avec laquelle le Souverain, ou l'opinion commune les traite. Ils croyent effectivement en être surpris, mais ils entrent dans des détails, & d'étonnement en étonnement, de bontés en bontés qu'on a pour eux, ils content insensiblement leur histoire, où ils font leur généalogie, & rapportent tous les traits à leur gloire qui vous étoient échappés. Ils n'ont rien dit que d'inconteſtable, mais enfin c'est vous avoir entretenu de leur mérite.

L'amour propre a d'autres subterfuges dans ce genre de séduction, qui indisposent plus encore quand on les démêle, que ne feroit peut-être l'orgueil à découvert. On trouve des gens qui ne diront

ront jamais *moi*, ni *mon opinion*, ni *je sais*, ni *je prétens;* mais qui d'une manière détournée, sans s'en appercevoir peut-être, se procurent l'intime satisfaction de ne vous entretenir que d'eux-mêmes. Tout les ramène aux talens, aux autres avantages qu'on sait qu'ils possèdent. Ils vous montrent, comme avec une baguette, l'excellence de ces dons heureux; ils vous feront sur-tout remarquer les parties où ils croyent exceller, comme celles où il y a plus de mérite à réussir. Quelle modestie! Ils suppriment leur nom, pour n'être reconnus qu'à leur éloge.

On s'abuse souvent encore, lorsque dans une conversation où chacun parle de ses goûts ou de son humeur, on croit ne rien hasarder, en faisant aussi quelques portraits de soi-même. On ne doit point se rassurer sur ce que ces portraits seront vrais, ou si peu avantageux, qu'ils ne pourront point donner de jalousie : il faudra prévoir si les esprits portés à la critique jugeront convenable que vous soyez tel que vous êtes. Pour m'expliquer, je suppose qu'un homme qui a l'extérieur raisonnable & froid, s'annonce comme ayant un goût très-vif pour tout ce qui divertit; ou qu'il

avoue qu'il lui vient, comme à bien d'autres gens, des idées folles ou bizarres. Le portrait, comme je l'ai dit, ſera fidèle, il paroîtra cependant ridicule. On exige que vous ayez le caractère déſigné par votre phyſionomie; on voudra du moins, ſi la joie ne vient point s'y peindre, que vous faſſiez un myſtère de celle que vous reſſentez dans le fond de votre ame.

Il ne ſuffit pas de s'être accoutumé à dompter le penchant naturel qu'on ſent à parler de ſoi-même; il y a une certaine défiance, ou plutôt une préſence d'eſprit néceſſaire pour appercevoir les piéges qu'on nous tend, à deſſein de réveiller en nous ce foible que nous avons tant de peine à vaincre. Ordinairement, même avec de l'eſprit, les perſonnes qui ne ſont point cauſtiques, ſont portées à ne point ſoupçonner les autres de l'être; & cette ſécurité, toute eſtimable qu'elle a droit de paroître, n'eſt pas ſans inconvénient. Souvent des égards qu'on vous marque, des louanges qu'on vous adreſſe d'une manière indirecte, un certain ſourire d'applaudiſſement aux choſes communes que vous dites, ont pour objet unique de vous faire tomber dans un ridicule, ſoit en vous faiſant parler de

vous-même avec éloge, soit en vous engageant à mettre au jour des talens médiocres. Si vous ne sentez pas d'abord l'ironie de ces fausses prévenances, la seule confiance que vous paroîtrez y prendre, quand elle ne vous mèneroit pas aussi loin qu'on le désire, est capable de vous faire perdre dans l'opinion des spectateurs le prix de tout ce que vous avez d'ailleurs de qualités aimables. Avec les esprits qui sont caustiques, il faut sur-tout, pour ne point décréditer le sien, éviter qu'il ne soit leur dupe: & s'il est un moyen d'acquérir de la supériorité sur eux, c'est de montrer qu'on les connoît sans les craindre, & sans daigner les imiter.

On a dit que les Amans ne s'entretiennent les jours entiers sans s'ennuyer, que parce qu'ils se parlent toujours d'eux-mêmes; cette effusion de cœur me paroît appartenir plus raisonnablement à l'amitié. Après ce goût de préférence qui nous attache à un ami véritable, après cette satisfaction si chère de compter sur l'intérêt qu'il prend à notre bonheur, le plaisir le plus touchant est celui de lui ouvrir son ame. Il faut donc réserver cette entière confiance pour l'amitié. Dans les liaisons ordinaires, par-

ler de soi n'est le plus souvent qu'un foible qui tourne à notre désavantage.

Quelques exemples contraires à ce principe, ne doivent point nous en écarter. On trouve des gens qui vous entretiennent impunément des plus petits détails de leurs goûts, de leur manière de vivre singulière, & qui ne laissent pas d'être de très-bonne compagnie. Quel est donc l'art qui les sert si bien? C'est de n'en avoir aucun. Ils ne prétendent ni se donner pour modèles, ni tirer vanité de leur façon de penser. Sensibles de bonne foi, jusqu'à la déraison, à toutes les petitesses qu'ils mettent à si haut prix, ils vous étonnent & vous amusent par le ton conséquent & approfondi avec lequel ils analysent des objets entièrement frivoles. Les contrastes plaisent quand ils sont extrêmes, & celui-ci devient pour la raison une espèce de spectacle: vous croyez, en quelque façon, voir *l'homme du port de Pyrée* considérer avec transport les trésors d'un de ses *navires*. N'ayez qu'un esprit supérieur, sans être emporté par le délire que je viens de dépeindre, & essayez de tenir des propos du même genre. En paroissant bizarre, vous ne serez qu'insipide. Le mérite de

ces sortes de singularités tient uniquement à l'yvresse avec laquelle ceux qui y sont assujettis, font l'éloge de leur folie.

La défiance salutaire de tomber dans tous les inconvéniens que je viens de rapporter, peut se réduire à ce seul point. On se nuit en parlant de soi, lorsque le seul intérêt de notre vanité nous détermine; car avec quelqu'adresse qu'elle se déguise, elle sera toujours apperçue. Les regards des hommes, même les plus bornés, sont des espèces de microscopes qui grossissent nos défauts les plus imperceptibles.

Il est malheureusement des occasions indispensables de parler de soi, de peindre son caractère, & de mettre au jour sa conduite. Que dans des discussions d'intérêts ou d'un autre genre, satisfait intérieurement d'avoir rempli tout ce que la droiture & l'honnêteté exigent, vous laissiez prévenir les esprits par les fausses couleurs dont vos adversaires se parent & vous défigurent; quel sera le fruit de votre silence? Vous resterez pendant un certain temps chargé dans l'opinion commune de tous les torts qu'on aura eus avec vous.

J'ai placé à la suite de la vanité qui

fait parler de soi, l'abus de la mémoire, parce que ce dernier défaut me paroît tenir à quelques égards au premier. Une mémoire abondante produit ordinairement le désir de s'emparer de la conversation; & c'est un des moyens détournés de parler de soi, que l'empressement indiscret d'occuper l'attention des autres. Elle entraîne encore le dégoût d'écouter : deux inconvéniens qui seuls suffiroient pour lui faire perdre tout son mérite.

Il faut, pour que la mémoire se fasse aimer, qu'éclairée par une certaine délicatesse d'esprit, & par une attention suivie à ne point offusquer l'amour propre d'autrui, elle n'occupe pas seul la scène; qu'elle y attire au contraire ceux qu'elle a réduits quelque temps à n'être que spectateurs; mais elle ne sent pas toujours où son rôle doit finir.

Il faut encore, qu'écartant de la conversation tout ce qui auroit l'air de dissertation, même dans les matières savantes sur lesquelles on la consulte, elle sache les assujettir toutes, sans obscurité, au langage ordinaire du monde. Mais cet art que quelques personnes de ce siècle possèdent éminemment, ce n'est que l'esprit supérieur qui le donne.

L'uſage habituel de la mémoire expoſe ordinairement à tomber dans des répétitions ; & il n'y a perſonne qui ne penſe ſur l'ennui que cela cauſe, ce que Montagne dit *de certains parleurs à qui la ſouvenance des choſes paſſées demeure, & qui ont perdu le ſouvenir de leurs redites ;* il les fuit avec ſoin.

Comme la converſation eſt un commerce d'idées, où le jugement & l'imagination ne doivent pas moins concourir que la mémoire, les gens d'eſprit qui ſont inſtruits des matières qu'on traite, haïſſent de ne trouver le plus ſouvent dans l'entretien de ceux que la mémoire fait parler, que le ſens littéral, que la page préciſément de tel ou de tel livre ; & ce dégoût paroît ſenſé. On ſe plaît à la converſation qui vous préſente le fruit de la lecture, mais on s'ennuie avec raiſon de celle où l'on ne trouve que la lecture même. *

Il eſt vrai que rien n'eſt plus à charge, à la longue, que ces eſprits qui ſe ſouviennent toujours, & qui ne penſent jamais.

---

* *Montagne a dit* : Savoir par cœur n'eſt pas ſavoir ; c'eſt tenir ce qu'on a donné en garde à ſa mémoire.

Il faut avouer aussi que la mémoire heureusement cultivée devient dans la conversation une source toujours féconde & toujours agréable, lorsque les différentes parties de l'esprit qui lui sont nécessaires mesurent son essor, & choisissent la route qu'elle doit tenir. J'ajouterai que si elle en reçoit de grands secours, elle leur en prête à son tour qui leur servent à se développer davantage. Sans elle, l'imagination la plus féconde, renfermée nécessairement dans un cercle d'idées qu'elle embellit, mais qu'elle retouche sans cesse, épuise bientôt les différentes faces par lesquelles on peut les présenter, & languit enfin faute d'objets sur qui elle puisse s'exercer. C'est donc comme un instrument à l'usage de l'esprit (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) qu'une grande mémoire me paroît désirable. Qu'on la réduise à son mérite particulier, même en la jugeant favorablement, elle n'est plus que d'un foible prix. C'est moins son étendue qui plaît, sur-tout dans les gens du monde, que le choix des connoissances qu'elle rassemble, & la manière de les employer.

Mais de tous les défauts opposés à l'esprit de la conversation, le plus choquant est la contradiction. Rien en effet

ne rend plus haïſſable, que de heurter inconſidérément l'opinion des autres. Cependant la crainte de ſe laiſſer aller à ce penchant ne doit point bannir de l'eſprit une certaine fermeté. Il y a bien de la différence entre contredire, & défendre ſon ſentiment. En avoir un eſt convenable, & même néceſſaire dans quelques occaſions où ce que vous penſez marque votre caractère. Dans tant d'autres, céder ou ne céder pas eſt bien arbitraire; mais ſouvent notre orgueil diſpute encore, après que notre raiſon s'eſt rendue.

La Bruyère réduit l'eſprit de la converſation à la claſſe de l'eſprit du jeu, & de l'heureuſe mémoire; & j'ai remarqué que quelques hommes de ce ſiècle, accoutumés auſſi à réfléchir, & qui jugent ſainement de l'eſprit quand il eſt employé dans des ouvrages, penſent à ce ſujet comme La Bruyère. Mais il m'a paru qu'ils ſe rendoient à cette autorité, moins par un examen raiſonné, que par une ſorte d'inſenſibilité dont voici la cauſe. L'étendue & la juſteſſe de l'eſprit étant en eux le fruit de pluſieurs années de travail, & d'une ſorte de ſolitude, ils ſe ſont accoutumés à penſer auſtèrement, comme ſi une idée purement agréable

étoit un relâchement à leur devoir. Méthodiques & conséquens par habitude, lors même qu'il y auroit du mérite à ne pas l'être, ils sont rarement sensibles à cette délicatesse d'imagination, qui va saisir dans les différentes matières que la conversation présente, ce qu'elles ont d'agréable ou de plus à la portée des autres, & en écarte avec soin l'air de science, d'exactitude ou de mystère. De-là l'esprit de conversation leur paroît un avantage bien frivole, & c'est ainsi que l'humanité est faite. Quelques Philosophes portés, sans s'en appercevoir, à ne considérer l'esprit qu'environné de la peine & de la méthode qui ont formé le leur, par-tout où ils voyent l'esprit facile & secouant le joug de l'exactitude, ils ont peine à le reconnoître.

Il me semble qu'à esprit égal, les personnes qui possèdent le talent de la conversation, ont bien plus d'occasions de plaire, que celles qui ne font qu'écrire. Je ne compare ici leur mérite que dans ce seul point de vue. L'Auteur le plus ingénieux & le plus abondant emploie bien du temps à un ouvrage, dont le succès dépend de quantité de circonstances qui souvent lui sont étrangères : au lieu que l'homme doué de l'esprit de la

converſation, plaît & ſe renouvelle ſans ceſſe; il fait conſtamment les délices de tout ce qu'il rencontre. Quelle différence dans la manière de vous occuper! L'un par la lecture de ſes ouvrages (je les ſuppoſe du genre purement agréable) n'offre pour ſpectacle à votre eſprit que le ſien, il ne vous montre que ſon mérite: l'autre vous ramène à vous-même, vous place à côté de lui ſur la ſcène où il brille, & vous y place à votre avantage; vous croyez y partager ſes ſuccès. Quelles reſſources pour vous plaire & pour ſe faire aimer de vous!

Ce don paroît quelquefois une eſpèce de magie. Il eſt des gens dont le langage faſcine ſi bien votre imagination, ſurtout à l'égard des choſes de ſentiment, que vous vous laiſſez perſuader en quelque façon ce que même vous aviez réſolu de ne pas croire. Vous étiez prévenu, je le ſuppoſe; ſur la froideur de leur ame dans le commerce de l'amitié. Viennent-ils à vous entretenir des charmes de cette même amitié qu'ils n'ont jamais ſentie? il ſemble que leurs expreſſions ſuffiſent à peine à la plénitude de leur cœur. La peinture eſt ſi vive & ſi reſſemblante, l'art a ſi bien les détails auxquels on reconnoît la nature, que

vous vous y laissez tromper ; ou s'il vous reste encore quelques mouvemens de défiance, vous sentez du penchant à les écarter : état de séduction qui me paroît ressembler à ces rêveries agréables que nous cause quelquefois un sommeil assez léger pour nous laisser une partie de notre raison : on s'apperçoit que ce ne sont que des songes, on se dit qu'il ne faut pas les croire ; on craint en même temps de se réveiller.

Comment La Bruyère a-t-il pu rabaisser au point où il l'a fait, un genre d'esprit qui a tant de pouvoir sur celui des autres ? qui, éclairé par un jugement prompt & délicat, voit d'un seul coup d'œil toutes les convenances par rapport au rang, à l'âge, aux opinions, au degré d'amour propre d'un cercle de personnes difficiles à satisfaire ?

Encore un mérite qui rend bien désirable l'esprit & le goût de la conversation, c'est qu'il remplit facilement notre loisir : & le loisir de la plupart des hommes, loin d'être pour eux un état satisfaisant, devient un vuide qui leur est à charge. Combien les jours coulent avec vîtesse pour ces ames heureuses, qui dans les intervalles de leurs occupations, s'amusent constamment & par préférence

de ce commerce volontaire de folie & de raiſon, de ſavoir & d'ignorance, de ſérieux & de gaieté; enfin de cet enchaînement d'idées que la converſation ramène, varie, confond, ſépare, rejette & reproduit ſans ceſſe ! Heureux encore une fois ceux qui peuvent avoir, à la place des paſſions, le goût d'un commerce où l'on trouve tant d'occaſions de plaire & de ſe faire aimer !

ESSAIS
SUR
LA NÉCESSITÉ
ET SUR
LES MOYENS
DE PLAIRE.

SECONDE PARTIE.

DANS cette seconde Partie, je traite de l'éducation des enfans, suivant les principes dont j'ai cherché dans la première à établir l'utilité.

Je la divise en trois Chapitres. Le premier contiendra des réflexions préliminaires sur les premières idées qui nous sont imprimées par l'éducation.

De Sève inv. P.F. Tardieu sculp.

Ce n'est jamais trop tôt que ses leçons commencent.

Dans le deuxième, je propoſerai les moyens que je crois les plus ſûrs & les plus faciles pour faire naître dans les enfans, avec le déſir de plaire, les qualités de l'ame par leſquelles on plaît plus généralement.

Dans le troiſième, j'examinerai quelles ſont les connoiſſances auxquelles il paroît plus à propos d'appliquer l'eſprit des enfans, & quels ſont les talens qu'il faut cultiver en eux avec plus de ſoin pour leur donner les moyens de plaire.

Des premières idées qui nous ſont imprimées par l'éducation.

Pour établir avec quelque ſolidité les moyens de faire ſentir aux enfans la néceſſité de plaire; & pour leur en inſpirer le déſir, il me paroît néceſſaire de remonter aux ſources de l'éducation.

L'éducation eſt l'art d'employer l'entendement des enfans dans ſes différens développemens, de manière à y imprimer fortement & par préférence les principes vertueux & ſociables.

Ces principes conſiſtent dans la liaiſon des idées relatives qui concourent à former complettement telle vertu ou telle qualité. Je m'explique par un exemple. Qu'à l'idée de la pauvreté ſoit liée

intimément dans notre imagination l'idée de la possibilité de devenir pauvre; qu'à celle-ci se joigne l'idée du plaisir qu'on peut trouver à soulager des malheureux *, & l'idée de la convenance, si naturelle, qu'un homme assiste un homme; il en résultera, dès que nous appercevrons de la misère, cette sensibilité qui est nommée compassion.

On sait que les premières impressions qui nous sont données dès l'enfance, sont toujours les plus fortes, & ne s'effacent presque jamais. On remarque aussi que deux idées qui n'ont naturellement aucune liaison entr'elles, deviennent cependant intimément unies, quand elles ont été présentées en même temps à un enfant. Dans combien de gens *l'idée d'un fantôme & l'idée des ténèbres* restent-elles inséparables, malgré les efforts que fait leur raison pour remettre ces idées dans l'indépendance naturelle où elles sont l'une de l'autre?

---

* Je supprime, pour n'être point diffus, les idées relatives qui se joignent naturellement, pour ainsi dire, à celles que j'ai fait se succeder dans cet exemple. On conçoit que l'idée de pouvoir devenir pauvre entraine nécessairement celle de la consolation qu'on trouve à être secouru par ceux qui ne le sont pas, &c.

Le

Le secret de cette première éducation se réduit donc à deux objets : l'un est de bien choisir & de lier ensemble les idées principales qui doivent nous conduire pendant la durée de notre être, par rapport à notre bonheur concilié avec celui des autres hommes : l'autre est d'empêcher l'union des idées qui produiroient des effets contraires à cette première vue.

C'est dans le temps où les idées commencent à creuser, pour ainsi dire, leurs traces dans notre cerveau, qu'il est nécessaire que l'éducation s'attache à les y distribuer en ces différens assemblages qui constituent les bons principes. Cependant on cultive d'une manière bien étrange, par rapport à l'éducation, les premières années de notre vie. A examiner la conduite de ceux qui nous élèvent, il semble que l'enfance soit contagieuse ; car y a-t-il une cause raisonnable d'imiter, comme on fait communément, pour parler aux enfans, la foiblesse de leurs organes, les sons aigus de leurs voix, & le désordre de leurs idées ? Au lieu de leur montrer en nous le modèle de ce qu'il faut qu'ils deviennent, nous ne leur offrons sans cesse qu'une ressemblance pantomime de ce qu'ils sont eux-

mêmes *. Ce n'est pas encore l'erreur la plus considérable. Commencent-ils à comprendre & à réfléchir ? s'ils nous questionnent (car alors leur penchant naturel est de s'instruire) au lieu de leur expliquer avec simplicité ce qu'ils désirent apprendre, on se fait un jeu de ne leur débiter que des chimères badines ; on les trompe sur le nom des choses ; on les abuse sur leurs usages, plutôt que de leur en donner la véritable connoissance. Il arrive de cette conduite que les premières impressions qui se gravent dans leur cerveau, à supposer qu'elles ne soient pas nuisibles, sont incontestablement inutiles, & que par-là vous préparez à leur entendement, à mesure qu'il se formera, l'embarras de démêler tous ces mensonges, & de mettre la vérité en leur place. Les premières opérations de cet entendement, si importantes pour le reste de la vie, sont le doute, l'erreur, la confusion ; & cette confusion est notre ouvrage ! Leur raison, au lieu de n'avoir

* Montagne, en parlant du penchant qu'ont les pères à entretenir la niaiserie puerile de leurs enfans : » Il semble, dit-il, que nous les aimions pour notre » passe-temps, ainsi que des guenons, & non ainsi » que des hommes ». Chapitre intitulé : *De l'affection des peres aux enfans.*

à ſuivre que quelques routes faciles qu'on pouvoit lui tracer, eſt contrainte de parcourir un Dédale où elle reſte longtemps égarée. Voici un des premiers inconvéniens qui réſulte de cette vicieuſe éducation. L'eſpèce de mauvaiſe foi avec laquelle on agit à l'égard des enfans, leur devenant peu à peu ſenſible, ils connoiſſent enfin qu'elle eſt une moquerie, une marque du mépris que nous avons de leur foibleſſe. Ce dégoût produit deux inconvéniens; il leur donne de l'éloignement pour les perſonnes qui les élèvent; il leur inſpire une certaine défiance d'eux-mêmes : cauſe vraiſemblable de cette honte niaiſe & de cette crainte de parler, qui ſuccèdent en eux à la gaieté naïve dont les premières années de l'enfance ſont accompagnées.

Mais je ſuppoſe qu'on leur explique fidèlement l'uſage des choſes: qu'arrive-t-il? On ne les leur préſente ordinairement que par l'utilité particulière qu'ils en peuvent retirer. Qu'un enfant demande à quoi ſert de *l'argent?* on lui répondra communément qu'avec de l'argent il aura des *dragées*, *des jouets*, *une belle robe.* De-là ſe placent dans ſon imagination ces idées étroitement liées : *L'argent eſt fait pour me procurer ce que j'aime à man-*

ger, ce qui me divertit, ce qui me pare; & ce principe sera vraisemblablement le mieux imprimé de tous ceux qui se formeront dans son esprit sur l'emploi de l'argent. En coûteroit-il davantage de lui dire que *l'argent sert à faire du bien aux autres, & à nous en faire aimer?* Ne devroit-on pas s'attacher à lui rendre ces idées familières, par l'usage qu'on feroit devant lui, & qu'on l'accoutumeroit à faire de ce même argent, & ainsi de toutes les choses dont on lui expliqueroit la propriété, ne les lui montrant que par les faces qui les rendent utiles à la société?

Qu'on s'en rapporte à un Philosophe,* dont l'ouvrage sur l'éducation est généralement estimé. » Les enfans sont ca-
» pables d'entendre raison dès qu'ils en-
» tendent leur langue naturelle; & si je
» ne me trompe, dit-il, ils aiment à être
» traités en gens raisonnables plutôt qu'on
» ne s'imagine.

Ne seroit-il donc pas désirable que ceux qui disposent des premières an-

---

* M. Loke.
Voyez aussi les Essais Philosophiques sur la Providence, au sujet des premières idées des Enfans, *pag.* 21.

nées des enfans, n'employaſſent en leur parlant que des formules raiſonnables ? Ne ſeroit-il pas poſſible d'en introduire qui fuſſent à leur portée, & qui leur devinſſent auſſi familières que celles qu'ils répètent à l'imitation les uns des autres, comme s'ils ſe les étoient communiquées, comme s'ils en avoient fait une étude ? Car qu'on écoute les diſcours des Nourrices & des autres domeſtiques qui environnent les enfans, on trouvera qu'ils ſont tous les mêmes ; qu'ils ne conſiſtent qu'en une petite quantité de mots follement eſtropiés, que dans quelques maximes contraires au bon ſens, & dans quelques chanſons plus raiſonnablement employées, parce que les enfans en ſont quelquefois amuſés.

Quel inconvénient y auroit-il de devancer même le temps où ils poſsèdent entièrement leur langue naturelle, pour chercher à jetter les fondemens de leur éducation ? Ne vaudroit-il pas mieux perdre les premiers efforts qu'on feroit dans cette vue, que de manquer à ſaiſir un ſeul des inſtans où ils commencent à comprendre les diſcours qu'ils entendent, & à voir ſans indifférence les objets qui les environnent ? On ne ſau-

roit préparer leur cerveau avec trop d'art & de soin, à recevoir les premières impressions qu'on veut que les objets y gravent. Il est aisé de le remarquer, quand ce sont les objets mêmes qui par leur propre puissance forment une trace dans l'imagination d'un enfant ; souvent cette première idée se trouve contraire à celle qu'on auroit désiré qu'il eût reçue. Tout ce qui est étranger à un petit nombre de gens qui ont entouré son berceau, l'étonne, lui répugne, ou même l'effraie quand il le voit pour la première fois. Cette impression d'étonnement, de crainte, devient peut-être en lui l'origine de la timidité, de l'humeur farouche, ou de quelqu'autre défaut qui dans la suite formera son caractère. Qu'au lieu de lui parler de ses jouets, de ses habits, de ses repas, on l'eût entretenu de ses parens, des maîtres qui lui sont destinés, des livres dont il faudra qu'il s'occupe, & qu'on les lui eût dépeints sous des idées agréables, il les verroit avec une disposition différente, & seroit porté à les aimer.

Malgré la dissipation des enfans, & le peu d'attention avec laquelle ils écoutent, leur cerveau est si tendre, que tous

les diſcours qu'ils entendent, & toutes les actions qu'ils remarquent, leur laiſſent quelque impreſſion. La preuve n'en eſt que trop marquée par l'effet que produiſent les diſcours de ceux qui les environnent, & ſur-tout de leurs domeſtiques. C'eſt-là ordinairement la ſource des préjugés qui bornent leur eſprit, des craintes qui l'aviliſſent, & des mauvaiſes inclinations dont ces impreſſions dépoſent dans leur cerveau un germe que les occaſions développent par la ſuite.

Il eſt certain que pour quelques idées ſalutaires qu'on leur donne chaque jour, à deſſein de les inſtruire, ils en acquièrent un fort grand nombre d'un autre genre, dont il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent garantis.

Qu'on réfléchiſſe encore ſur ce qui doit ſe paſſer en eux, lorſque leur entendement ayant fait quelque progrès, ils connoiſſent que ceux qui les élèvent, démentent ſouvent par leur conduite les mêmes leçons qu'ils viennent de leur donner. On leur refuſe, par exemple, une partie des choſes qu'ils veulent manger, & tandis qu'ils s'affligent amèrement de ce refus, on en mange en leur préſence. On les châtie pour s'être em-

portés contre les gens qui les servent; & dans l'instant même on grondera devant eux des domestiques, on se servira des mêmes mots dont on vient de leur faire un crime, & ainsi de plusieurs autres contradictions. Ces exemples si différens des leçons qu'on vient de leur donner, impriment chacun leur trace dans leur cerveau, & la suite fait connoître combien ce mêlange est dangereux.

La véritable éducation consiste dans le rapport continuel des exemples qui frappent les enfans, & des discours qu'ils entendent au hasard, avec les préceptes qu'on leur donne. Ce pourroit être du moins l'éducation de tous les enfans nés avec une fortune qui permet de n'épargner rien pour les bien élever *. Par cette conduite, ces premières idées, dont le choix, l'ordre & la liaison forment vraisemblablement le fond de notre caractère, étant sagement assemblées,

* Quel objet plus important pour la société, que l'instruction de ceux qui par leur naissance, leur rang ou leur fortune, destinés à remplir des places considerables, influeront sur le bonheur ou le malheur des autres hommes? Mais les principes que je propose, applicables à toutes les conditions, peuvent être employés (supposé qu'ils méritent de l'être) par les parens qui s'occupent eux-mêmes de l'éducation de ceux qui leur appartiennent.

quelle

quelle facilité on auroit dans la suite à rendre les enfans entièrement vertueux & aimables * ! Soit qu'on y employât l'éducation particulière, soit qu'on choisît l'éducation publique, qui est préférable à bien des égards **, on ne trouveroit que des dispositions heureuses à cultiver. La raison, cet assemblage de principes salutaires, n'auroit point à combattre en eux le sentiment. Eh! quelle différence d'être déterminé par les lumières de l'esprit uniquement, ou par un penchant qui s'accorde avec elles! J'avoue qu'à la place du sentiment de

---

* A supposer qu'un enfant n'auroit reçu jusqu'à l'âge où son entendement est formé, d'autres idées que celles que j'ai appelées *salutaires*; je ne prétens pas en conclure avec certitude qu'il fût entièrement vertueux, raisonnable, aimable, &c. Il se développe à certains âges des inclinations, des passions qui ont leur source dans les sens, & qui combattent ces premiers principes souvent avec avantage: mais si ces mêmes principes n'éteignent pas ces nouveaux penchans, du moins ils en diminuent la force; ils empêchent que l'ivresse ne soit portée à l'extrême, & dans les intervalles ils reprennent leur empire qu'ils établissent enfin souverainement. Quelle différence d'attendre que les passions soient nées pour en enseigner le remède, ou d'imprimer en nous par avance les principes qui leur serviront de frein, quand elles viendront à éclore!

** Voyez à ce sujet le Traité de M. l'Abbé de S. Pierre, intitulé: *Projet pour perfectionner l'éducation*, *chap.* 13, *pag.* 27.

compassion (pour revenir à cet exemple) la raison, en nous présentant les divers motifs d'être secourables, peut nous engager à le devenir; mais lorsque la raison agit seule, il faut qu'elle examine, qu'elle calcule, & souvent qu'elle fasse des efforts pour nous déterminer: quand le sentiment la seconde, le mouvement qui nous entraîne est rapide & en même temps agréable.

La raison est peut-être le seul bien qui nous plaît davantage, à mesure qu'il nous en coûte moins pour l'acquérir & pour le conserver.

A l'égard de la manière de cultiver la raison des enfans, lorsqu'elle commence à se développer, ou même lorsqu'elle a fait un certain progrès; voici ce qu'il me paroît important d'observer. Au lieu de leur donner, comme on fait communément, des préceptes qui en renferment plusieurs autres, il faudroit au contraire décomposer ces maximes, & faire travailler les enfans à rassembler toutes les parties dont elles doivent être formées. Car qu'on leur dise, par exemple, qu'avec de l'esprit & du savoir on se fait estimer; c'est comme si en leur montrant de l'or & des marbres, on leur proposoit d'élever un riche édi-

fice. Qu'arriveroit-il ? S'ils se mettoient à y travailler, ou le bâtiment ne s'avanceroit point, ou il prendroit des formes bizarres & vicieuses. De même, n'étant point encore à portée de distinguer les différens genres d'esprit & de savoir, dont les uns plaisent & les autres sont haïssables, ils ont besoin qu'on leur en donne des idées distinctes. Ainsi, que s'expliquant successivement davantage selon la portée de leur entendement *, on leur fasse entendre qu'avec de l'esprit sociable, & des connoissances qui servent au bonheur des autres hommes, on en obtient l'estime & l'amitié; que par degrés on leur fasse connoître les qualités qui rendent l'esprit & le savoir aimables : c'est à la fois, en leur montrant des fondemens jettés, leur donner l'idée de la forme heureuse que l'édifice doit prendre. Il ne faut pas s'y tromper : sans un plan successivement tracé, qui les guide d'étage en étage, tel qui pouvoit construire un palais, n'aura élevé qu'une tour inaccessible : tel autre, sur de vastes fondemens, n'aura bâti qu'une

* Je prie qu'on se souvienne de l'opinion de M. Loke, que j'ai citée, sur ce que les enfans entendent raison plutôt qu'on ne pense.

simple cabane : celui-ci ne se sera étendu qu'en hauteur : celui-là qu'en superficie. Ainsi un plan sage qui les dirige *, est presque aussi utile à la perfection de l'ouvrage, que les matériaux mêmes qu'ils employent.

C'est donc aux personnes destinées à l'éducation des autres à rassembler dans leur ordre, & par convenance aux différens progrès de l'entendement, toutes les parties qui composent les principes également salutaires à celui qui en est éclairé, & à la société. Est-il d'occupation qui mérite davantage toute notre occupation ; d'étude plus intéressante pour la raison, que d'observer & de favoriser ces premiers éclats de lumière qui se combattent, s'unissent, se divisent, se multiplient ; que ces développemens quelquefois si surprenans d'un esprit qui commence à se connoître ? Est-il enfin de spectacle plus digne de l'homme raisonnable, que l'homme qui attend son secours pour acquérir la saine raison ?

---

* Si de certains hommes ne vont pas dans le bien jusqu'où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction. La Bruyère : *De l'homme.*

Des moyens de faire naître dans les enfans le déſir de plaire, & les qualités de l'ame par leſquelles on plaît davantage.

Poſer le fondement des vertus dans l'ame des enfans, & leur préſenter en même temps ces vertus par ce qu'elles ont de ſociable, voilà quel doit être le premier objet de leur éducation. Soit qu'on cherche à former leur caractère, ſoit qu'on cultive leur eſprit, ſi l'eſtime des hommes eſt un ſuccès louable qu'il faut leur faire enviſager, le bonheur attaché à leur plaire, doit former le ſecond point de vue. C'eſt donc dans le ſein même des qualités de leur ame, des lumières de leur eſprit, & des avantages de leur condition, qu'il faut puiſer tous les moyens qu'ils ont d'être heureux, en s'occupant du bonheur des autres.

Pour leur inſpirer le ſentiment qui réunit ces deux intérêts, il s'offre deux voies différentes, & qui ſont également néceſſaires à ſuivre : c'eſt de les louer ſur certains avantages, & de ne jamais les entretenir de quelques autres.

On peut louer dans un enfant les qualités que ſa volonté & ſon émulation

concourent à lui donner, comme les vertus de l'ame & les connoissances qui étendent l'esprit; c'est une manière de l'engager à les porter à leur perfection, en les tournant au profit de la société: mais il faut bien se garder de le flatter sur les distinctions, sur les prérogatives qu'il a reçues gratuitement de sa naissance. Si vous l'entretenez de la noblesse ou de l'illustration de ses aïeux *; si vous faites valoir à ses yeux la supériorité que lui donnent des dignités qui en imposeront aux autres hommes; si vous lui vantez des richesses considérables qui l'attendent; vous le porterez à penser qu'il a, tel qu'il est, des secours assurés pour se voir considéré, distingué, respecté; & bientôt, rempli de confiance, il croira n'avoir plus rien à désirer pour paroître avantageusement dans le monde. L'expérience, il est vrai, le détrompera un jour sur le succès qu'il s'étoit promis; il éprouvera qu'on ne réussit effectivement que par un caractère qui fasse excuser nos défauts, & rendre justice à nos bonnes qualités. S'il est capable de

* Dis-lui . . . . . .
Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.
Racine, *Andromaque*, Tragédie.

retour sur lui-même, il changera de principes, il se fera une étude de plaire. Mais quelle différence d'y être porté par une habitude contractée dès sa jeunesse, ou par des réflexions tardives & intéressées ! Il lui prendra des momens de paresse ou de distraction dans la nouvelle route qu'il aura résolu de suivre; son extérieur ou ses discours n'auront point une certaine grace persuasive que le sentiment donne à tout ce qui l'accompagne, & qui ne peut être entièrement remplacée par l'esprit : il sera long-temps du moins à effacer les premières impressions qu'aura données contre lui le caractère dont il cherche à se dépouiller. Supposons aussi que la raison ne puisse le déterminer à changer de caractère : alors, aveuglé par sa vanité, il fixera son ambition à faire valoir les avantages qu'il possède : si c'est la haute naissance, croyant en conserver la dignité, il n'en fera paroître que l'orgueil : si ce sont les richesses, il en étalera tout le faste, afin de s'envelopper (pour m'exprimer ainsi) dans ses ressources; mais il ne pourra se faire entièrement illusion : forcé de reconnoître dans mille occasions, qu'être aimé est un bien nécessaire, & que ce bien lui est refusé, il

affectera vainement de le mépriser; il ne jouira pas même de la foible satisfaction de tromper personne à cet égard : on sait que le dedain marqué avec lequel on regarde les autres hommes, n'est ordinairement qu'un dépit secret de ne pouvoir leur plaire : à quel remède insensé il aura recours ! Pour se dédommager de n'être ni désiré, ni accueilli, il finira par se rendre haïssable *.

Ne point entretenir les enfans des avantages attachés à leur naissance, n'est tout au plus que la moitié de l'ouvrage; il est encore essentiel de les exciter à profiter de leur rang & de leur fortune, pour plaire & pour se faire aimer. Ce que je propose n'implique point contra-

* J'ajouterai encore une autre précaution qu'on pourroit prendre, pour engager les jeunes gens à chercher dans leur caractère & dans leur esprit les moyens d'être considérés; c'est de combattre en eux le goût demesuré de la parure. La magnificence, dans tout autre genre, peut avoir un caractère de grandeur, & nous faire aimer, parce qu'elle procure quelque satisfaction aux autres hommes; mais celle-ci n'a de prix que pour celui qui s'en décore, personne n'en jouit avec lui. Il me semble qu'il en est de la parure à l'égard des gens du monde, (je n'en excepte pas les femmes) comme de l'imagination dans les ouvrages d'esprit; qu'il y en ait une certaine mesure, c'est une grace qui les fait valoir; qu'elle se trouve répandue avec profusion, c'est une sorte de délire.

diction : on peut leur faire enviſager ces mêmes diſtinctions par des côtés où leur orgueil ne trouve point de priſe, & qui frappent leur raiſon ; mais dans l'éducation ordinaire on prend la route oppoſée. Veut-on inſpirer aux enfans nés dans le rang ſupérieur, ou dans un état diſtingué, les qualités qu'ils doivent apporter dans la ſociété ? on ſe ſert, ſans en appercevoir la conſéquence, de termes qui réveillent en eux des idées de vanité ſur leur condition, comme ſi on craignoit qu'ils ne ſentiſſent pas aſſez un jour ce qu'ils ont de plus que les autres hommes. On dira, par exemple, aux uns qu'il faut être *affables* à ceux qui leur font *la cour ;* qu'ils doivent avoir de *la bonté* pour les gens qui leur ſont attachés ; & le mot de *cour* excepté, on tient à peu près le même langage aux autres. Il faudroit bien plutôt, évitant avec un ſoin extrême toutes ces expreſſions, dont la vanité des enfans, plus ſenſible déja qu'on ne le croit, ne ſaiſit que trop bien l'énergie ; il faudroit, dis-je, n'employer que des termes propres à les rendre modeſtes * : leur recommander,

* L'éducation du Collége eſt la plus ſalutaire, pour garantir les enfans du piége de l'orgueil. Voyez à ce ſujet ce que dit M. l'Abbé de Saint Pierre.

à titre de devoir, *l'estime* & *la vénération* pour les hommes d'une vertu distinguée, afin qu'ils ne se croyent pas supérieurs à tout : leur parler *des égards*, *des déférences*, qu'il convient de marquer à ceux qui les recherchent, afin qu'ils ne pensent pas qu'un regard jetté au hasard, ou un sourire d'habitude, soit un accueil assez obligeant : leur faire sentir qu'ils doivent de *la reconnoissance* des soins qu'on prend pour remplir leur loisir, de peur qu'ils ne s'imaginent que tout doit être occupé de leurs plaisirs : les entretenir *du respect* dû à ceux qui les élevent ; de *l'amitié* qu'exige d'eux l'attachement des gens d'un certain ordre qui sont à leur service. On doit travailler sans cesse à ne leur faire envisager la grandeur que par ce qu'elle a de facile, de doux, de caressant ; que par les bienfaits qu'elle peut procurer ou répandre : ne leur peindre la fortune que sous les traits de la libéralité * : n'appeler enfin devant eux tous les avantages qu'ils possèdent, que du nom des vertus qui en peuvent naître.

---

* La libéralité est un des devoirs d'une grande naissance. Madame la Marquise de Lambert : *Avis d'une mère à son fils.*

Certaines qualités de la perſonne & du caractère, telles que les agrémens de la figure, le naturel dans les actions & dans le langage, l'enjouement & la vivacité, ſont encore de ces dons qu'il ne faut point vanter en préſence des enfans qui en ſont doués; ce ſeroit les altérer, que de leur faire remarquer qu'ils les poſſedent.

Le naturel eſt une eſpèce d'innocence qui perd entièrement de ce qu'elle eſt, des qu'on lui apprend à ſe connoître.

Pour engager les enfans à employer les vertus qui ſe développent en eux, ainſi que les avantages de leur condition à ſe procurer le bonheur d'être aimé, il eſt des défauts contre leſquels il faut les armer, ſans attendre qu'ils y ſoient ſujets. Quelle différence par rapport à l'avenir, d'affoiblir des impreſſions déja faites, & qui peuvent aiſément ſe réveiller, ou de les empêcher de ſe former! C'eſt par des exemples étrangers, comme l'ivreſſe de l'eſclave qu'on expoſoit aux regards des jeunes Lacédémoniens, qu'on peut prévenir les enfans contre ces mêmes défauts: c'eſt par le ſoin de leur en dépeindre la difformité avec force & avec vérité, car il ne faut jamais les tromper, qu'on parvient à leur

en inspirer la haine. Peut-on prendre trop de soins pour les garantir de l'attention maligne à relever les fautes d'autrui ; de l'empressement à faire valoir ce qu'ils se croyent de bonnes qualités ; de l'opposition opiniâtre à la volonté d'autrui, dans les choses qui par elles-mêmes n'ont rien qui doive répugner ? Inclinations si ordinaires à l'enfance, & que je regarde comme la source d'une infinité de moyens de déplaire par la suite dans la société.

L'attention qu'on remarque dans les enfans à relever les fautes des autres, est vraisemblablement le germe de plusieurs inclinations dangereuses qui varient dans leurs effets, selon la différence des caractères *. Je conçois que dans les ames vertueuses, ce germe produit la sévérité impitoyable avec laquelle elles jugent les imperfections & même les vertus d'autrui. Je lui attribuerois aussi la liberté de s'expliquer hautement sur ce qu'on trouve à reprendre dans les autres, liberté souvent téméraire & qu'on se pardonne, en supposant que c'est par

* On démêle presque dès le berceau les passions qui se développent dans la suite. M. Rollin, *Traité des Etudes, tom.* 3.

horreur pour la fauſſeté qu'on ne garde aucun ménagement, & qu'on ſe montre avec franchiſe tel qu'on eſt. Je croirois ſur-tout que c'eſt-là le principe de ce genre d'eſprit cauſtique que l'on colore du nom d'averſion pour le vice, & qui n'eſt en effet qu'une eſpèce de haine du genre humain.

Dans la première enfance, ce défaut n'eſt qu'une malignité peu raiſonnée, à laquelle on ſe contente d'oppoſer quelques remontrances légères : il ſeroit à déſirer qu'on le combattît par de véritables punitions, & que ces punitions fuſſent accompagnées de diſcours propres à frapper l'imagination des enfans ; les peines qu'on leur fait éprouver ne devant être employées que comme une idée acceſſoire, plus capable de fixer dans leur mémoire les principes ſalutaires qu'on cherche à y graver : mais ce n'eſt que quand on y eſt abſolument forcé, & qu'après avoir eſſayé tous les ſecrets de l'inſinuation, qu'il faut avoir recours à ces ſortes de punitions. *Si une honnête pudeur & la crainte de déplaire ſont les ſeuls moyens de retenir un enfant dans le devoir* *, c'eſt lorſqu'on cherche à lui

* M. Loke, *Traité de l'éducation, ſec.* 61.

inspirer des qualités heureuses, que la voie de douceur est convenable. Quelle différence dans les effets que produit la crainte d'être puni, ou celle de déplaire *! Je suppose que la première ait vaincu l'opiniâtreté & la négligence, elle n'aura substitué à leur place que la docilité timide & l'exactitude forcée. Cette dernière y aura fait naître la complaisance & le zèle. L'une n'efface que des défauts; l'autre établit des vertus.

A l'égard de ce premier effor de la vanité des enfans, qui les porte à se vanter de ce qu'ils font de louable, penchant que la mauvaise éducation non-seulement tolère, mais excite quelquefois en eux; je crois reconnoître dans ce même penchant la source de cette préoccupation de son propre mérite, qui se marque dans la suite par le peu d'attention qu'on fait à celui des autres, par l'habitude de parler de soi, & par plusieurs autres foibles de cette espèce.

Je conçois deux moyens d'empêcher le progrès de cet orgueil naissant : le

---

* Il y a je ne sai quoi de servile en la rigueur & contrainte; & je tiens que ce qui ne peut se faire par raison & prudence, ne se fait jamais par la force. Montagne, *Essais*, *l.* 2, *ch.* 3.

premier eſt de faire ſentir aux enfans qu'on a remarqué ce qu'ils ont fait de bien, afin de ne les pas réduire à la néceſſité de vous avertir groſſièrement de leur bonne conduite : le ſecond eſt de leur donner une récompenſe, lorſque s'étant bien comportés ils ne viendroient point s'en vanter.

Quand leur eſprit étant plus formé, leur vanité s'annonce avec un peu plus de fineſſe, il faudroit, ce me ſemble, pour la combattre, plus de patience & d'art, que d'autorité & de ſéchereſſe. S'il arrive qu'un enfant trouble la converſation, pour conter ou pour parler de ſoi; s'il vient étaler ſes talens, quand rien ne lui donne lieu d'en faire uſage; ou s'il amène avec affectation une occaſion de les prodiguer : au lieu de l'interrompre avec dureté, action qu'il regarderoit peut-être comme un trait d'humeur *, ne vaudroit-il pas mieux le traiter exactement, comme il ſeroit traité en pareil cas, s'il étoit déja dans le monde ** ? Commencer par l'écouter;

* Il eſt bien important d'agir toujours avec un enfant, de manière qu'il apperçoive le motif raiſonnable qui vous fait le quereller, ou le punir, ou l'applaudir.

** L'éducation, à bien des égards, doit avoir

lui marquer successivement le sentiment d'ennui ou d'impatience qu'il cause, afin de l'amener à s'en appercevoir & à se taire. Il est vraisemblable qu'à moins qu'il ne manque entièrement de sensibilité, il se corrigera d'une confiance qui lui promettoit des succès, & dont il ne retirera jamais que des dégoûts & de la honte.

Cette méthode pourroit avoir lieu dans toutes les occasions où il s'agiroit de fixer leur attention, ou de combattre leurs caprices : ce seroit avancer le progrès de leur raison, que de leur parler toujours comme s'ils étoient raisonnables.

Reprendre les enfans avec dureté, quand ils parlent ou agissent inconsidérément; les frapper de cette crainte qui abaisse le courage; c'est les jetter souvent dans une autre extrémité; c'est les rendre timides. Eh ! quelle éducation que celle qui combattant le penchant, sans éclairer la raison, ne sauve un défaut que par un autre ! Supposé qu'on fût forcé de choisir entre ces deux-ci, peut-être le premier devroit-il paroître

---

pour objet de produire par avance en nous l'effet de l'experience.

préférable.

préférable. La présomption diminue, il est vrai, le prix de nos bonnes qualités; mais la timidité les empêche de paroître. Si par la première on révolte les esprits, parce qu'on cherche trop à les occuper de soi; quelquefois aussi on leur en impose. Par l'autre, comme on ne les occupe pas assez, on en est ignoré, on est compté pour rien.

Ordinairement la timidité rend sauvage, & il y a bien de l'inconvénient à l'être. L'habitude de vivre ensemble est un des principaux liens qui concilient les hommes, parce qu'elle adoucit insensiblement l'effet que produisent sur eux les défauts d'autrui : que donnant lieu aux services mutuels, elle fait naître la confiance & le besoin de se rechercher. Or les gens qui se livrent rarement à la société, sont privés de tous ces moyens d'y réussir; ils y sont étrangers; ils n'entendent qu'imparfaitement le langage de ceux qu'ils abordent : car dans la bonne compagnie même il y règne un peu de ce qu'on appelle *cotterie*. Il y a de certaines plaisanteries convenues, une finesse arbitraire qu'on attribue à de certaines expressions, que celui qui n'est pas instruit des circonstances

qui les ont accréditées, trouve froides ou obscures. Sujet à prendre pour une vérité ce qui n'est qu'une ironie, il restera sérieux où les autres seront livrés à la joie. S'il en étoit quitte pour n'être point remarqué, si on s'en tenoit avec lui à l'indifférence, quoique ce partage flatte peu l'amour propre, il y gagneroit encore. Mais comme en général on trouve plus de plaisir à condamner les gens qu'à les plaindre; plutôt que d'attribuer le caractère farouche à la timidité, on le soupçonne volontiers de naître d'un mépris secret pour les autres.

Afin de sentir davantage les inconvéniens de la timidité, considérons-la particulièrement dans les personnes d'esprit qui en connoissent tout l'abus, & qui dans chaque occasion ont besoin de nouveaux efforts pour la vaincre; elle y produit un contraste dont on est avec justice étonné.

Il y a des gens toujours embarrassés, quand ils arrivent dans un lieu où il y a beaucoup de monde; ils abordent avec un air entrepris; on voit qu'ils ne sont point à leur aise, & cette gêne paroît mal fondée: on cherche à leur faire sentir qu'on connoît tout ce qu'ils valent; on

les rassure avec bonté ; & voici l'effet que cause cette bonté, quelquefois un peu trop marquée. A quoi croiroit-on que leur esprit s'appliquoit, tandis qu'on faisoit des efforts pour ne point l'intimider ? Il employoit le temps de son trouble à examiner le tribunal qui l'a d'abord allarmé ; il s'est apperçu que raisonnablement il n'avoit pas tant de sujet de le craindre ; & pour se dédommager de s'en être d'abord laissé imposer, il passe de nuance en nuance, de l'inquiétude au calme, & du calme à la critique. Il a démêlé l'affectation la mieux déguisée d'avoir de l'esprit, la modestie feinte qui dérobe le plus habilement ce qu'elle a d'emprunté. Il pénètre enfin dans les replis de la vanité ; & bientôt cet Aréopage qui avoit besoin il n'y a qu'un instant de tempérer sa dignité, s'apperçoit qu'il est devenu l'amusement de celui qu'il craignoit de faire trembler ; il se trouve que c'est le Juge qui finit par être condamné.

J'examinerai dans un autre endroit l'effet de la timidité sur les petits esprits : je reviens à l'opposition opiniâtre à la volonté d'autrui, qui accompagne ordinairement les premières années de l'enfance, & qui se métamorphosant dans

la suite, devient la cause de l'humeur impérieuse, de l'esprit de contradiction, & des autres défauts qui forment l'attachement à notre propre volonté & à notre opinion. Comme cette opposition que les châtimens pourroient irriter encore se montre souvent dans les enfans lorsqu'ils n'entendent encore qu'une partie de leur langue naturelle, il me paroît bien difficile de la combattre avec succès. Une étude constante sur la manière de rompre cette malheureuse disposition, peut seule en découvrir les moyens. Il est certain du moins que les fausses frayeurs qu'on inspire aux enfans *, ne font qu'ajouter un mal de plus, & ne guérissent point la cause de celui qu'on traite; leur mauvaise humeur est captivée & non pas détruite : mais puisqu'au moyen des peintures fantastiques par lesquelles on frappe leur imagination, on éprouve qu'on peut les distraire de leur opiniâtreté, pourquoi ne pas employer des images qui causent cette diversion, sans imprimer dans leur entendement des sujets chimériques de frayeur? C'est aux personnes qui les élèvent à

* On leur peint un grand homme noir, un dragon qui doit les dévorer....

imaginer, à multiplier ces moyens de diversion, pour rompre leur mauvaise humeur, dont l'habitude seule est à craindre. Je suis persuadé que dans bien des personnes, plusieurs dispositions vicieuses se sont évanouies, parce que l'habitude ne les a point entretenues *.

Quant au penchant à la contradiction, je crois que dans les enfans qui ont naturellement de l'esprit, l'éducation peut dompter ce défaut plus aisément qu'elle ne vaincroit l'humeur caustique. Comme la contradiction n'amuse ni n'exerce l'esprit de celui qu'elle domine, l'esprit à son tour ne s'occupe point à entretenir un travers qui ne lui est d'aucun avantage; il peut au contraire, dirigé par l'éducation, travailler efficacement à le détruire; au lieu que cette sagacité à discerner & à peindre ce qu'on trouve à reprendre dans autrui, est un exercice de l'esprit dont il jouit, dont il s'applaudit sans doute, séduit par l'idée de supériorité sur les autres qu'il y attache; & c'est un grand ouvrage pour la raison

* Je trouve, dit Montagne, que nos plus grands vices prennent leur pli dès notre plus tendre enfance; ces semences se germent & s'élèvent après gaillardement, & profitent à force, entre les mains de la coutume. *Essais, l.* II. *ch.* 22.

de nous arracher aux défauts du caractère, quand ils font briller notre imagination.

Des connoissances de l'esprit, & des talens qui doivent entrer préférablement dans l'éducation des enfans, pour leur donner les moyens de plaire.

Entre les différentes études * qui doivent précéder le temps où l'on entre dans le monde, voici celles qui me paroissent tenir davantage à la matière que je traite, & l'ordre dans lequel je crois qu'elles doivent se succéder. *L'intelligence des langues. L'histoire. Les exercices & les talens. La connoissance des ouvrages d'esprit & des arts agréables. L'habitude au style épistolaire. Les usages du monde, & la connoissance des hommes de son siecle.*

Je ne rappelerai point ici de quelle utilité sont les Langues anciennes; j'exposerai seulement que dans l'éducation des enfans destinés à vivre dans le mon-

* Plusieurs Ouvrages justement estimés, qui traitent du choix & de la methode des etudes, semblent avoir épuisé les plus sages vues sur cette matière; mais je prie qu'on se souvienne que je n'envisage ici les etudes, que par le secours dont elles peuvent être au désir de plaire & d'être aimé.

de, l'étude de leur Langue naturelle me paroît indispensable. Rien ne dégrade tant l'esprit, & ne paroît borner davantage l'imagination, que de se tromper sur le vrai sens des mots. Je croirois convenable aussi de faire entrer dans l'éducation la Langue Angloise & l'Italienne, afin d'être à portée de suivre la route & le progrès que fait l'esprit dans les Ouvrages de ces deux Nations.

Après l'étude des Langues, l'Histoire universelle est une carrière qu'il faut faire parcourir aux jeunes gens, de manière que dans le cours de leur vie ils puissent se reconnoître chaque fois qu'ils y seront ramenés. C'est assez pour le plus grand nombre d'en savoir les faits généraux : mais je comprens dans cette connoissance de l'Histoire universelle, celle des principales Nations actuellement répandues dans les trois autres parties du monde *, ainsi que l'état présent, mais moins abrégé, des Nations de l'Europe.

Je mets à part l'Histoire de notre Nation ; il est nécessaire de la posséder avec plus d'étendue, sur-tout à l'égard des

* Pour preuve de l'utilité de cette connoissance, lisez l'Histoire de la Chine par le R. P. du Halde.

derniers siècles, qu'on ne peut connoître dans un trop grand détail, parce qu'ils présentent des objets intéressans *, étant plus rapprochés de nous, & plus souvent rappelés dans la conversation.

Aux études que je viens de proposer, il me paroît utile de joindre les exercices, & particulièrement ceux qui peuvent, en formant le corps, lui donner de la grace. Ces exercices sont d'une nécessité indispensable, à cause de l'impression subite que notre extérieur fait en notre faveur ou à notre désavantage. Les agrémens de l'esprit sont long-temps à détruire le dégoût que des façons rebutantes ont inspiré ; je dis détruire, souvent ils ne font que le pallier. Dans le pouvoir qu'a sur nous le rapport de nos yeux, il y a quelque chose qui me paroît avilir beaucoup notre jugement. On se sent communément moins de répugnance pour une personne qui se produit avec une étourderie pleine de con-

* Puisqu'on ne peut espérer qu'un enfant ait le temps & la force d'apprendre toutes choses, il faudroit s'appliquer sur-tout à lui enseigner celles qui doivent être du plus grand & du plus frequent usage dans le monde. M. Loke, *Traité de l'Education*, *sec.* 96.

fiance,

ſiance, & qui donne mauvaiſe opinion de ſa raiſon, que pour quelqu'un qui ſe préſente avec un air groſſier & ignoble, quoique ſenſé. Quand ce ne ſeroit que pour connoître juſqu'où le premier donne priſe à la critique, on s'en occupe, on l'écoute, on ſe remplit avec plaiſir des motifs qu'on découvre de le mépriſer; &, le croiroit-on, c'eſt le traiter avec moins de dédain encore qu'on ne fait le ſecond, qui devient comme anéanti : on l'a jugé au premier coup d'œil, on ne daigne plus s'appercevoir s'il exiſte : ſuppoſé même qu'il oſe vous tirer de la léthargie où vous êtes à ſon égard; qu'il parle & vous adreſſe la parole, il montrera inutilement du ſens & peut-être des lumières; la contradiction aigre ſera le meilleur traitement qu'il éprouvera : bien des gens croiroient s'avilir de répondre à un homme d'eſprit qui n'a pas le maintien qui leur en impoſe.

A l'égard des talens, ſi on ne les examine que par ce qu'ils peuvent être à notre bonheur; ſi on met en balance ceux qui appartiennent purement à l'eſprit, avec ceux qui ſemblent n'être point de ſon reſſort, tels que certains exercices, l'art du chant, de la danſe, des inſtrumens, &c. peut-être ces derniers pa-

roitront-ils préférables. Combien d'écueils environnent les premiers ! En faire un usage vicieux, soit que l'envie nous y porte, ou que l'imagination nous égare, n'offre que de trop fréquens exemples. Sont-ils d'un ordre distingué ? ils excitent dans quelques rivaux la jalousie la plus envenimée ; & tout bien calculé, ils produisent plus de dégoûts que de satisfaction. Ces derniers, au contraire, ne manquent jamais de succès, quand même ils seroient médiocres, parce qu'on n'en exige la perfection que dans ceux dont la profession est d'y parvenir. On ne vous les conteste pas, lors même qu'ils sont supérieurs : ce sont des chaînes qui attachent d'autant mieux ceux qu'elles attirent, qu'elles n'allarment point leur vanité. Enfin s'ils rendent moins à notre amour-propre, ils font davantage pour la douceur de notre vie ; ils peuvent remplacer en nous les talens de l'esprit, & ne les étouffent point lorsqu'ils naissent avec le caractère de supériorité ; car alors ils ne manqueront pas de percer & de se faire connoître.

Le choix qu'on doit faire entre les talens de différent genre, offre encore bien d'autres sujets d'examen. Il y a une

convenance qu'il me paroît néceſſaire de conſulter entre le rang des perſonnes qu'on élève, leur deſtination, & les talens qu'elles peuvent avoir avec bienſéance.

Quand l'état des enfans eſt décidé de bonne-heure, il eſt aiſé, en leur préſentant habituellement cette perſpective, de placer dans leur point de vue les objets différens que la raiſon veut qu'ils conſidèrent du même coup d'œil. L'ordre des devoirs, le choix des plaiſirs compatibles avec le perſonnage qu'ils auront à remplir, naiſſent naturellement de la connoiſſance qu'ils ont de leur ſituation: ainſi on ne peut trop fixer leurs regards vers ces mêmes objets *; car il faut en général, pour réuſſir dans le monde, un certain accord entre nos goûts, notre ton de plaiſanterie, & ce que nous ſommes, qui ne peut être remplacé que par une ſupériorité d'eſprit donnée à bien peu de perſonnes. Rien n'expoſe davantage à la critique, que de n'avoir pas l'amour-propre convenable à ſon état;

* M. Loke remarque qu'on prend rarement cette route. Ceux, dit-il, qui diſpoſent de l'éducation des enfans, ſe règlent ſur ce qu'ils peuvent enſeigner, plutôt que ſur ce que les enfans ont beſoin d'apprendre. *De l'etude, ſec.* 117.

que de ne pas sentir qu'il ne suffit point de réussir souvent à plaire ; qu'on ne doit y parvenir que par des moyens qui n'ôtent rien à la considération où l'on doit naturellement prétendre.

Examinons d'abord ce que les talens sont aux personnes du premier rang ; les aimer fait une douceur dans leur vie ; les récompenser fait une partie de leur gloire. Quels avantages trouveroient-elles à les posséder ? Elles n'en ont pas besoin pour plaire. Aisément rebutées des soins pénibles & indispensables qu'il en coûte pour les acquérir, tandis qu'elles resteroient peut-être au-dessous de la médiocrité, on les accableroit des éloges qui ne sont dûs qu'à la perfection. Doivent-elles augmenter le nombre des piéges où la flatterie qui les assiége sans cesse, ne cherche qu'à les attirer ? Mais je suppose qu'elles parvinssent à les posséder dans un degré éminent, ne sont-elles pas par leur propre élévation au-dessus de pareils succès ? Que leur serviroit un mérite dont leur suffrage est la plus douce récompense ? L'avantage de disputer & même de remporter ce prix, est inférieur pour elles à la gloire de le donner.

L'espèce de règle que je viens de pro-

poſer, a ſans doute ſes exceptions. On voit dans le rang dont je parle, des perſonnes ſi heureuſement nées pour la ſupériorité en tout genre, que l'eſprit & les talens ſemblent ajouter en elles aux prééminences de leur rang même.

A l'égard des hommes deſtinés à ces premiers emplois dont les fonctions ſont ſérieuſes & auſtères, il eſt peu de talens, ſi vous en exceptez l'éloquence, qui paroiſſent leur convenir. Faits pour en impoſer, pour attirer la conſidération & le reſpect, ils ne peuvent, ſans ſe rabaiſſer, être apperçus par des avantages auſſi frivoles que le ſont, comparés à la gravité de leur état, les talens qui font l'amuſement de la ſociété. Je ne me fonde ici que ſur l'opinion du vulgaire; mais le vulgaire ſe trouve dans toutes les conditions. Car s'ils n'avoient pour juges que de bons eſprits, loin d'aſſujettir leur loiſir à l'extérieur grave de leurs fonctions, on aimeroit au contraire, dans tous les momens où ces devoirs pénibles leur donnent quelque relâche, à les voir ſe livrer à tous les délaſſemens convenables aux autres hommes. La raiſon devroit-elle ſe plier à des uſages plus ſévères qu'elle-même ? Mais certains uſages ſont reſpectés par le Sage, quoiqu'il

connoisse l'erreur de leur principe.

Cette exclusion des talens agréables n'est pas toujours absolue. Il est des hommes qui savent imprimer le caractère de bienséance à tout ce qu'ils adoptent: un certain charme répandu dans leur esprit, allie avec décence aux fonctions sérieuses qui les font considérer, les dons qui rendent leur commerce agréable.

A quelque état qu'on soit destiné, la connoissance des ouvrages d'esprit est convenable, & peut-être nécessaire. Etre instruit, produit deux avantages; on décide moins, & on décide mieux. Mais comme la lecture ne donne pas des lumières sûres à tous les esprits, c'est aux personnes qui nous élèvent à y suppléer: elles doivent par le secours de la conversation, évitant le ton de précepte, nous instruire sur les ouvrages d'esprit de ce que les ouvrages même ne nous apprennent pas toujours, je veux dire la manière d'en bien juger. Comment laisse-t-on ignorer aux gens qui vont entrer dans le monde, le sentiment établi le plus généralement, sur le mérite & les défauts d'une certaine quantité de Livres célèbres dont ils entendront parler? On les expose à porter de faux jugemens sur des matières décidées, & rien ne

déplaît davantage. Ce manque de connoissance a d'autres inconvéniens que j'exposerai en parlant des usages du monde.

Il est utile encore de leur donner de la même manière une idée assez étendue des arts agréables, & particulièrement de ceux qui dépendent autant du goût que des règles. Outre le plaisir attaché à ces connoissances, l'esprit gagne un certain agrément à les acquérir : c'est une qualité liante de plus, de sentir le prix de ces merveilles que les arts nous présentent. Je pense enfin qu'on est plus heureux, & qu'on plaît davantage, quand on est à portée de juger avec délicatesse de ce qui constitue les plaisirs qui rendent la société aimable, sans blesser l'honnêteté des mœurs.

Il est vrai que de cette multiplicité de connoissances & de talens vulgaires, il peut naître dans quelques jeunes gens un défaut qui les rendroit insupportables. Les petits esprits s'estiment plutôt par la quantité d'objets qu'ils embrassent, que par la manière de les saisir : on ne le croiroit pas sans l'expérience. Il est plus aisé d'être modeste avec une supériorité de lumières ou de talens, qu'avec un assemblage de connoissances communes,

dont les occasions de faire usage se succèdent presque sans cesse. On a bien du penchant à se croire un homme universel, parce qu'on est universellement médiocre. L'ennuyeux commerce que celui des gens qui sont un peu tout ce qu'ils veulent être ! Ils étalent si volontiers, & avec une confiance si parfaite, toutes les petites richesses qui les environnent; ils vous en font l'histoire; ils en vantent eux-mêmes le succès; ils se glorifient même de celles qui leur manquent : c'est, selon eux, par paresse, par indifférence, qu'ils ne les ont point acquises. C'est à ceux qui nous élèvent à régler notre amour-propre à cet égard, en nous accoutumant à penser que le seul moyen de faire valoir nos avantages, de quelque espèce qu'ils soient, c'est de les mettre toujours au-dessous même de leur véritable prix *.

---

* La modestie raisonnable par rapport aux grandes qualités dont on a donné des preuves, consiste à ne montrer d'opinion de soi-même qu'à un degré inferieur à celui de l'estime que vous marquent les autres; mais à l'egard des avantages de peu de mérite, la modestie doit aller jusqu'à ne se prêter en rien aux louanges qu'on leur donne : c'est s'exposer avec les gens à qui les miseres de la vanité d'autrui sont à charge, que d'écouter avec complaisance des eloges sur nos petits talens; mais en raconter

Par le ſecours des entretiens amenés de manière qu'ils n'auroient pas l'air de leçon, on pourroit porter plus loin l'éducation des jeunes gens doués d'une certaine intelligence ; ce ſeroit en leur faiſant connoître le terme (autant qu'il paroît déterminé) où l'eſprit de leur ſiècle eſt parvenu par rapport aux ſciences, aux connoiſſances ſublimes & aux grands talens. Ils éviteroient par là deux extrémités qui marquent de la petiteſſe d'eſprit ; l'une eſt de n'admirer les ſciences que par ce qu'elles ont de myſtérieux, au lieu d'attacher leur prix à l'utilité dont elles peuvent être à la ſociété ; & l'autre de les eſtimer moins à meſure que le nombre des Savans ſe multiplie. Les accoutumant ainſi à ne pas juger l'eſprit ſur la foi du vulgaire, ils ne tomberoient pas dans ces redites vagues & ſi ennuyeuſes pour les gens ſenſés, ſur ce que le ſiècle *dégénère ;* ils verroient que ce qu'on appelle décadence, ne regarde que quelques branches qui ont décru à la vérité, mais dont le ſiècle eſt dédommagé par d'autres qui ſe ſont étendues *.

ſérieuſement nous-mêmes le ſuccès, eſt un véritable ridicule.

* Il eſt bien rare de voir des eſtimateurs équita-

J'insiste sur ce que je viens de proposer d'instruire les enfans par des entretiens plutôt que par la lecture. Les esprits lents & qui n'ont d'acquit que ce qu'une étude opiniâtre leur en a donné, ont peine quelquefois à estimer le savoir, qui étant en partie le fruit de la conversation, en a pris l'air facile : ce mérite diffère trop du leur où l'on reconnoît le travail qu'il a coûté : ils sont au sujet de la conversation, comme ces hommes élevés dans des pays montueux, qui infatigables à parcourir des routes pénibles, se lassent aisément dans la plaine *.

Une autre étude peu cultivée, & cependant bien utile, est celle du style épistolaire. La plupart des jeunes gens qui

---

bles sur ces pertes & sur ces compensations. Si le foible commun est de dégrader son siècle pour élever le précédent, quelques hommes au contraire estiment leur siècle par preférence ; mais c'est presque toujours l'avantage particulier que nous trouvons à suivre l'une de ces opinions ; c'est le mérite qu'elle donne ou qu'elle ôte à nos connoissances ou à nos talens, qui détermine nos regrets sur ce qu'on a perdu, ou notre prévention sur ce qui reste.

* Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés & resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voyent l'agrement, ils en excluent la solidité. *La Bruyere, du mérite personnel.*

entrent dans le monde, & ceux même qui parlent bien, ſont ſi peu formés à ce ſtyle, qu'ils écrivent à peine raiſonnablement ; c'eſt une façon de décrier nous-mêmes notre eſprit, qui lui fait toujours perdre de l'opinion favorable qu'on en avoit conçue dans la converſation. Le talent de bien écrire eſt un moyen de réuſſir dont on a ſouvent lieu de faire uſage ; c'eſt en quelque ſorte une autre manière de vivre avec les perſonnes qu'on aime, & à qui l'on veut plaire. Peut-on négliger d'inſpirer aux enfans le déſir d'acquérir cette reſſource ? Pourquoi ne leur pas donner les inſtructions qui peuvent la procurer ? Quand je propoſe de les inſtruire à cet égard, je ne prétens pas qu'il y ait des règles à leur faire apprendre, ni des formules ingénieuſes à leur preſcrire ; les unes ſeroient trop étendues & paſſeroient ſouvent la portée de leur eſprit ; & les autres ne ſerviroient qu'à le leur gâter. Il ſuffiroit de leur faire connoître les défauts qu'ils ont à éviter : je ne parle point de ce qui concerne le cérémonial, théorie facile que ſans doute on ne doit point leur laiſſer ignorer.

Il faudroit donc les mettre dans l'habitude d'écrire, non en leur propoſant

des sujets imaginaires, qui ne les intéressant point, leur feroient regarder ce travail comme une tâche pénible, & leur donneroit peut-être du faux dans l'esprit; mais en faisant naître des occasions fréquentes où ils fussent obligés d'écrire pour obtenir ce qu'ils désireroient avec empressement. On les accoutumeroit ensuite à cultiver de la même manière les liaisons qu'ils auroient formées avec des gens de leur âge. On les familiariseroit ainsi successivement avec les différentes matières qu'ils pourroient traiter dans le cours de leur vie.

Ce qui constitue une lettre bien écrite, ne consiste pas seulement dans la correction du style, dans la clarté du sens, & dans l'exactitude à remplir les loix communes de la politesse ou du respect. C'est quelquefois en négligeant à un certain point quelques-unes de ces règles, qu'on réussit le mieux. C'est une quantité de nuances qu'il faut saisir, soit dans le ton, soit dans l'attention à éviter l'esprit, ou à en mettre jusqu'à un certain point. Ce sont enfin les convenances particulières de personne à personne, qui forment autant de règles délicates, qu'on observe mieux à mesure qu'on a plus de sens & d'esprit, & qui caractérisent le

bon Ecrivain en ce genre. Mais cette habitude ſi néceſſaire des bienſéances ne s'acquiert dans une certaine perfection, que par la connoiſſance des uſages du monde *.

Ce qu'on appelle les uſages du monde, conſiſte (ſi je ne me trompe) dans la préciſion avec laquelle on emploie le ſavoir-vivre, la politeſſe, l'empreſſement ou la retenue, la familiarité ou le reſpect, l'enjouement ou le ſérieux, le refus ou la complaiſance; enfin tous les témoignages de devoirs ou d'égards qui forment le commerce de la ſociété. On pourroit, par quelques obſervations générales, donner l'idée de ces uſages aux perſonnes qu'on élève, c'eſt-à-dire leur indiquer ce qui s'en éloigne, plutôt que la manière préciſe de les remplir: mais comme cette théorie ne les inſtruiroit que très-imparfaitement, il faut tâcher de tirer les préceptes des exemples mêmes; les accoutumer dès la première jeuneſſe à remarquer quels ſont ces uſages dans les perſonnes

* On néglige aſſez généralement un art facile qu'on peut honorer du nom de talent, quand il eſt porté à une certaine perfection: c'eſt de bien lire les Ouvrages de proſe & de poeſie. Il y a une ſorte de honte, lorſqu'on eſt dans le cas de lire haut, de s'en acquitter de mauvaiſe grace.

qu'on peut leur proposer pour modèle. Cette connoissance est d'autant plus indispensable, que tout autre savoir & l'esprit même peuvent rarement y suppléer.

Le manque d'habitude des usages du monde cause ordinairement une timidité dont l'espèce est différente, selon que nous avons plus ou moins d'esprit. Dans cette situation, les gens de bon sens s'embarrassent, mais sans trop de crainte qu'on s'apperçoive de leur trouble; ils connoissent ce qui leur manque de ces mêmes usages, & leur amour-propre n'en est humilié qu'à un degré raisonnable. Dans les petits esprits, cette ignorance produit la mauvaise honte, foiblesse bien plus reprochable que le défaut qui l'a fait naître. Cette honte mal entendue est un soulèvement de notre orgueil, qui nous porte à affecter de savoir ce que nous sentons bien que nous ignorons, ou à dissimuler grossièrement notre ignorance: c'est un manque de courage qui nous empêche d'avouer un tort qui seroit à demi effacé, si nous paroissions le connoître, & que nous augmentons encore, lorsque nous croyons le sauver par cette fausse confiance: le défaut nous empêche de plaire; le remède mal choisi nous fait mépriser.

C'eſt cette mauvaiſe honte dont il eſt eſſentiel de déſabuſer ceux qui s'en laiſſent aveugler ; il faut dans toutes les occaſions la démaſquer en eux avec fineſſe & avec ſévérité ; en démêler tous les détours, afin qu'ils ſentent l'illuſion de ce preſtige qui n'en impoſe à perſonne. Le ſeul moyen de trouver grace ſur les qualités que naturellement nous devrions avoir, & dont nous ſommes dénués, eſt d'avouer qu'elles nous manquent.

Si l'on apperçoit dans les jeunes gens qu'on élève une certaine incapacité de ſaiſir les uſages du monde, ſoit qu'un caractère ſauvage les éloigne de la ſociété, ſoit qu'un goût dominant pour les ſciences les rende indifférens & diſtraits ſur tout le reſte, ce qui n'eſt pas incompatible avec beaucoup d'eſprit, je ne connois qu'une conduite à tenir avec eux : c'eſt de les accoutumer à ſentir & à avouer, comme je l'ai dit, que ce mérite leur manque ; mais il faut que ce ſoit avec modeſtie qu'ils en conviennent. Il arrive ſouvent que pour ſe diſculper avec ſoi-même de n'avoir ni les manières ni le langage qui plaiſent dans le monde, on s'excite à ne regarder qu'avec mépris cette ſorte de ſcience : on laiſſe appercevoir qu'on s'applaudit intérieurement de n'avoir

point employé son esprit à cette étude qu'on suppose absolument frivole : on regarde avec une certaine pitié, qu'on croit philosophique, les succes que ces agrémens procurent à ceux qui les possèdent ; & cette ressource est inconteſtablement la plus mauvaise. Quand on passe pour avoir de l'esprit, il est bien moins nuisible de paroître décontenancé que méprisant. Assez généralement lorsqu'on déplaît, c'est moins parce que les qualités aimables nous manquent, que parce que notre vanité qui en souffre nous fait substituer des défauts à leur place.

C'est encore peu que d'être instruit des usages de la société, si l'on n'y joint la connoissance du caractère des hommes qui la composent ; si l'on n'y apporte cet esprit d'examen si nécessaire pour juger sainement des personnes avec lesquelles on se lie, afin de discerner à quel degré on doit les chérir, les estimer ou les craindre.

La connoissance des hommes de son siècle est donc indispensable, lorsqu'on veut satisfaire convenablement pour eux & pour soi-même, à ce qu'on leur doit ; ou lorsqu'on veut aller avec bienséance par-delà les devoirs, si pour se faire aimer, ce surcroît d'égards est nécessaire.

néceſſaire. Les Livres qui peignent les différens caractères des hommes, n'offrent qu'une théorie ſouvent peu utile même aux meilleurs eſprits, à moins qu'en même temps qu'ils l'acquièrent, ils ne l'appliquent aux exemples vivans. On trouve aſſez communément des gens qui, par le ſecours de la lecture, connoiſſent tous les portraits qu'on a faits juſqu'ici des hommes, & qui ne connoiſſent pas les hommes mêmes. Ils ont préſens les caractères de La Bruyère, ceux du Cardinal de Retz, & ſe trompent groſſièrement ſur le jugement qu'ils portent du caractère des perſonnes avec leſquelles ils paſſent leur vie.

On pourra m'objecter que cette connoiſſance des hommes de ſon ſiècle combattroit peut-être dans bien des eſprits ce déſir de plaire, que j'ai regardé comme un des principaux objets de l'éducation. » M'inſtruire à voir la plupart des hommes tels qu'ils ſont, c'eſt m'expoſer, » me dira-t-on, à les mépriſer; & il y auroit de l'inconſéquence à vouloir plaire » à ce qu'on n'eſtime pas, ou de la baſſeſſe à s'y porter par l'intérêt qu'on auroit à en être aimé. Comment dans » cette ſituation, ſi je veux plaire, puis-je

» éviter la fausseté ? On passe sa vie avec » des personnes dont l'amour-propre n'est » point flatté, si vous ne les louez que » par les qualités qui ne leur sont point » contestées : il faut, sous peine de leur » inimitié, perdre de vue ce qu'elles sont, » pour sourire à ce qu'elles s'imaginent » être ». Je répondrai, que plus on est capable de cette droiture d'esprit qui nous fait sainement connoître en quoi consiste l'humanité, plus on est persuadé que rien ne nous dispense d'apporter dans la société les qualités qui l'entretiennent. L'éducation doit faire concourir ces deux principes. Les hommes sont assujettis à bien des défauts ; mais il faut vivre avec les hommes : celui qui est le plus en droit de les condamner, a lui-même besoin de leur indulgence. Qu'on examine un Misantrope ; il entre souvent plus de vanité dans son caractère, que de véritable haine pour les vices attachés à la condition humaine. On étale le chagrin avec lequel on les envisage, comme une espèce de protestation contre la part qu'on peut y avoir, quoiqu'on la suppose médiocre ; & quand on a dit d'un certain ton, qu'il est bien humiliant d'être homme, on se persuade qu'on est homme supérieur. La véritable supériorité seroit de voir les

vices de la société sans étonnement & sans être rebuté d'elle *. Le Sage ne pourroit-il pas regarder la société comme il fait la santé ? Il connoît & supporte patiemment les révolutions dont elle est susceptible; il en étudie les causes, afin de les combattre autant qu'il est en son pouvoir; c'est sans foiblesse qu'il se contraint pour la ménager, parce que c'est elle qui fait la principale douceur de la vie.

Si l'amour-propre nous rend si délicats sur les défauts des autres, s'il nous porte à leur faire sentir que nous en sommes frappés, l'art de l'éducation doit être de se servir de ce même amour-propre pour établir la vertu opposée à cette fausse haine du vice. C'est à l'éducation à graver dans le fond de notre ame cette vérité. Celui qui avilit par ses dédains ou par ses discours le peu d'hommes qui l'environnent, n'est supérieur (si c'est l'être) qu'à ce

---

* Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre Philosophie.
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et si de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, justes & dociles,
La plupart des vertus nous seroient inutiles.

Moliere, Act. 5 du Misant. Scène 1.

petit nombre dont il se fait haïr. Celui qui connoissant la nature humaine défectueuse comme elle l'est, la considère sans orgueil & sans se croire dispensé d'être doux & sociable, a saisi la seule manière d'être au dessus des autres hommes, & jouit du plaisir d'en être aimé.

Avec de pareils principes qu'il n'est pas difficile d'établir en nous, la connoissance des hommes de son siècle ne deviendroit pas plus dangereuse que la sincérité, & quelques autres qualités qui sont des vertus en elles-mêmes, mais dont on peut abuser. Il est certain que sans cette connoissance on peut avec beaucoup d'esprit ne réussir que bien imparfaitement dans le monde.

J'avoue que l'éducation ne nous donne pas le fonds d'esprit nécessaire pour bien démêler le vrai caractère & le genre d'amour-propre des gens avec qui nous sommes en société, ainsi que pour remplir avec une certaine supériorité les usages du monde; mais elle doit nous faire remarquer dans autrui, dans nous-mêmes, ce qui blesse ces mêmes usages *, parce que tout ce qui s'en éloigne à un

* Je ne parle point du savoir-vivre, ni de la politesse commune, qu'il seroit honteux d'ignorer.

certain point, rend notre commerce déſagréable.

Les jeunes gens, je n'en excepte pas même quelques-uns qui ont de l'eſprit, ſont ſujets, en arrivant dans le monde, à regarder comme des traits d'imagination, des maximes de morale rebattue,* qu'ils placent curieuſement, & qu'ils débitent avec confiance, parce qu'ils penſent montrer par là un eſprit de réflexion. Ce n'eſt pas encore l'abus de la mémoire le plus à craindre pour eux; il y a une certaine quantité de phraſes & de bons mots faſtidieux qui les ſéduiſent d'abord, ſoit par le brillant de l'antithèſe, ſoit parce qu'ils ont oui dire ces prétendus traits d'eſprit par des perſonnes qui leur en impoſent. Si malheureuſement il arrive qu'une certaine pareſſe à réfléchir, ou le défaut de goût les accoutume à l'uſage facile des lieux communs, ils déplairont bien davantage par cette ſottiſe empruntée, que s'ils s'abandonnoient à leur ima-

* La Morale étant un des principaux objets de l'éducation, on doit ſans doute en imprimer dans le cœur des jeunes gens les maximes les plus ſimples & les plus communes, ainſi que celles qui ſont plus réfléchies; mais il faut en même temps leur apprendre que l'uſage qu'ils doivent faire des unes & des autres, eſt de ſe conduire par elles, & non de les étaler dans la converſation.

gination, quelque bornée qu'elle pût être. Ce naturel ingrat, joint à ce faux art avec lequel on le gâte encore, caractérise sensiblement, à ce qu'il me paroît, la différence qu'il y a de manquer d'esprit à être sot : l'un n'est qu'une indigence malgré laquelle on peut être aimable: l'autre est un tort volontaire que notre orgueil ajoute à la misère de notre esprit, & qui nous rend insupportables.

Je ne prétens pas conclure de ce que je viens de dire, ni de ce que j'ajouterai sur les lieux communs, qu'il faille les bannir de la conversation: une attention réfléchie à n'y produire que des traits recherchés, seroit une autre extrémité plus à charge peut-être encore. Je demande seulement qu'on y donne les lieux communs pour ce qu'ils sont; ils n'y déplaisent que quand ils sont amenés sottement comme des découvertes, ou qu'on paroît y entendre une finesse que peut-être ils ont eue, mais que l'usage vulgaire où ils sont tombés leur a fait perdre.

Il n'est point de matières qu'on doive exclure absolument des entretiens. Le plus grand charme de la conversation consiste dans cette variété de sujets qui semblent se succéder par hasard, & que des liaisons imperceptibles présentent :

c'eſt la carrière où brillent les différentes qualités de l'eſprit, & particulièrement ſes graces : c'eſt en un mot le théâtre des idées ; théâtre où ſouvent elles paroiſſent avec d'autant plus d'avantage, qu'elles peuvent être accompagnées de gaieté. Mais toutes les idées ont-elles également droit d'être admiſes dans la converſation? Ne faut-il pas que de certaines convenances les amènent ? Ne devons-nous pas quelquefois les reſtraindre ou les étendre ; leur prêter de la ſimplicité ou des ornemens ; & toujours les ſauver de l'inconvénient qu'on ne leur pardonne jamais du défaut d'ennuyer ?

Il ſeroit donc néceſſaire, ce me ſemble, de prévenir les jeunes gens avant qu'ils entraſſent dans le monde, ſur de certaines queſtions, ſur de certaines diſputes depuis long-temps rebattues, & qui par cette raiſon expoſent ceux qui s'en reſſaiſiſſent à devenir ennuyeux. Il eſt, par exemple, des ſujets de diſſertation où l'eſprit trouve en quelque manière occaſion de briller, & où les gens ſenſés regrettent toujours qu'on l'emploie : ce ſont ces thèſes ſur le cœur, ces différences ſubtilement frivoles, dont l'examen ne rend l'eſprit ni plus ſolide, ni

plus délicat, & dont la solution la plus heureuse n'est presque jamais qu'une fadeur. Quel dégoût pour la raison, que d'entendre discuter scrupuleusement, *lequel est le plus insupportable, d'apprendre la mort ou l'infidélité de ce que l'on aime ? Lequel est le plus tendre, de l'Amant qui voyant sa Maîtresse dans un grand péril, tombe évanoui, ou de celui qui vole à son secours ?*

Il y a un recueil intitulé *Les Arrêts de la Cour d'Amour*, qu'il faudroit faire apprendre par cœur aux enfans, de la manière qui les en dégoûteroit davantage, afin qu'ils conservassent pour les thèses galantes le même éloignement qu'ils gardent si constamment pour quelques Livres de Grammaire, dont ils ont été excédés dans leurs Classes.

L'observation que je viens de faire n'a lieu que pour la conversation : une analyse fine des sentimens sera toujours un genre d'ouvrage propre à faire honneur à l'esprit, & qui trouvera le plus grand nombre de Lecteurs. Eh ! de quels objets plus intéressans peut-on nous occuper, que des sources presque toujours cachées de nos plaisirs & de nos peines ?

Ce seroit aussi une précaution sage de faire

faire connoître, sur-tout à ceux qui ont de l'esprit, l'abus qu'on fait ordinairement de certaines hypothèses fabuleuses, que le vulgaire regarde comme l'effet d'une belle imagination, & qui sont au contraire la ressource de ceux dont l'imagination ne peut rien produire. Ces systêmes chimériques qui n'ont qu'un faux éclat, ne portent ordinairement que sur deux suppositions qui se présentent aux esprits les plus bornés : l'une est de prendre le contraste des mœurs communes; tel, par exemple, que d'attribuer aux femmes l'autorité & la conduite des hommes, en donnant à ceux-ci la pudeur & les foiblesses des femmes : & la seconde qui suppose un esprit aussi peu inventif, a pour base ce qu'on appelle *le merveilleux ;* comme de posséder *l'Anneau d'Angelique*, d'avoir *un Génie* à ses ordres, & d'entamer de-là un long & frivole détail des avantages qu'on sauroit en tirer. Ce n'est pas que ces idées ne puissent être employées avec succès * ; mais il faut pour cela se garder

* Quelques Ouvrages de ce siècle-ci en sont la preuve; mais c'est la manière dont l'imagination a employé le merveilleux, & non le merveilleux même, qui en fait le prix.

d'abord de l'habitude d'en faire usage, parce qu'elles entraînent souvent dans des lieux communs. Il y a si long-temps qu'il passe des exagérations & des extravagances par la tête des hommes, qu'on n'en imagine guère qui ayent un caractère de nouveauté. En second lieu, il faut aussi, lorsqu'on se permet ces rêveries, observer de ne les point mener trop loin, fussent-elles ingénieuses. Le suffrage de ceux qu'elles amusent, ne dédommage pas du peu d'opinion qu'on donne de son esprit, & de l'ennui qu'on cause à un petit nombre de gens qui sentent combien les idées giganteſques ou renversées sont froides & dénuées d'imagination. En général, l'imagination n'est point caractérisée par les chimères; elle se marque & réussit bien mieux en mettant la vérité dans son plus beau jour.

Il y a d'autres lieux communs qui consistent dans des opinions fausses, que le vulgaire conserve comme un dépôt, (le surnaturel lui paroissant toujours croyable *) & que quelques personnes d'es-

* Les présages. Les horoscopes. Les pressentimens. La persuasion que certains songes sont des avertissemens. La ressemblance pretendue dans les evenc-

prit adoptent par paresse d'approfondir. Il seroit utile qu'on en formât des espèces de tables, afin que ces opinions & l'idée de la chimère qu'elles renferment se plaçassent en même temps dans notre mémoire. Car lorsque rien n'interrompt l'habitude que les enfans prennent de penser d'après leur Gouvernante, *que les songes sont des présages, ou que l'Astrologie est la science de l'avenir ;* il faut, pour effacer ces idées, des réflexions que les uns négligent de faire, & dont les autres ne sont pas capables.

Ce n'est pas qu'on ne puisse être d'une conversation agréable, quoiqu'on ait toutes les craintes frivoles & les opinions chimériques : c'est la Philosophie de presque toutes les femmes. Mais la nature a donné à celles qu'elle a destinées à plaire, un charme qui se répand sur tout ce qu'elles pensent : leur imagination, telle qu'on nous peint cet art de

---

mens de la vie de deux jumeaux. La vertu des talismans. Que la Lune fait croître & décroître la cervelle des animaux ; qu'elle cause la plénitude plus ou moins grande des huitres, des écrevisses, &c. Qu'un animal est plus pesant à jeun qu'après le repas. Qu'un tambour de peau de brebis se crève au son d'un tambour de peau de loup, &c. *Voyez Bayle, Pensées diverses, tom.* 1. *Voyez aussi Rohault, Physiq.* 2.

féerie qui fait naître des Palais & des Jardins dans les mêmes lieux où l'instant d'auparavant on ne voyoit que des rochers & des ronces, embellit tout ce qu'elle nous présente ; tandis que les hommes, pour réussir constamment, sont réduits à joindre de la solidité aux graces de l'esprit ; & que leur imagination, quelque brillante qu'elle puisse être, ne les sauve pas de la honte d'une certaine ignorance.

A l'égard des personnes qui entrent dans le monde, préservées ou guéries de ces préjugés, elles ne peuvent trop ménager l'amour-propre de celles qui sont accoutumées à les regarder comme des vérités *. La plupart des hommes tiennent à la petitesse de leur esprit, comme certains Amans idolâtrent une laide Maîtresse :

---

* Je rêvassois présentement, comme je fais souvent, sur ce combien l'humaine raison est un instrument libre & vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'a en chercher la vérité : ils passent par-dessus les propositions, mais ils examinent curieusement les conséquences : ils laissent les choses, & courent aux causes. Plaisans causeurs, ils commencent ordinairement ainsi : Comme est-ce que cela se fait ? Mais se fait-il ? faudroit-il dire. Je trouve quasi par-tout qu'il faudroit dire il n'en est rien, & employerois souvent cette réponse, mais je n'ose. *Montagne, Essais.*

on ne pourroit les éclairer qu'en leur découvrant leur erreur; & l'art le plus ingénieux échoue bien souvent, quand il s'agit de désabuser sans déplaire. Il y a un milieu à saisir, qui nous éloignant également de commettre notre jugement avec les personnes éclairées, & de faire paroître une supériorité qui blesse les esprits communs, nous sauve du mépris des uns & de la haine des autres.

Pour faire connoître dans toute son étendue la nécessité de s'assujettir aux usages du monde, & de s'appliquer à pénétrer le caractère des personnes qui composent la société, afin de pouvoir s'en faire aimer, on ne peut trop préparer les jeunes gens à la sévérité avec laquelle on les examinera, quand ils paroîtront sur cette grande scène *. Ils doivent être

---

* Le premier pas . . . que l'on fait dans le monde,
Est celui d'où dépend le reste de nos jours ;
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure ; en vain, croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage :
On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé ;
On est suspect encor, quand on est corrigé ;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connoissez donc le monde, & songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez moins pour vous que pour lui.

L'Indiscret, Comédie de M. de Voltaire, Scène 1.

prévenus qu'ils trouveront deux juges dans chaque spectateur, la raison & l'amour-propre. L'une équitable, rend justice gratuitement : l'autre n'est jamais favorable qu'à de certaines conditions. L'amour-propre veut qu'on le flatte, qu'on ne perde point de vue ses intérêts ; & dans la plupart des jugemens où la raison semble avoir prononcé, il se trouve que l'amour-propre a presqu'entièrement dicté l'Arrêt.

Conclusion de cet Ouvrage.

C'est dès la première année de notre vie que doit commencer notre éducation ; & après les principes de la Religion, qui est elle-même la source de toutes les vertus sociables, rien n'est plus important que de bien établir en nous le désir & les moyens de disposer en notre faveur les esprits, afin de parvenir à nous concilier les cœurs ; parce que dans le commerce ordinaire de la vie, pour être heureux, il faut être aimé ; que pour être aimé, il faut plaire ; & qu'on ne plaît qu'autant qu'on sait contribuer au bonheur des autres.

CONTES DES FÉES.

AVERTISSEMENT.

*LES Contes des Fées, qu'on va trouver à la suite de cet Ouvrage, seroient sans doute déplacés, s'ils ne faisoient partie de l'Ouvrage même. Mais on reconnoîtra que les idées, les événemens qui constituent chaque Conte, servent à prouver l'utilité de quelques-uns des principes répandus dans ces Essais. Mon objet a été d'embrasser une sorte de Roman, dont toute l'action tendît à établir une ou plusieurs vérités morales. J'ai cru que le merveilleux de la Féerie concourroit à mettre ces maximes dans un jour plus agréable. J'ai varié le style de ces Contes, selon le genre des sujets & le caractère des personnages; mais je sens combien je serai loin de la perfection à laquelle est parvenu, dans de pareils Ouvrages, un de ces Auteurs célèbres * qu'on relit sans cesse, sans oser chercher à les imiter, parce qu'on les admire toujours davantage.*

* M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai. *Voyez* les Fables qu'il a composées pour l'éducation de M. le Dauphin, *Tome 2 de ses Dialogues des Morts anciens & modernes.*

LES DONS DES FÉES,

OU

LE POUVOIR DE L'ÉDUCATION.

CONTE.

ENTRE différens Souverains, qui dans les temps reculés régnèrent en Arabie, la Princeſſe Zoraïde fut célèbre par l'amitié qu'elle avoit contractée avec deux Fées. Elle étoit bien digne de plaire à ces Intelligences, qui n'exerçoient alors leur ſupériorité ſur les mortels, que dans la vue de les rendre heureux. Peu de temps après la perte de ſon époux, qui lui fut extrêmement ſenſible, cette Princeſſe devint mère de

deux fils ; & sentant approcher la fin de sa vie, que tout l'art des Fées ne pouvoit reculer, elle leur parla ainsi :

Je laisse deux enfans au berceau, tous deux destinés par nos Loix à régner en même temps. Vous connoissez mieux que nous ce que les vertus ou les défauts des Souverains répandent de biens ou de maux sur leurs Sujets. Vous m'avez trop aimée pour me refuser, dans mes derniers instans, la douceur de me flatter que mes enfans feront le bonheur des Etats que je leur laisse. Vous allez les douer l'un & l'autre des qualités qui rendent les hommes dignes de la suprême autorité.

L'une des Fées, qui s'appeloit Zulmane, s'approcha du berceau, & touchant de sa baguette l'aîné des deux Princes : Enfant né pour régner, dit-elle, une puissante Fée te doue ; elle te donne *l'esprit, la valeur & la probité.* A ces mots elle vola dans l'Empire des Fées. Là, sur la table d'émeraude, où sont inscrits les dons qu'elles font aux Souverains, elle grava ceux dont Alcimédor (c'est le nom de ce Prince) venoit d'être favorisé.

La seconde Fée, qui s'appeloit Alsime, resta dans le silence, portant alternati-

vement ses regards sur les deux Princes. Quoi ! dit Zoraïde, mon second fils n'obtiendra-t-il rien de votre puissance ? Tandis que son frère brillera de toutes les qualités qui font les vrais Monarques, celui-ci ne montrera-t-il que des vertus communes ? Est-ce dans ce moment (le seul qui me reste peut-être) que je dois cesser d'être chère à la plus secourable des Fées, à la généreuse Alsime ?

Que vous êtes dans l'erreur ! répondit la Fée. Mon silence ne préſageoit rien de funeste pour le Prince Asaïd votre second fils. Je cherchois à démêler dans l'avenir quelle sera la destinée de son frère. Il semble que Zulmane l'ait doué de tout ce qui doit rendre un Prince accompli. Tous ses dons auront leur effet ; mais seront-ils suffisans ? Puisse-t-elle ne s'être point abusée sur le succès qu'elle en espère ! J'employerai bien mieux ma science en faveur d'Asaïd. Dans ce moment où il ne fait que de naître, ce seroit peut-être en vain que je le douerois des plus heureuses qualités. Les impressions que dans la suite il recevra des objets dont il sera environné, mille obstacles différens pourroient altérer l'effet de mes dons, si je l'abandonnois à lui-

même. Elle prit alors le Prince entre ses bras : O précieux enfant de la mortelle que j'ai le plus chérie, dit-elle, je verserai sans cesse dans ton ame ces philtres imperceptibles qui développent les vertus, & qui étouffent les semences des vices. Je ne te perdrai pas un instant de vue, jusqu'au temps où tu seras digne de régner.

A cette promesse si intéressante, Zoraïde sentit un transport de joie, qui en terminant sa vie, rendit ses derniers instans délicieux. La Fée qu'elle tenoit embrassée, vit son ame qui s'élevant sur ses aîles immortelles, retournoit au centre de la lumière d'où elle étoit descendue.

Alsime prit les rênes du Gouvernement pendant l'enfance des deux Princes; & respectant l'ouvrage de Zulmane, elle ne s'occupa à l'égard de l'aîné que du soin de veiller à la conservation de sa vie, & réserva pour le second tous les secrets de son art qui servoient à embellir les ames.

Les deux Souverains avancèrent insensiblement en âge. Alcimédor marqua de bonne heure le mépris des dangers, ou plutôt il parut s'y exposer sans les connoître. Il montra toujours plus d'es-

prit qu'on n'en devoit naturellement attendre des différens âges où il paſſoit ſucceſſivement ; mais on démêloit qu'en lui l'eſprit n'étoit que comme un talent par lequel il étoit dominé, & non une lumière dont il fît uſage au gré de ſa raiſon. On reconnut enfin qu'il ne lui manquoit aucun des dons que Zulmane lui avoit faits, mais qu'il s'en falloit que ces dons ne rempliſſent l'idée qu'on en avoit conçue : cependant perſonne n'oſoit lui donner des conſeils par reſpect pour la Fée qui l'avoit doué.

A l'égard d'Aſaïd, ſon eſprit ne s'étoit développé que par une gradation ordinaire ; mais dans ſes différens progrès il prenoit un caractère aimable. Ce n'étoit point ce que la ſupériorité a d'éblouiſſant qui éclatoit en lui ; on y découvroit ce qui la caractériſe bien davantage, une raiſon éclairée, égale & aſſaiſonnée d'agrément. Cet aſſemblage heureux étoit le fruit des premières impreſſions que la Fée lui avoit données, & qu'elle avoit pris ſoin de perfectionner. Alſime avoit fait à ce Prince deux préſens d'un prix ineſtimable. L'un étoit une glace dont voici la merveilleuſe propriété : dès qu'on s'étoit fait une habitude de la regarder, il ne falloit que s'y conſidérer fixe-

ment, on s'y voyoit en même temps tel qu'on étoit & tel qu'on croyoit être. L'autre étoit une sorte de microscope, qui fait distinguer dans les objets les plus attirans ce qu'ils avoient de trompeur & de chimérique. Il semble qu'à faire un usage habituel de ce secret, comme presque tous les plaisirs sont mêlés d'illusions, on dût tomber bientôt dans une indifférence insipide. Mais le microscope ne grossissoit que les illusions dangereuses pour la société; celles qui ne pouvoient nuire qu'à nous-mêmes, il laissoit à notre raison le soin de les appercevoir. Ces dons précieux sont restés sur la terre; c'est dommage qu'on ait presqu'entièrement renversé la manière d'en faire usage.

Les deux Princes ayant atteint dix-huit ans, la Fée déclara que de cet instant ils restoient chargés l'un & l'autre du poids redoutable du Gouvernement. Il ne m'est plus permis, dit-elle à Asaïd, de rester auprès de vous; mais je descendrai souvent de la Région lumineuse d'où les Fées considèrent d'un coup d'œil tous les événemens de la terre; je viendrai jouir avec le Prince que j'ai formé, & que j'aime, de la félicité qu'il maintiendra dans cet Empire. A ces mots elle

s'éleva dans les airs, portée ſur un nuage d'azur, & diſparut.

La puiſſance ſouveraine ſe trouva donc partagée également entre Alcimédor & Aſaïd. Ils avoient une tendre amitié l'un pour l'autre; tous deux déſiroient régner avec équité; tous deux agiſſoient dans cette même vue; mais leur caractère n'avoit aucune reſſemblance: & il arrive ſouvent qu'avec des principes communs, & même des lumières égales, la différence du caractère des hommes en met une bien grande dans leur conduite.

Alcimédor, inébranlable dans ſes projets, dès qu'ils lui paroiſſoient équitables, n'examinoit jamais aſſez les inconvéniens qui en pourroient naître. Son ambition ſe tournoit-elle vers la gloire? ſon courage ne lui laiſſoit enviſager que celle des conquérans. Sa probité ne lui auroit pas permis de mettre en uſage des moyens injuſtes pour parvenir à cette même gloire; mais tout ce qui pouvoit être un ſujet de guerre légitime, lui paroiſſoit une néceſſité de l'entreprendre. Par-tout où la force pouvoit être employée ſans injuſtice, il la préféroit à des voies douces, qui avec plus de temps auroient amené les mêmes ſuccès.

Asaïd, accoutumé dès l'enfance à ne considérer dans les prérogatives du Trône que les vertus qu'elles donnent lieu au Souverain d'exercer, ne se permettoit aucune idée de gloire qui ne fût compatible avec le bonheur de ses Sujets. Il pensoit que la véritable puissance doit s'imposer elle-même des bornes. Il regardoit comme autant de triomphes ces effets favorables que la prudence & le temps épargnent à l'autorité. La Cour & le Peuple béniſſoient sa conduite, autant qu'ils voyoient celle de son frère avec trouble & inquiétude.

Il étoit difficile que des Souverains si différens par le caractère, vécussent longtemps dans l'union parfaite, qui étoit nécessaire pour le bien du Gouvernement. En effet il naquit bientôt entre eux un sujet de division. Alcimédor apprit qu'ils avoient d'anciens droits sur un Royaume voisin, possédé alors par le Prince Mutalib ; il proposa d'armer pour les faire valoir. Asaïd se refusa à ce projet. Mon frère, dit-il, l'ambition la plus glorieuse pour nous n'est pas de devenir plus puissans, nous le sommes assez, étant supérieurs aux autres Princes d'Arabie. Que nous serviroient de nouvelles

nouvelles Provinces & de nouvelles richeſſes ? Elles ne nous donneroient pas de nouvelles vertus. Pourquoi expoſer des Sujets qui nous aiment, pour en ſoumettre d'autres qui ne nous regarderoient que comme des Tyrans ? Rien n'oſe troubler notre tranquillité ; nous ſommes reſpectés ; faut-il ſans ſujet nous montrer redoutables ? Aſaïd parla en vain, & voyant que ſon frère perſiſtoit dans ſes deſſeins, il lui propoſa de ſéparer leur Etat en deux Souverainetés différentes. Ce partage accepté, à peine fut-il entièrement terminé, qu'Alcimédor entreprit la guerre. Elle fut malheureuſe. Vaincu, au lieu d'être Conquérant, il eut recours à Aſaïd ; il demanda des troupes pour venger ſa défaite. Aſaïd préféra de lui procurer un ſecours plus ſalutaire. Il fit alliance avec le Prince qu'Alcimédor avoit attaqué ; & devenant pour l'avenir un garant contre les attentats de ſon frère, la paix fut conclue. Le ſceau de cette paix étoit un double mariage. Mutalib ayant deux filles, il fut arrêté que l'aînée épouſeroit Alcimédor, & qu'Aſaïd ſeroit uni à la ſeconde. Bientôt les fêtes de l'hymen ſuccédèrent aux troubles de la guerre, & la préſence d'Alime acheva de don-

ner à cette cérémonie tout l'éclat qui pouvoit l'embellir.

Les deux Princesses, ornées l'une & l'autre de qualités rares, ne se ressembloient cependant ni par la figure, ni par l'esprit. Celle qu'épousa Alcimédor, avoit en partage tous ces traits réguliers, dont l'assemblage forme ce qu'on est convenu d'appeler la beauté; mais quand on avoit dit qu'elle étoit extrêmement belle, il ne restoit plus rien à ajouter à l'éloge de sa figure. Ce qui fut remarqué bien davantage, c'est qu'elle se trouva avoir exactement le même caractère qu'on découvroit dans Alcimédor; & cette conformité fit penser aux deux Cours que ces Epoux passeroient ensemble une vie extrêmement heureuse. L'événement fut tout-à-fait contraire. Tous deux ne voulant qu'être sévèrement justes & équitables, étoient sans complaisance, dès qu'ils croyoient leur opinion ou leurs desseins raisonnables. Tous deux avec beaucoup d'esprit, trouvoient dans leur entretien des sujets de dégoût, d'éloignement & d'inimitié. Chacun, par amour de la sincérité, ne ménageoit point la vanité de l'autre, quand il voyoit un juste motif de la mortifier; & par cette conduite ils furent bientôt réduits au simple com-

merce de convenance & de repréſentation.

La deſtinée d'Aſaïd devint bien différente, & ce fut ſon ouvrage. La Princeſſe à qui l'hymen l'uniſſoit, & dont il fut toujours aimé éperdument, avoit tout ce qui peut remplir le cœur, & exercer la raiſon d'un époux. Sa figure ne donnoit point l'idée de ce qu'on regarde communément comme la beauté; mais les femmes mêmes avouoient, en la voyant, que pour être ſûre de plaire, il falloit être faite comme elle. D'ailleurs, par les graces de l'eſprit & du caractère, charmante pour les perſonnes qui lui étoient indifférentes, elle devenoit, à l'égard de ce qu'elle aimoit, du commerce le plus épineux & le plus difficile. Née ſincère & avec un cœur extrêmement ſenſible, le ſérieux ou la joie, les égards, les devoirs, la raiſon même, prenoient en elle toute l'impétuoſité des paſſions. Pénétrante ſur ce qui ſe paſſoit dans une ame qui lui étoit chère, ſi elle ne découvroit pas dans la complaiſance qu'on lui marquoit, le peu que lui coûtoit celle qu'elle faiſoit ſi naturellement paroître; ſi elle ne trouvoit pas dans l'amitié, dans la confiance, cette délicateſſe, cette étendue ſans réſerve qui ca-

ractériſoit la ſienne, elle paſſoit aux reproches, à la douleur, au déſeſpoir. Sa ſociété enfin étoit alternativement délicieuſe & inſupportable.

Aſaïd charmé des vertus, de l'eſprit & de la tendreſſe qu'il trouvoit dans cette Princeſſe, faiſoit grace aux imperfections du caractère. Loin d'y oppoſer jamais ni d'impatience, ni d'aigreur, c'étoit cette condeſcendance, cette douceur, qui naît d'une véritable amitié, que ſoutient la raiſon, & qui n'a rien de la foibleſſe. Perſuadé qu'on ne peut trop prendre ſur ſoi, pour faire ceſſer les torts & les chagrins de ce qu'on aime, il cédoit, il ramenoit bientôt le calme, & inſenſiblement l'impétuoſité de l'humeur étant vaincue, il ne reſta que la tendreſſe; eh quelle tendreſſe! Aſaïd n'y découvroit rien qui ne ſervît à le rendre heureux. Leur Cour ne reſpiroit que le plaiſir, la décence & le zèle. Tout ce qui les environnoit, ſentoit un empreſſement à leur plaire, qui ne tenoit ni de l'intérêt, ni de la ſervitude. Bonheur ineſtimable, & preſque toujours ignoré des Souverains! Ils pouvoient quelquefois oublier qu'ils avoient des Courtiſans, & ne ſe croire entourés que d'amis aimables & ſincères. Les ta-

lens, les arts chéris & protégés par eux, avoient pour principale ambition, la gloire de concourir aux douceurs de la vie de deux Maîtres si respectables; tandis qu'à la Cour d'Alcimédor, le désir de plaire n'étoit qu'une crainte de la disgrace, & que jusqu'aux amusemens & aux plaisirs, tout étoit mis au rang des devoirs austères. Ainsi les dons de Zulmane n'avoient produit à Alcimédor d'autre fortune que de se voir Souverain, sans avoir l'amour de ses Sujets, & époux malheureux, sans aucun motif considérable de se plaindre de la Princesse.

On auroit cru qu'avec une conduite si différente, ces deux Princes n'auroient dû jamais éprouver une commune destinée. Mais tout-à-coup il sortit du fond de la Tartarie un Peuple de Guerriers qui vinrent inonder l'Arabie. En vain les autres Souverains joignirent leurs forces à celles d'Alcimédor & d'Asaïd. Ces hommes inconnus étoient braves, disciplinés, & si formidables par le nombre, qu'ils accablèrent tout ce qui s'opposa à leur passage. Leur Roi, nommé Aterganor, ajoutoit encore à leur force & à leur valeur, par la haute opinion

qu'ils avoient de l'élévation de son ame. Ce Conquérant s'étant rendu maître de la Ville Capitale où Asaïd & son frère s'étoient retirés, assembla les hommes les plus considérables des deux Nations, & leur parla ainsi : Je n'ai pas prétendu vous conquérir pour vous mettre dans l'esclavage. Je sai quelles sont vos vertus ; elles ont accru l'ambition que j'avois de régner dans l'Arabie. Des hommes tels que vous ne doivent obéir qu'au plus grand Roi de la terre, au Monarque de la Tartarie. Peuples que j'ai soumis, je ne viens point emporter vos richesses, ni forcer vos volontés. Conservez vos usages, vos mœurs, & choisissez vous-mêmes le nouveau Maître, qui sous mon autorité sera chargé du soin de vous rendre heureux. J'établis de ce moment l'entière égalité de condition. Que pendant douze soleils il n'y ait plus entre vous d'autres distinctions, d'autres égards, que ceux qui seront volontaires. Employez ces jours d'une liberté si pure, à vous élire un Souverain. Fût-il tiré du sang le plus obscur, sur la foi de votre choix, il me paroîtra digne de régner. Le Vainqueur dit ensuite aux deux Princes, qu'il les laissoit libres dans

leur Palais; & il alla camper au milieu de cette redoutable Armée qui environnoit la Ville.

L'égalité de condition ordonnée fit naître une révolution subite. Tous ceux pour qui la servitude, les devoirs, le respect, avoient été un fardeau, ne songèrent plus à le supporter. Entre les personnes accoutumées à être prévenues, à faire autant de loix de leurs volontés, plusieurs conservèrent à peine de l'autorité dans leur famille. Les Gardes, les Officiers d'Alcimédor désertèrent tous de son Palais, & un Palais déserté est plus triste qu'une cabane habitée; ses Courtisans l'abandonnèrent, ne s'occupant plus que de la part qu'ils devoient avoir à l'élection d'un nouveau Maître. Alcimédor & la Princesse son épouse, accoutumés à la hauteur & à la confiance qu'une longue prospérité fait naître, ne connoissoient point l'élévation d'ame qui fait ennoblir l'adversité; ils restèrent seuls & humiliés. Aterganor voulut jouir du spectacle de ces changemens; il aimoit à voir l'abattement, ou la dignité avec laquelle on soutenoit les grands revers. Il remarqua dans les différens états, avec plaisir, des hommes dont toute la considération avoit disparu avec leur cré-

dit ou leurs titres ; & qui, d'un rang qui les élevoit, réduits à leur propre mérite, tomboient confondus & mépriſés dans la foule. Mais quel fut l'excès de ſon étonnement, lorſqu'arrivant au Palais d'Aſaïd, il chercha inutilement les marques de la révolution qu'il s'attendoit d'y reconnoître ? Il voit les Gardes dans leur devoir, & les Courtiſans d'autant plus occupés à marquer leur fidélité à leur Maître, que cet hommage étoit un gage de leur vertu. Il trouva le Prince & la Princeſſe dans une aſſiette d'ame également éloignée de la fermeté faſtueuſe, & de la triſteſſe humiliante : ils ne s'entretenoient que du déſir de voir couronner un Souverain, qui rendît heureux des Sujets dont ils éprouvoient d'une manière ſi admirable le reſpect & l'amour. Aterganor crut être abuſé par un ſonge. O fortuné Aſaïd ! s'écria-t-il, & vous, reſpectable Princeſſe, que votre gloire eſt ſupérieure à la mienne ! Vous m'apprenez que je n'ai point encore régné. Je n'enviſageois que la domination qui naît de la force, qui ne s'entretient que par la crainte, & qui ne cherche qu'à s'étendre. Vous me faites connoître que la véritable autorité ſur les hommes a ſa ſource dans leur cœur.

Alors

Alors les Députés des deux Nations ſe préſentèrent pour propoſer le Roi qu'ils avoient choiſi; tous proclamèrent Aſaïd. On ne voyoit par-tout que des larmes de zèle, d'amour & de joie; on n'entendoit que le nom d'Aſaïd. Aterganor, à ce ſpectacle, deſcendit du Trône; il dépoſa ſon ſceptre entre les mains d'Aſaïd, & plaçant ſa propre couronne ſur la tête de la Princeſſe: Régnez, leur dit-il, puiſque tous les cœurs vous appellent. Oſerois-je aſſujettir ceux dont j'admire l'exemple, & dont les vertus m'inſtruiſent? Je rends la Souveraineté à tous les Princes que j'avois vaincus, je n'exercerai ici qu'un ſeul droit de l'Empire. Qu'Alcimédor ceſſe d'être Souverain; je réunis pour vous ſeul les Etats que vous aviez partagés avec lui. Comme Aterganor achevoit ces mots, on entendit un coup de tonnerre; Zulmane parut ſur un char; & pour dérober aux yeux des mortels le Prince à qui ſes dons avoient été ſi peu profitables, elle enleva Alcimédor, ainſi que la Princeſſe, & ſe perdit dans l'immenſité des airs. Alſime s'offrit alors ſur un trône brillant des plus vives couleurs de la lumière; elle confirma la loi ſi juſte qu'Aterganor venoit de faire, & qui aſſuroit le bonheur des Peuples que

lui avoit recommandés Zoraïde. Elle reconnut avec transport dans la nouvelle gloire dont Asaïd étoit environné, les fruits heureux de son éducation. Et c'est depuis ce nouveau règne d'Asaïd, que cette partie de l'Arabie a été nommée l'Arabie heureuse.

L'ISLE DE LA LIBERTÉ.

CONTE.

UN Enchanteur, ennuyé d'entendre des hommes condamner dans autrui les défauts qu'ils avoient eux-mêmes, résolut de démasquer les premiers qui lui tiendroient pareil langage. Il se retira dans une Isle, & publia que ceux qui viendroient s'y établir, y seroient libres de faire leur volonté, & n'éprouveroient jamais d'injustice de la part des habitans. A peine cette nouvelle fut-elle répandue, qu'il vit arriver trois personnages de l'espèce de ceux qu'il attendoit. Vous désirez le droit de citoyen, leur dit-il? Je vais vous l'accorder. Voici l'unique condition que j'impose. Dites-moi, chacun, quel est votre caractère, votre goût dominant; on écrira sur la liste de nos Insulaires ce que vous allez dicter; & dès ce moment vous pourrez vivre ici de la

manière qui vous conviendra davantage.

L'un, qui s'appeloit Almon, dit : *Je suis naturel, je hais la dissimulation, je me montre tel que je suis ;* voilà mon caractère. On écrivit : *Almon est naturel.* Pour moi, dit le second, qui se nommoit Alibé : *J'aime à plaire, à faire ce qui amuse les autres, j'ai acquis les talens qui peuvent y contribuer.* On écrivit : *Alibé aime à plaire.* Il faut que je l'avoue, dit le troisième, qui avoit nom Zanis : *Je suis extrêmement singulier.* On écrivit : *Zanis est singulier.* Vous pouvez à présent, leur dit l'Enchanteur, vous livrer sans aucune contrainte au genre de vie qui vous plaira. Allez, on va vous conduire à l'habitation qui vous est destinée.

Quand ils furent partis, l'Enchanteur dit à ceux qui formoient sa Cour : Vous voyez avec quelle confiance ces trois hommes viennent d'annoncer leur caractère. Je vais vous en faire un portrait véritable. Almon, sans égards pour ce qui convient aux autres, est accoutumé à ne se jamais contraindre. Quoiqu'il ait de l'esprit, s'il loue, ou s'il blâme, c'est toujours par caprice ; voilà ce qu'il appelle être naturel. Sans dessein de dominer, il est décidant ; il parle par la seule envie

de parler; il interrompt pour dire ſon avis, & contrarie ſouvent la perſonne qui vient à le ſuivre. En un mot, rempli de défauts contre la ſociété, & leur donnant libre carrière; voilà ce qu'il appelle haïr la diſſimulation. Alibé, qui effectivement a bien des talens, ne les employe que contre lui; il veut qu'on l'écoute ſans ceſſe; il veut être applaudi, & l'être ſeul; & il appelle cette ſorte de tyrannie, aimer à plaire. A l'égard de Zanis, toujours occupé à ne reſſembler à perſonne, il rit de ce qui attriſteroit les autres, & regarde d'un œil funeſte tout ce qui excite la gaieté. Facile à démêler, lorſqu'il ſe croit impénétrable, on voit qu'il s'eſt fait le matin une liſte des étonnemens, des diſtractions, des caprices qu'il aura dans ſa journée. Indiſcret, contrediſant, injuſte; il ſe croit juſtifié ſuffiſamment, quand il a dit, *C'eſt que je ſuis ſingulier;* il croit même avoir fait ſon éloge. Jouiſſons, ſans qu'ils nous apperçoivent, des aventures qui vont les ſurprendre. A ces mots, l'Enchanteur & ſes confidens devinrent inviſibles.

Almon, en ſortant de chez l'Enchanteur, ſe trouva près d'un ſuperbe Palais, & découvrit au frontiſpice une table de lapis, ſur laquelle des cailloux

transparens formoient cette inscription, qui étoit éblouissante :

Tout le monde a raison.

Almon, rempli de curiosité, entre; & comme il approchoit du vestibule, il entend un bruit de divers instrumens. Le bruit cesse; deux portiques s'ouvrent; il voit paroître deux Hérauts, dont l'habillement étoit composé de tout ce qui caractérise les différentes conditions des hommes, & qui marchoient vers lui, tantôt avec une affectation de gravité, tantôt avec de fausses graces, & quelquefois d'une manière comique. *C'est ici le Palais d'Alcanor*, lui dit le premier qui l'aborda. *Vous pourrez le regarder comme le vôtre*, ajouta le second; & tout de suite, reprenant alternativement la parole, sans donner à Almon le temps de répondre, ils continuèrent ainsi : *Cette retraite est charmante.* ON PEUT S'Y ENNUYER, ET LE DIRE. *On peut, dès qu'on s'y plaît, y passer les jours entiers.* ON PEUT N'Y VENIR QUE PAR CAPRICE, RESTER OU DISPAROÎTRE. *Alcanor est sans cesse environné de tout ce qui fait l'amusement des autres.* ON PEUT CROIRE QUE C'EST POUR LE SIEN PROPRE QU'IL EN

USE AINSI, ET NE LUI EN SAVOIR PAS LE MOINDRE GRÉ. Ce dialogue achevé, Almon ſe trouva près de l'appartement; les deux Hérauts lui répétèrent trois fois de ſuite, parlant en même temps : *Ici tout le monde a raiſon.*

Les Hérauts ſe retirèrent, & Almon entra dans un magnifique ſallon. Il vit un grand nombre d'hommes & de femmes, qui par leur maintien, leurs occupations, leurs diſcours, ſembloient ſe croire ſeuls. L'un rêve, l'autre danſe; celui-ci parle, & n'eſt point écouté; celle-là s'examine dans une glace, & révèle tout haut ce qu'en ſecret ſon amour-propre lui inſpire de bonne opinion d'elle-même. Ici on entend dire, j'ai beaucoup d'eſprit; là, je ſuis une créature parfaite. Enfin ce ſont beaucoup de gens en un même lieu qui ne forment point de ſociété.

Alcanor, toujours diſtrait ſans être occupé, n'attiroit point l'attention des autres. Dans des momens il étoit environné d'un cercle où tous parloient enſemble. Quelquefois c'étoit un ſilence taciturne qu'on y voyoit régner. Almon, qui n'avoit été remarqué de perſonne, vint s'aſſeoir auprès d'Alcanor; l'entretien ſe tournoit alors ſur l'éloge de la politeſſe. Si vous en êtes, dit Almon en

interrompant, à définir la politesse des habitans de cette Isle, la conversation tombera bientôt. Je serois bien fâché de vous empêcher de penser comme il vous plaît, répondit Alcanor avec un air de circonspection; mais comme je hais la *dissimulation*, je vous avouerai que votre opinion me paroît la plus dénuée de sens commun, de jugement, de raison, d'esprit. La politesse ne consiste que dans de certains usages convenus, & vous ignorez les nôtres. Et je les ignorerai, répartit Almon, à moins que pour m'acquitter avec vous, je n'apprenne à répondre d'une manière fort désobligeante. Désobligeante! dit l'épouse d'Alcanor avec un sourire d'amitié; elle n'est que *naturelle;* & je vous avertis, car j'aime mes voisins, qu'à en juger autrement, vous paroissez ridicule; & vous faites bien, on se montre ici *tel qu'on est*. Almon voulut répliquer. Si vous insistez, interrompit la Dame, vous serez un sot, je vous le dis, parce que je le pense, & que je hais la *dissimulation*. L'Enchanteur parut alors. Quelle insupportable liberté que celle de votre Isle! s'écria Almon; on n'y éprouve, m'aviez-vous dit, aucune injustice de la part de vos citoyens! Sans doute, répondit l'Enchanteur; c'est vous qui

êtes injuſte. Vous avez déclaré que vous étiez naturel, & j'approuve que vous le ſoyez; mais croyez-vous avoir le privilége excluſif de l'être? Apprenez que c'eſt auſſi le caractère de tous nos habitans. Pouvez-vous vous plaindre des gens qui vous reſſemblent? Mais ſortez d'erreur, Almon, & que les ſcènes qui viennent de vous déplaire vous inſtruiſent. Il n'y a point de ſociété qui pût s'entretenir, ſi les hommes ſe montroient toujours tels qu'ils ſont: il n'eſt permis de s'abandonner à ſon naurel, que quand ce naturel s'accorde avec les uſages & les vertus qui lient la ſociété. Il faut que j'en convienne, dit Almon frappé de ces vérités. Madame m'avoit bien promis que j'allois n'être qu'un ſot; je le ſuis, je commence à le connoître, & je veux reſter parmi vous, afin de m'en convaincre au point de ne l'être bientôt plus, ſi je puis. Je réponds de vous, continua l'Enchanteur, ſans même que mon art s'en mêle; avec de l'eſprit & un vrai déſir de plaire, on ſe corrige bientôt de ſes défauts. Venez être témoin des aventures de vos camarades, elles ſerviront encore à vous inſtruire. A ces mots, ils furent tranſportés dans une maiſon où Alibé venoit d'être préſenté. C'étoit le rendez-vous de la

bonne compagnie. A peine Alibé fut assis, qu'il s'empara de la conversation, & ce fut pour étaler toutes ses connoissances, pour montrer beaucoup d'esprit, & pour parler de soi; comme s'il n'y avoit eu dans le monde d'autre mérite que le sien, ou que celui des autres ne dût consister qu'à savoir lui rendre hommage. On l'écouta d'abord, en lui donnant tous ces témoignages équivoques d'applaudissement; tels qu'un certain sourire de complaisance, qu'on place souvent sans avoir entendu ce qu'on loue; un mot dénué de sens, & qu'on répète d'après la personne qui parle, comme si ce mot étoit un oracle; un regard qu'on adresse à celui des écoutans qui passe pour avoir le plus d'esprit, comme pour lui faire part de l'admiration où l'on est de ce qu'on vient d'entendre. Et Alibé augmentoit de bonne opinion de lui-même, & d'envie de parler. Bientôt, pour commencer à le tirer de son erreur, lorsqu'il prodiguoit des traits d'imagination, on le louoit sur l'étendue, sur la fidélité de sa mémoire. S'il passoit à des recherches qui ne supposent que de l'érudition, on admiroit en lui l'excellence du génie. S'il faisoit des plaisanteries de mauvais goût, ou des contes usés, on le félicitoit d'avoir si bien

l'esprit & le langage du monde ; enfin on l'accabloit de louanges déplacées. D'abord il n'entendit que les louanges : l'amour-propre, même dans un homme d'esprit, est quelquefois si sottement crédule ! Alibé s'apperçut ensuite que ces louanges étoient à contre-sens ; mais il pensa que c'étoit manque de justesse d'esprit dans les gens qui l'applaudissoient, & leur fut gré de l'intention. Il les reprenoit avec bonté, quand il les voyoit ainsi se méprendre ; il leur enseignoit d'une façon détournée la manière de le louer convenablement. L'assemblée jouissoit du plaisir de voir croître l'orgueil & le ridicule d'Alibé ; mais ce n'étoit pas assez pour elle, il falloit qu'il sentît sa situation. Tout à coup chacun change avec lui de conduite. Il venoit d'annoncer le récit d'une aventure très-singulière qui lui étoit arrivée ; il commence ; un homme l'interrompt, & à propos de singularité, raconte un songe très-extraordinaire qu'il a fait la nuit précédente. Alibé se contraint, s'impatiente ; il saisit enfin une occasion de proposer des vers assez heureux qu'il a composés. Au mot de vers, un autre en récite de nouveaux, & voilà Alibé réduit à l'ennui d'écouter, ou du moins au dépit de se taire. Enfin il se voit

environné de talens qui le persécutent, parce qu'ils sont applaudis, & qu'il ne trouve pas le moindre jour pour faire briller les siens. Il n'y peut plus tenir, il sort indigné du peu d'égards qu'on a dans cette maison pour le mérite d'autrui. Il va chez l'Enchanteur, qui pour toute réponse à ses plaintes, lui présente le Livre sur lequel on avoit inscrit son caractère; il l'ouvre, & lit: Alibé, comme il croit être, *Il aime à plaire.* Alibé, comme il est, *Il ne veut que briller.* Alibé referme le Livre, regarde en pitié l'Enchanteur, & court se rembarquer. Il s'en retourne plus incorrigible que jamais, dit l'Enchanteur: quelques connoissances, divers talens médiocres, & peu d'esprit; c'est de cet assemblage que la fatuité a pris naissance.

Il ne manquoit à l'Enchanteur que de voir Zanis sur la scène; il eut bientôt satisfaction. Comme Zanis passoit sur une grande place, une troupe de gens parés d'une manière bizarre l'entourent & l'engagent à monter dans un char. On connoît votre mérite, lui dit-on, vous êtes digne du triomphe. Ils le conduisent ainsi dans une espèce de Temple, où il trouve une nombreuse assemblée. Il se présente avec une ferme résolution d'être

plus ſingulier que jamais. Maintien recherché, propos haſardés, tout eſt mis en œuvre, & n'eſt point remarqué; il voit que bien loin d'étonner perſonne, il eſt regardé comme un homme à l'ordinaire; cela le décontenance. Il reprend courage, il avance une maxime inouie, tout le monde eſt de ſon opinion; on connoiſſoit cette façon de penſer, elle eſt commune. Son embarras ſe renouvelle, il conte, il exagère, on commence à l'écouter; mais un autre prend la parole, & tient des diſcours ſi outrés, que Zanis eſt preſque réduit à ſe trouver raiſonnable. Enfin il ſe retire avec le dépit d'avoir été unanimement loué ſur la juſteſſe de ſon eſprit, & ſur la retenue de ſon imagination.

Il rêve, il médite, il eſt pénétré de douleur; car rien n'eſt ſi humiliant que la déraiſon affectée en pure perte. Dans ce trouble d'eſprit, il eſt abordé par un petit homme, qui avec tout l'ajuſtement & le maintien d'un vieillard, avoit à peine dix-huit ans. Je vois bien que vous êtes un homme ſimple, un eſprit ſenſé, lui dit le faux vieillard. On vous a bien étonné dans la maiſon dont vous ſortez? Vous n'êtes pas encore aſſez inſtruit de l'humeur capricieuſe de nos

citoyens ; ce sont des espèces de fous qui s'imaginent que c'est un grand mérite que d'étonner les autres par une conduite singulière ; & vous sentez bien quelle est la sottise de penser ainsi ? Les usages communs sont des conventions sages qui épargnent à notre esprit le soin de s'exercer sur des objets qui ne méritent pas de l'occuper. Concevez combien on rétrécit son imagination, combien on l'avilit, quand on la tient sans cesse appliquée à nous faire marcher, ou rire, ou tenir nos coudes différemment des autres hommes ; à nous faire paroître impatiens ou tranquilles, passionnés ou indifférens, par contenance ; à nous faire dire oui ou non d'une manière remarquable. Vous verrez ici bien des scènes qui vous surprendront ; vous n'en verrez peut-être pas une qui vous amuse. A force de se singulariser à tous égards, nos Insulaires ont épuisé les moyens les plus bizarres d'y parvenir ; & imaginez-vous ce que c'est que l'extravagance qui se répète ! Pour moi, revenu de la sotte ambition de paroître extraordinaire, je bâille au seul souvenir de ce qu'elle m'a fait faire ; & pour ne plus retomber dans un pareil égarement, je me suis imposé tous les assujettisse-

mens, & en même temps tous les avantages de la vieilleſſe. Je mène conſtamment la vie ſage & retirée qui lui eſt propre. Je paſſe les journées au coin de mon feu dans mon fauteuil, bien clos. J'y radote au milieu de ma famille. Je ne ſors qu'un moment à midi, pour me promener au ſoleil, & ne ſonge pas s'il y a dans le monde des fous qui veulent ſe ſingulariſer, & ſervir de ſpectacle aux autres. Le ſage vieillard étala tout de ſuite une quantité de maximes rebatues ſur la ſimplicité des premiers hommes, & qui commençoient toutes par *Autrefois*. Zanis écoutoit avec un ſecret dépit de l'étonnement que lui cauſoit cet homme, qui extravaguoit par principe. Cette ſcène finie, pluſieurs autres auſſi peu attendues ſe ſuccédèrent, & remplirent la journée de Zanis. S'il vouloit rêver ou parler, il étoit interrompu. Déſiroit-il ſe mettre à table, on lui donnoit une comédie. Enfin outré de la perſécution que lui faiſoient ſouffrir les fantaiſies de tous ceux qu'il rencontroit, il courut chez l'Enchanteur : laiſſez-moi partir, dit-il; vos habitans ſe donnent pour extraordinaires, & ils ne ſont que contrarians, capricieux, extravagans. Vous faites leur portrait & le vôtre, répondit

l'Enchanteur. Au lieu de vous vanter d'être singulier, que ne me disiez-vous de bonne foi : Je meurs d'envie de le paroître. L'un est bien différent de l'autre. Les gens naturellement singuliers plaisent ordinairement dans la société ; au lieu que celui qui ne l'est que par étude, outrant bientôt son personnage, ne tarde guère à ennuyer, & finit par être insupportable. Mais j'ai voulu vous désabuser, & non vous punir. Tout ce qui vous est arrivé, ainsi qu'à Almon, n'étoit que prestige : retournez l'un & l'autre dans votre Patrie, & n'oubliez jamais, s'il est possible, que le naturel qui déplaît doit se cacher, & que l'ambition d'être extraordinaire mène insensiblement à la folie. Vous l'éprouvez : pour faire sentir à ceux qui s'applaudissent de leurs travers, combien ils sont à charge aux autres hommes, il ne faut que les faire vivre avec des gens qui leur ressemblent.

LES AYEUX,

OU

LE MÉRITE PERSONNEL.

CONTE.

IL y avoit jadis à la Cour de Perſe un uſage ſingulier ſur la manière de briguer & d'obtenir les grandes places. Lorſqu'il s'en trouvoit une à remplir, tous ceux qui pouvoient y prétendre ſe préſentoient en même temps devant le Souverain. Là, ſur un taliſman compoſé par les Génies, ils gravoient avec un diamant les titres qui leur donnoient lieu d'eſpérer la préférence. Et tel étoit le pouvoir du Taliſman, que ſi pour ſe faire valoir on y traçoit quelques faits, quelques éloges de ſoi-même qui bleſſaſſent la vérité, les caractères en cet endroit changeoient de couleur, lorſque le taliſman paſſoit entre les mains du Monarque. Ce Prince, le plus équitable des

Rois, n'avoit trouvé cet expédient, que pour n'être jamais trompé par la vraisemblance.

Un jour que la Province la plus considérable de l'Empire se trouva sans Gouverneur (c'étoit le Khoraſſan) comme il falloit, pour remplir cette place avec dignité, avoir des richesses immenses, deux hommes seuls vinrent se prosterner devant le Roi. L'un des concurrens, qui s'appeloit Kosroun, descendoit des Giamites, cette race si ancienne & si illustre dans la Perse, que peu d'autres osoient lui disputer la prééminence. Outre un avantage si favorable, pour être traité avec distinction par le Souverain, Kosroun, incapable de manquer à l'honneur, quoiqu'au fond il n'y fût attaché que par vanité, joignoit encore à une belle figure, beaucoup d'esprit; mais il étoit né farouche & impérieux; son sérieux désignoit la fierté; son sourire marquoit une ironie méprisante. Occupé sans cesse de ses ayeux, il s'approprioit en idée, comme si c'eût été une partie de leur succession, tout ce qui avoit fait leur gloire. Son concurrent qui se nommoit Tharzis, descendu d'une ancienne famille, mais peu connue, s'étoit acquis une considération telle, qu'une plus haute

naiſſance que la ſienne n'auroit pu y rien ajouter. Ayant les vertus & les talens qui rendent digne des grandes places, il penſoit ſi modeſtement ſur tout ce qui pouvoit être à ſa gloire; il paroiſſoit ſi peu occupé de ſon eſprit, dans les momens où il réuſſiſſoit davantage, qu'on lui pardonnoit ſans peine une ſupériorité qui ne ſervoit qu'à rendre ſon commerce plus aimable.

Koſroun, d'un air où la confiance étoit peinte, s'approcha du Trône. S'étant proſterné avec affectation (comme ſi la Cour avoit eu beſoin de ſon exemple, pour rendre au Souverain ce devoir indiſpenſable) il reçut le taliſman; & perſuadé que ſon mérite ſeul décidoit ſuffiſamment en ſa faveur, voici ce qu'il ſe contenta de tracer:

MES AYEUX ET MOI.

Le taliſman paſſa enſuite dans les mains de Tharzis, qui penſant que la grace la mieux méritée eſt toujours une grace pour qui la reçoit, grava, pour motifs de celle qu'il attendoit du Monarque, ce peu de mots:

VOS BONTÉS ET MON ZÈLE.

Le Roi resta quelques momens dans le silence, observant le talisman. Il se tourna ensuite vers les portiques d'un sallon intérieur, dont l'accès étoit interdit à tous ses Courtisans. A l'instant les portiques s'ouvrirent; on entendit un bruit mêlé du son des instrumens, & des acclamations qui accompagnent un triomphe, & l'on vit paroître soixante Vieillards vénérables. Ces Vieillards, après s'être inclinés avec respect, se placèrent aux deux côtés du Trône, chacun sur un trophée qui venoit de s'élever. Kosroun étonné, demanda avec un air de curiosité dédaigneuse, quelles étoient ces figures bizarres qui osoient se placer si près du Souverain ? Tout garda le silence.

Voyez, dit le Roi aux deux Prétendans, ces Sages qui m'environnent; plus éclairés que moi, ils vont choisir entre vous. Kosroun blessé de cette loi, représenta qu'il s'aviliroit à reconnoître d'autre Juge que son Souverain; & loin de chercher à se rendre favorables ces mêmes Vieillards, dont sa destinée pouvoit dépendre, il les récusa avec hauteur. Il exposa sans ménagement que l'âge pouvoit avoir altéré leur raison; qu'attachés à des préjugés, à des usages

qui avoient vieilli avec eux, ils ſeroient peut-être injuſtes, avec le deſſein d'être équitables. Enfin ſon caractère préſomptueux & altier, ſon mépris pour le reſte des hommes, parurent à découvert; & quelques-uns de ces Vieillards voulant lui remontrer l'indécence des diſcours qu'il oſoit ſe permettre, il ne daigna pas les écouter. Son orgueil alla juſqu'à leur reprocher de manquer à ce qu'ils devoient au ſeul homme qui reſtât de l'illuſtre race des Giamites. A ce nom les Vieillards firent un cri d'indignation : Sachez, dit le plus vénérable, à qui vous faites ce reproche; c'eſt aux Giamites mêmes que vous parlez; c'étoit eux effectivement. Le Roi, pour confondre le préſomptueux, par les motifs mêmes qui faiſoient naître ſa confiance, avoit avec le ſecours du taliſman évoqué ces ſages Ombres. Koſroun alors, dépouillé ſubitement de tout ce qui fondoit ſa conſidération, ne fut plus apperçu que par ſes défauts; il ne vit plus pour lui dans tous les yeux, que le mépris ou une ſorte de pitié preſqu'auſſi humiliante. Apprenez, malheureux Koſroun, continua le Vieillard, que celui à qui les vertus de ſes ancêtres n'inſpirent qu'un ſentiment d'orgueil qui le

fait haïr, est désavoué d'eux. Eprouvez que loin d'avoir part à leur gloire, il est condamné à l'oubli & à la honte d'être inutile à ces mêmes concitoyens dont il dédaigne d'être aimé. Le Roi alors nomma Tharzis, & les Vieillards disparurent. On conçoit quelle impression cet événement fit dans la Perse sur l'esprit de ceux qui avoient d'illustres ancêtres. Dans la crainte de les voir renaître tout-à-coup, on ne songea qu'à se rendre digne d'eux. Mais malheureusement le secret de les évoquer s'est perdu, & voici le seul effet qui reste du pouvoir du charme. Quand on marque aux Grands, qui ne méritent rien par eux-mêmes, des déférences ou du respect, une voix qu'eux seuls n'entendent pas, leur crie : Ce n'est pas à vous, c'est à vos ayeux, que les égards dont vous jouissez, s'adressent.

ALIDOR ET THERSANDRE, *CONTE.*

ALIDOR & Thersandre étoient jumeaux, & d'une figure qui ne laissoit rien à désirer. C'étoit encore un autre prodige que leur parfaite ressemblance. Ils avoient avec beaucoup d'esprit l'un & l'autre, les mêmes traits, la même action, le même son de voix. Il sembloit enfin que la nature ayant formé l'un des deux, avoit été si contente de l'ouvrage, qu'elle avoit pris plaisir à l'imiter, sans la moindre différence. Ayant été adoptés dès le berceau par un Enchanteur & par une Fée, ils passoient dans leur Palais une vie agréable. L'Enchanteur étoit le meilleur homme du monde; il n'avoit qu'une chose de gênante, c'est que comme il pensoit fort peu, il vouloit qu'on pensât pour lui;

qu'on fût, tant que le jour duroit, occupé à l'entretenir; & sur-tout qu'on montrât fort peu d'esprit; tout ce qui étoit au-delà de la portée du sien, l'ennuyant à l'excès. Il exigeoit, par exemple, que vous lui contassiez tous les petits détails de votre journée, & cent minuties pareilles, & si justement à charge à tout autre que celui qui a la petitesse d'esprit de les raconter. La Fée au contraire avoit en antipathie quelqu'un qui parloit de soi sans nécessité; elle auroit mieux aimé qu'on n'eût eu rien à lui dire. Mais ne voulant contraindre personne, comme Alidor parloit volontiers de tout ce qui le regardoit, elle l'avoit abandonné à l'Enchanteur, & s'étoit réservé Thersandre, l'ayant accoutumé de bonne heure à ne point entretenir les autres de ses petites aventures, de ses goûts, de ses haines, ni enfin de tout ce qui n'intéressoit que lui.

Thersandre & son frère étoient dans leur vingtième année, lorsqu'ils entendirent un Héraut qui crioit à haute voix: *Qui osera mériter l'honneur d'épouser la fille du Roi, ou d'être Gouverneur de la moitié du Royaume?*

Il vient de naître un homme, ou plutôt un horrible monstre à deux têtes, & qui porte

porte écrit sur chaque front en caractères de feu : Qu'on me donne la Princesse en mariage, ou je renverserai le monde. Comme il est fils d'un Enchanteur, il dissipe une armée par le seul bruit de sa voix ; mais il peut succomber, s'il n'est attaqué que par un petit nombre. Quiconque l'aura vaincu & apportera sa dépouille, recevra au choix de la Princesse, l'une des récompenses promises.

Le Héraut ayant achevé, il leur remit un rouleau d'écorce d'arbre, sur lequel ils trouvèrent tracé :

PORTRAIT DE LA PRINCESSE.

Qu'avec le secours de l'imagination la plus ingénieuse, on se représente tout ce qui forme une personne charmante par la figure, l'esprit & le caractère ; qu'ensuite on considère, on entende la Princesse ; on dira : Je n'avois fait qu'une ébauche. Voilà ce que je voulois dépeindre.

Mon frère, dit Therlandre, nous ne sommes encore connus que par la singularité de notre ressemblance. C'est ici l'occasion de nous signaler. Alidor fut du même sentiment. Ils s'armèrent chacun d'un dard, d'un bouclier & d'une épée ; & ayant appris que le Géant, qui

parcouroit cent lieues de pays d'un soleil à l'autre, n'étoit pas loin de leur Château, ils allèrent à sa rencontre. A peine furent-ils sur le bord d'un bois assez proche de leur demeure, qu'ils apperçurent un monstre haut de trente pieds, ayant deux têtes humaines, des aîles de cristal, & quatre bras armés de griffes fort longues & dentelées. Il ne voloit pas, mais secouru de ces mêmes aîles, il marchoit avec une rapidité étonnante, s'appuyant sur une énorme massue.

Malgré la supériorité que paroissoit avoir sur eux un colosse si terrible, comme il avoit quelque chose d'humain, ils crurent que ce seroit une lâcheté de l'attaquer ensemble. Ils pensoient que le courage & l'adresse étoient un genre de force supérieur à tout autre; & ayant tiré au sort à qui le combattroit le premier, Alidor fut le fortuné. Il marcha aussi-tôt vers le Monstre, qui s'étant armé de son arc, tira plusieurs flèches, dont la pesanteur auroit ébranlé une tour. Alidor les évita avec une adresse extrême, & lançant son dard, il fit à l'une des têtes du Géant une légère blessure. Le Monstre alors faisant plusieurs mouvemens de son énorme mas-

sue, causa une si grande agitation dans l'air, qu'Alidor tomba comme si un ouragan l'eût renversé. Thersandre voyant son frère hors de combat, courut pour le venger. Le Géant tenoit un bras levé pour accabler son ennemi vaincu, lorsqu'il apperçut le nouveau combattant qui lui crioit de se défendre; & furieux de ce qu'un adversaire qu'il trouvoit méprisable se flattoit de le mettre en péril, il résolut de lui faire souffrir une mort horrible. On vit alors jaillir de ces mêmes caractères qu'il avoit imprimés sur chaque front, des serpentaux enflammés & des flèches brûlantes. Thersandre, loin d'en être effrayé, se jetta à travers ces dangers; il lança son dard avec tant de justesse, qu'il fit au Monstre une profonde blessure. Le Monstre alors leva sa massue, mais les forces lui manquèrent; il tomba, & Thersandre lui trancha ces deux formidables têtes qui avoient causé tant de frayeur au Roi & à la Princesse, lorsque le Monstre avoit été la demander en mariage.

Pendant ce combat, Alidor ayant repris ses esprits, Thersandre & lui allèrent faire part de ce triomphe à l'Enchanteur & à la Fée, qui furent charmés de ce qu'ils avoient tenté cette grande en-

treprise de leur propre mouvement. Allez, leur dit l'Enchanteur, apprendre au Roi la mort du Monstre. Contez-lui bien en détail les circonstances de cette admirable nouvelle, & recevez les récompenses que vous avez méritées. La Fée parla différemment à Thersandre. Sans doute, lui dit-elle en secret, vous voulez être l'époux de la Princesse ? Il faut mériter qu'elle vous préfère ; observez plus sévèrement que jamais de ne point parler de vous, lors même que vous l'entretiendrez du service que vous venez de lui rendre. Thersandre remercia la Fée, rejoignit son frère ; ils partirent.

Ils arrivèrent le lendemain à la Cour. Le Roi & la Princesse déja informés de toutes les circonstances de leur victoire, voulurent, pour les recevoir avec distinction, leur donner à chacun une audience particulière. Alidor, comme l'aîné, parut le premier : sa figure si belle & si noble, une certaine grace qui paroissoit dans toutes ses actions, & l'une des têtes du Monstre qu'il portoit avec fierté au bout de son épée, tout cela formoit un contraste qu'on voyoit avec une sorte d'admiration. Le Roi & la Princesse en furent frappés. Alidor conta

comment ſon frère & lui, ſur le récit du Héraut, avoient réſolu de chercher le Géant. Il ne ſongea point à parler du portrait de la Princeſſe; mais il dépeignit la figure effrayante du Monſtre & tout le péril de le combattre, la bleſſure qu'il lui avoit faite, & enfin l'effet de ce tourbillon dont il avoit été renverſé comme d'un coup de tonnerre.

Pendant ce récit, qu'Alidor orna de traits d'eſprit & d'éloquence, flatté de l'eſpoir d'obtenir la main de la Princeſſe, il avoit paru beaucoup moins occupé d'elle, que de l'éclat de ſa propre aventure. Le Roi, après lui avoir donné toutes ſortes de témoignages d'eſtime: Allez, lui dit-il, vous apprendrez bientôt quelle ſera votre récompenſe. Alidor ſe retira, & Therſandre fut introduit.

Therſandre ne portoit point une des têtes du Monſtre, comme avoit fait Alidor; il l'avoit dépoſée dans la ſalle des Gardes, au pied du faiſceau d'armes. Il parut avec l'extérieur ſimple d'un homme qui n'auroit eu aucune part à l'événement du jour. Ce fut toute la différence que la Princeſſe apperçut entre ſon frère & lui, étant d'ailleurs très-ſurpriſe de leur reſſemblance. Therſandre

s'avança avec beaucoup de grace & de modestie, il resta dans le silence, attendant que le Roi lui parlât. C'est donc vous, brave Thersandre, qui avez triomphé du Géant? lui dit le Roi. Mon frère l'avoit blessé, répondit Thersandre, & depuis sa blessure il avoit peine à se défendre. Vous rabaissez beaucoup la gloire de votre combat, continua le Monarque; mais je suis instruit des périls que vous avez bravés. Le Monstre étoit facile à vaincre, réprit Thersandre, sa vie troubloit le bonheur du Roi & les beaux jours de la Princesse. C'est vous qui me les rendez ces beaux jours, dit la Princesse, & vous ne parlez point de la récompense! Vous venez de l'accorder, Princesse, répondit Thersandre, vous annoncez que vous allez vivre heureuse. Cependant, ajouta le Roi, j'ai promis la moitié de mon Royaume. Il appartient tout entier à la Princesse, interrompit Thersandre; un don qui diminueroit de son bonheur ou de sa gloire, pourroit-il être regardé comme un bienfait par aucun de vos Sujets? C'est assez, dit le Roi, vous apprendrez comment je sais reconnoître un service de cette importance.

Quand Thersandre se fut retiré, le

Roi, qui n'aimoit pas moins que l'Enchanteur à entendre raconter de belles hiſtoires, dit à ſa fille : Me voilà bien embarraſſé. Celui-ci ne veut pas de la moitié de mon Royaume ; il mérite cependant auſſi une grande récompenſe. Mais ſi tu te détermines à épouſer l'un des deux, vraiſemblablement tu ne prendras pas Therſandre. Il me paroît qu'il a bien moins d'eſprit que ſon frère : il n'a pas ſu nous conter ſon combat, comme avoit fait ſi agréablement Alidor. Mon père, répondit la Princeſſe, pardonnez ſi mon ſentiment n'eſt pas conforme au vôtre. Therſandre ne me paroît avoir d'avantage ſur Alidor, que l'élévation d'ame qu'il montre, en n'étant point occupé de ſa victoire : Eh quelle différence cela met entr'eux ? Quiconque peut n'avoir point de vanité ſur l'événement le plus brillant de ſa vie, a ſans doute une force d'eſprit, une raiſon ſupérieure, qui ne ſe démentiront jamais. J'avoue que Therſandre m'a prévenue en ſa faveur, & que je l'épouſerois ſans répugnance. Il me ſemble que je ne trouverois dans Alidor qu'un Libérateur qui ſe plairoit à me faire ſouvenir que je ſuis ſa conquête ; qui, dès que la moindre inquiétude viendroit le ſaiſir, me pré-

senteroit la tête du Géant, pour me faire souvenir de ce que je lui dois, & qui réduiroit ainsi ma tendresse à la reconnoissance. Dans Thersandre je découvre à la fois un extrême désir de m'intéresser en sa faveur, avec la crainte généreuse de me rappeler qu'il m'a servie : il n'envisage dans ce qu'il a fait pour moi, il ne sent que le plaisir d'avoir contribué au bonheur de ma vie, & n'ose s'en faire un titre pour me plaire. L'un s'applaudiroit sans cesse d'avoir mérité ma main; l'autre en la méritant davantage, regardera comme une grace de l'avoir obtenue. Combien la modestie ajoute aux autres qualités qui rendent aimable! Me voilà détrompé, dit le Roi, je vois qu'effectivement Thersandre te plaît plus que son frère; demain nous leur apprendrons leur destinée : envoyons inviter l'Enchanteur & la Fée qui les aiment, à venir être témoins des effets de notre reconnoissance. Le lendemain l'Enchanteur & la Fée étant arrivés, le Roi déclara qu'Alidor auroit le Gouvernement de la moitié du Royaume. Il ordonna qu'on préparât les fêtes qui doivent précéder l'hymenée; ensuite il posa sa couronne sur la tête de sa fille, lui remit son sceptre, & présentant

Therſandre : Vous êtes Reine, dit-il, & voilà votre Libérateur. La Princeſſe regarda Therſandre, lui donna le ſceptre, & Therſandre tomba à ſes pieds. Devenu éperdument amoureux d'elle, pour avancer d'un moment le bonheur de recevoir ſa foi, il auroit combattu un nouveau Monſtre. Enfin ce moment déſiré arriva; la Princeſſe ne s'étoit pas trompée; Therſandre, Epoux & Roi, garda la douceur, la ſimplicité de ſon caractère. On parle encore de la félicité toujours égale dont la vie de ces deux Epoux a été remplie.

LES VOYAGEUSES,

CONTE.

UNE Fée avoit trois nièces ; l'aînée étoit belle, la seconde jolie, & la troisième laide. La belle étoit si contente, si glorieuse de l'être, qu'elle n'étoit, qu'elle ne vouloit être que cela ; elle n'imaginoit point d'autre avantage dans le monde. Si elle marchoit, sa contenance sembloit vous dire : Voyez de quel air la beauté se promène. Devenoit-elle rêveuse, la voyoit-on s'endormir, s'éveiller, c'étoit en attitude de belle personne. Quand vous l'entreteniez des choses qui la regardoient le moins, elle vous répondoit comme si vous lui aviez donné des louanges. On lui auroit raconté la mort du grand Pan, ou l'entreprise des Argonautes, qu'elle auroit cru que c'étoit une allégorie sur ses charmes. La jolie, vive naturellement, fort piquante & supérieurement coquette, vouloit que tout fût occupé d'elle jusqu'aux femmes ; car il

falloit, pour être heureuse, se voir l'unique objet de leur jalousie, de leurs plaintes, de leur aigreur, comme celui de l'empressement, des soins, des inquiétudes, des préférences de tous les hommes. On ne cessoit presque pas de parler, afin que les autres femmes n'eussent pas le temps de montrer de l'esprit; & quand on ne se sentoit pas ce fond d'enjouement qui donne si bien l'air de la première jeunesse, on y suppléoit en prenant l'air de l'étourderie. Il falloit voir encore comme on affectoit de paroître sensible aux amusemens, afin de laisser imaginer que si on se permettoit des passions, on les auroit extrêmement vives. Elle tiroit même parti de sa mauvaise humeur; (car elle en avoit) elle en montroit aussi sans en avoir, & alors elle devenoit moqueuse; ainsi c'étoit être toujours le personnage qui attiroit l'attention de toute l'assemblée. Enfin, pour achever le portrait, sensible uniquement par vanité, indifférente dans le cœur, elle n'exigeoit ni de l'amitié, ni n'en vouloit rendre; aussi n'en avoit-elle jamais inspiré.

La laide l'étoit effectivement, mais d'une laideur qui ne ressembloit point à toutes celles qu'on rencontroit alors assez communément dans le monde. Quand

on regardoit ses traits en détail, il n'y en avoit pas un seul qui ne déplût; à les voir ensemble, c'étoit de moment en moment une physionomie nouvelle toujours singulière, toujours agréable : on jugeoit que cette variété venoit de beaucoup d'imagination, & que cette imagination devoit être charmante; elle l'étoit aussi. La gaieté, la douceur, la finesse, & sur tout cela, ce naturel qui ne prétend à rien, & qui fait tout valoir, voilà à la fois son esprit & son visage; car, comme je l'ai dit, l'un étoit toujours l'ame de l'autre. Ajoutez qu'elle avoit les plus belles dents du monde, & que le reste de sa figure étoit fort bien, voilà toute la personne. J'oublois ce qui peut servir le mieux à faire connoître son caractère; elle savoit qu'elle étoit laide, & ne se doutoit pas qu'elle eût de quoi le faire oublier.

Leur tante, qui n'avoit employé son art qu'à se perfectionner la raison, qu'elle regardoit comme le premier de tous les dons, auroit bien voulu pouvoir en faire part à ses nièces. Elle quittoit souvent le pays des Fées, pour venir vivre avec elles. Il est temps que vous choisissiez un état, leur dit-elle un jour. Si vous étiez mes filles, vous seriez Fées comme moi; mais à mes nièces, je ne puis donner de

ma Féerie, que quelques secours pour leur faire un grand établissement. Voyons d'abord quelle figure vous voulez avoir; car il dépend de moi de changer la vôtre. L'aînée répondit à cette proposition avec un air de dédain: Ne perdez point à cela l'excellence de votre art, ma tante, rien ne presse. Je me consulterai, dit la seconde, avec un sourire lorgneur qui marquoit une satisfaction de soi-même la plus orgueilleuse, & la mieux enracinée. Pour moi, dit la troisième, je ne pourrois que gagner à un changement; tenez, ma tante, que je prenne la figure sous laquelle je vous inspirerai le plus d'amitié pour moi. Et la Fée de l'embrasser. Mademoiselle n'imagine donc point de modèle sur lequel ma tante pût la former? ajouta l'aînée, comme par bonté pour cette pauvre cadette. Vous pouvez vous flatter, ma tante, continua la seconde, qui avoit pris de l'humeur de ce que la laide avoit été embrassée, que son changement, quel qu'il soit, fera beaucoup d'honneur à votre art. Il me vient une autre idée, dit la Fée: Si nous allions voyager dans quelques Royaumes étrangers, vous sauriez ce qu'on penseroit du mérite que vous avez actuellement; vous connoîtriez aussi les différentes condi-

tions où l'on peut vivre heureux, & vous vous décideriez ensuite. Le projet fut unanimement approuvé. La Fée trouva convenable que dans le voyage elles passassent pour nièces de Fées; c'étoit le moyen d'être par-tout fort bien reçues. Il faudra aussi, ajoutèrent les deux aînées, afin que tout soit dans la bonne foi, que nous gardions notre nom ordinaire, c'est-à-dire, la belle, la jolie, la laide; vous savez qu'on nous appelle ainsi depuis le berceau. La Fée y consentit; & pour n'être point accablée de toutes les demandes ridicules qu'on viendroit lui faire, si elle s'annonçoit comme Fée, elle voulut ne paroître que la Gouvernante de ses nièces.

On part, & pendant le voyage, dès qu'on étoit dans une grande Ville, les deux aînées ne manquoient pas de répéter cent fois à propos de rien: Mais que fait la laide? Ecoutez, ma tante, ce que dit la laide. On prétend même qu'elles portoient dans une petite cage de satin, dont les barreaux étoient de peluche, une petite Perruche à voix aigre & perçante, qui répétoit cent fois dans une heure: La laide, la laide, la laide; & c'étoient elles qui l'avoient instruite. Il est certain du moins que depuis qu'on avoit donné à

leur sœur, étant encore au berceau, le triste nom de laide, elles seules le lui avoient fidèlement conservé ; tous ceux qui l'environnoient en avoient chacun imaginé un autre. L'un l'appeloit *Zimzime*, ce qui en langage de Fée veut dire, *mieux que belle*. L'autre *Claride*, c'est-à-dire, *qui ne l'aimeroit ?* Et ainsi de quantité d'autres noms. Si elle n'en avoit eu qu'un déterminé, elle y auroit perdu, quelque beau qu'il eût été. Il est vrai qu'on ne prononçoit ceux-ci que tout bas devant ses sœurs, de peur de les mettre en colère, & qu'elle-même ne vouloit pas les entendre. Mais l'appeler, comme par mépriſe, d'un de ces noms, c'étoit lui dire une chose obligeante, & on profitoit de toutes les occasions de se méprendre. Car comme on craignoit, parce qu'elle étoit extrêmement modeste, qu'elle ne se crût du genre de laideur que ses sœurs lui reprochoient si volontiers, on s'appliquoit à lui persuader le contraire, & cela parce qu'elle cherchoit à être aimée.

Leur premier séjour fut à la Cour d'*Assirie*. C'étoit une Cour brillante, nombreuse, où les hommes étoient à la fois sensés & aimables, où les femmes étoient charmantes, & vivoient ensemble sans se haïr, parce qu'elles n'avoient que le cœur

sensible, & que leur amour-propre ne se blessoit jamais mal-à-propos. Ce n'étoit pas qu'il n'y eût aussi des femmes vaines, aigres, méprisantes; des hommes *confians*, frivoles, indiscrets; mais c'étoit le petit nombre, & cela fait une Nation bien raisonnable. La belle y fut d'abord admirée; la jolie y fut suivie; la laide (j'aime mieux dire la troisième) resta d'abord assez ignorée, parce qu'on s'occupoit des deux autres.

Bientôt l'aînée fut trouvée trop froide, trop vaine dans la société, & regardant trop en pitié tout ce qui n'étoit pas la beauté, c'est-à-dire toute autre que la sienne. Bientôt la voilà négligée, abandonnée; &, à quelques vieux Seigneurs près, qui n'avoient conservé de leur jeune âge qu'une parfaite & ennuyeuse admiration pour les belles, elle ne se trouva plus d'adorateurs. Et comme elle avoit méprisé toutes les femmes, celles qui s'en étoient formalisées, parce qu'elles n'avoient pas assez d'esprit pour en rire, s'en trouvèrent encore plus qu'il n'en falloit pour lui donner des ridicules. La seconde, qui avoit d'abord attiré ce petit nombre d'hommes dont j'ai parlé, fut enfin avertie par la Fée, qu'ils avoient l'air trop libre avec elle; qu'ils faisoient

de

de mauvaises histoires sur son compte, que de certaines femmes prenoient grand soin d'accréditer, & que les gens sensés à qui elle ne s'étoit point soucié de plaire, se contentoient de ne point écouter, sans chercher à les détruire; & qu'enfin elle n'avoit nulle considération. Cela la toucha assez; mais ce qui fit bien plus d'effet, c'est qu'elle se vit bientôt négligée par les hommes les plus estimés & les plus aimables. La voir, la suivre, la trouver trop coquette, & l'oublier, ne fut pour eux que l'ouvrage de peu de jours.

Notre troisième avoit enfin été remarquée. On avoit commencé par s'apercevoir qu'elle avoit beaucoup d'esprit. On se demanda bientôt, on examina si effectivement elle étoit laide; & la fin de ce doute fut de la trouver extrêmement aimable. Eh comment ne pas convenir de son esprit? Elle en trouvoit si volontiers aux autres, & se plaisoit à démêler dans toutes les femmes ce qui étoit à leur avantage, comme une autre auroit cherché à les voir en ridicule; ainsi on lui donnoit sa confiance, on vouloit son amitié, on aimoit à la faire valoir. Mais il fallut partir, ses deux sœurs s'ennuyoient de cette Cour; elles vou-

loient absolument aller dans quelqu'autre qui fût tout-à-fait différente. La Fée les transporta dans un pays fort éloigné. Elles arrivèrent au milieu d'une grande Ville, où l'on ne voyoit que des Palais, & dont les habitans d'une stature noble & élevée, étoient habillés de gazes brodées de petits coquillages qui représentoient au naturel des fleurs, des arbustes, des oiseaux ; & ce qui étoit plus singulier encore, ces mêmes habitans avoient le teint couleur d'aventurine, avec des yeux d'un bleu de saphir & très-brillans, des levres extrêmement grosses de la même couleur que les yeux, & des dents de nacre les plus jolies du monde. Cette bizarrerie ne choqua point les deux aînées ; elles pensèrent qu'il seroit flatteur d'être admirées par des yeux couleur de saphir, & de *tourner la cervelle* à ces hommes extraordinaires. Pour la cadette, elle étoit fort étonnée, & tâchoit de s'accoutumer à ces figures surprenantes, afin de n'être point haïe des gens avec qui elle alloit vivre. Ses sœurs furent bien trompées dans leurs espérances ; comme la beauté est une affaire d'opinion, on ne les regarda jamais qu'avec une surprise qui ne supposoit aucun plaisir à les voir ; elles n'eurent point d'autres succès. Pour com-

ble de dégoût, elles apprirent qu'on ne les appeloit que du nom qu'elles donnoient avec tant de plaisir à leur cadette. Mais voici bien pis encore. Etant toutes trois à une fête où les filles du Roi formoient une danse plus singulière que difficile, & que les deux aînées ne regardèrent qu'avec dédain, (car elles ne pouvoient pas souffrir de voir briller les autres) la troisième se mit au rang des danseuses qu'elle avoit beaucoup applaudies; & comme elle avoit acquis bien des talens, croyant en avoir besoin, elle saisit si bien le caractère de leur danse, on lui fut si bon gré de se prêter avec tant de grace à des amusemens étrangers pour elle, qu'elle fut applaudie à l'excès. Le Roi, les Dames, les Courtisans ne cessoient de dire : Quel dommage qu'elle n'ait pas un teint couleur d'aventurine, & de belles grosses lèvres bleues! Ses deux sœurs entendirent sans doute mot pour mot toutes les louanges qu'on lui donna, quoique dans une langue étrangère. (Car le dépit dans les femmes est si pénétrant!) Enfin elles pensèrent en mourir de jalousie. Le bal fini, ce fut une persécution pour partir, à laquelle il fallut que la tante cédât; à peine eut-elle le temps de prendre

congé du Roi, de la Reine & des Princesses, à qui elle donna cependant un secret pour se bouffir considérablement les levres aux jours de cérémonie. L'importance de ce présent la fit reconnoître pour Fée, & elle se vit investir par un concours prodigieux de peuples ; mais elle étoit déja dans son char, & elle disparut, au grand contentement des deux aînées, qui maudissoient un pays où l'on n'applaudissoit que leur cadette.

Je ne sais pas comment j'ai oublié jusqu'ici d'expliquer pourquoi ces deux aînées étoient en si bonne intelligence. Il n'est pas facile de le deviner ; cela va cependant paroître assez simple. La jolie disoit à tout moment à l'aînée, qu'elle étoit *prodigieusement* belle ; la belle disoit à celle-ci, qu'elle étoit *excessivement* jolie ; & chacune parce qu'elle pensoit ne prononcer qu'un mot qui n'exprimoit rien, & se moquer de sa sœur, à proportion du plaisir qu'elle lui causoit par cette louange chimérique.

Mais comment se pardonnoient-elles leurs conquêtes, puisque l'une & l'autre vouloit sans doute être seule aimable ? Cette objection est plus embarrassante ; mais voici comment cette con-

currence s'arrangeoit dans leur tête. La belle croyoit que sa sœur n'avoit de soupirans que ceux qui ne se sentant qu'un mérite commun, n'osoient se flatter d'être écoutés d'une belle personne. Et la seconde disoit : Ils seront bientôt excédés de la triste beauté de ma sœur, ils me reviendront. Ainsi c'étoit le peu de bonne opinion que mutuellement l'une avoit de l'autre, qui entretenoit leur union. On ne sauroit croire combien un mépris réciproque est souvent parmi quelques femmes une raison de convenance, & même le nœud d'une sorte d'amitié.

A l'égard de leur haine commune pour la troisième, voici quelle en fut l'origine. Leur cadette ayant une ame douce, & s'appliquant à vaincre par de la déférence & par de l'amitié la répugnance que lui marquoient ses sœurs, profitoit de toutes les occasions de faire leur éloge avec justice ; mais étant raisonnable & sincère, elle ne pouvoit se déterminer à louer l'orgueil de l'une, & la coquetterie de l'autre ; & ne les pas applaudir à cet égard, c'étoit se montrer leur ennemie. Ajoutez que lorsque les deux aînées s'y attendoient le moins, elles virent cette sœur, condamnée dans leur esprit

à ne jamais plaire, réussir souvent mieux qu'elles. On ne supporte point cela ; car qu'on ait prévu le succès que peut obtenir une autre femme, comme on a rassemblé par avance toutes les manières de l'envisager qui en diminueront le prix, on peut en être témoin sans se décontenancer ; on le mépriſe peut-être au point qu'on le pardonne. Mais quand il surprend, qu'on est réduit à le voir tel qu'il est, il n'y a courage d'esprit qui y tienne.

Les voilà donc dans le char. Où vous menerai-je ? leur dit la Fée. Vous savez sans doute à quoi vous en tenir sur votre figure ? Voyageons à présent, afin de vous faire connoître le prix des différens états de la vie ; je vais pour commencer vous faire toutes trois Reines. Alors elle remua une chaîne de diamans qui gouvernoit quatre Phénix qu'elle avoit attelés à son char ; ils hâtèrent leur vol, & arrivèrent dans un pays charmant. On entra dans une Ville superbe ; tous les Grands de l'Empire s'y trouvèrent rassemblés ; & les trois nièces placées sur un même trône, furent toutes trois reconnues Souveraines.

L'aînée, on ne l'auroit pas cru, trouva le moyen d'augmenter de fierté & de bonne opinion de son mérite. Le lende-

main de ſon couronnement elle emprunta la baguette de ſa tante, pour un coup d'Etat, diſoit-elle, & l'on ne devineroit pas quel uſage elle en vouloit faire. Il y avoit proche de ſa Capitale une vaſte plaine; elle s'y promena d'un ſoleil à l'autre; & pour donner à ſes Sujets le plaiſir de l'admirer, elle les tranſporta tout-à-coup dans cette plaine. Cet enlèvement penſa les faire mourir tous de frayeur. L'un occupé dans ſon cabinet, ſe ſentoit emporté par ſa fenêtre, ſans ſavoir à quoi attribuer cette merveille. L'autre, au moment de prononcer le ſerment qui l'alloit unir à ſa maîtreſſe, quittoit malgré lui ſa main, & s'échappoit avec rapidité du Temple, au grand étonnement de l'épouſe & de l'aſſemblée. Celui-ci, dont la ſanté étoit languiſſante, tranſporté dans ſon fauteuil, ſe trouvoit dans les nues. On voyoit voler les bataillons tout armés, & les perſonnages les plus graves traverſer les airs en habits de cérémonie. Enfin cet événement cauſa un trouble, un déſordre général dans toute la Nation; & chaque jour de ſon règne amena quelqu'autre folie dont ſa beauté étoit la cauſe.

On s'attend bien à voir la ſeconde ne contraignant pas mieux ſon caractère;

aussi parut-il dans toute sa perfection. Il n'y eut bientôt plus à sa Cour que des petits soins pour occupation, des fleurettes pour langage, & des lorgneries pour politesses. La Fée se trouva forcée d'apprendre à l'aînée l'effet de sa ridicule présomption ; à la seconde, le peu d'estime & de respect qu'on avoit pour elle ; & les avis sages, quand ils viennent d'une Fée, ont cela de particulier, ils persuadent. Je ne veux pas dire cependant que les deux nièces crurent avoir tort ; elles sentirent seulement la honte de leur situation qu'elles trouvèrent injuste ; & elles conclurent que le Trône n'avoit pas tant de charmes qu'elles l'avoient pensé.

La troisième Reine parut effectivement l'être. Si le Trône met les défauts dans un plus grand jour, il donne aussi plus d'occasions aux vertus de paroître. *Zimzime*, car la Fée avoit décidé qu'on ne l'appeleroit plus la laide, *Mieux que belle*, dis-je, eut donc lieu d'être contente de sa nouvelle condition ; elle avoit des mœurs & de la dignité, elle fut respectée. Elle ne songeoit qu'aux moyens de faire le bien & d'être aimée, on l'adora. Sa Cour devenoit tous les jours plus nombreuse, & cela acheva de désespérer ses sœurs.

Une

Une nuit tourmentées d'un dépit qui ne leur avoit pas permis de fermer l'œil, elles allerent trouver la Fée, & la prefsèrent de partir dans le même moment, aimant mieux toute autre condition que celle de régner. La Fée qui avoit ſes vues, répondit froidement, il eſt encore bien matin, mais j'y conſens : elle alla éveiller *Zimzime*, l'habilla d'un ſeul coup de baguette, ſans que rien manquât à ſon ajuſtement, répandit dans la Ville quelques tréſors, & l'on remonta encore dans le char.

Eh bien, mes chères nièces, (cela s'adreſſoit aux deux aînées) vous vous êtes ennuyées du Trône ? Le rang qui en approche vous expoſeroit à peu près aux mêmes inconvéniens, & dans les états ſucceſſivement inférieurs, vous trouveriez de pareils ſujets de mécontentement. Paſſons, croyez-moi, à une extrémité dont vous n'avez qu'une idée très-imparfaite. Allons habiter quelque hameau. Je connois un endroit de l'Aſie, où ſous un ciel doux, des peuples ſimples & ſociables vivent dans de belles campagnes ; nulle ambition, peu de beſoins, & un penchant inaltérable pour des plaiſirs qui n'entraînent point de dégoûts : voilà leur condition.

J'aime *beaucoup* ce hameau, dit l'aînée. Je serois *comblée* de voir cette campagne, s'écria la seconde. A l'instant elles se trouvèrent toutes trois mises comme de simples Villageoises, c'est-à-dire avec une coiffure & des habits qui pour toute magnificence avoient une simplicité agréable, l'air frais & d'une extrême propreté. L'aînée conçut que sous des dehors si peu brillans on ne pouvoit être remarquée, à moins qu'on ne fût la beauté même. La seconde ne douta pas que la singularité de cet ajustement ne dût servir à la rendre plus piquante. Pour *Zimzime*, elle fut bien aise de pouvoir connoître un peuple ingénu, & dont les passions douces disposoient sans doute leur ame à l'amitié. Elles apperçurent alors cette campagne qu'elles désiroient. Elles arrivèrent dans une prairie, au milieu d'une fête purement champêtre; le lieu, les habitans, tout rappeloit l'idée de l'âge d'or. La belle se voyant entourée d'une troupe considérable, leva avec un air de bonté présomptueuse, un voile qu'elle portoi- en voyage. Ces gens simples la regardèrent long-temps avec des yeux plus étonnés que satisfaits. Ils la trouvoient belle, mais ce n'étoit point comme cela qu'ils désiroient qu'on le fût. Elle ne parla à personne, dédaignant par-

ticulièrement les jeunes Villageoiſes qui s'approchoient d'elle : perſonne auſſi ne lui parla ; & comme elle ne recueillit aucune louange, la fête ne tarda guère à l'ennuyer. Pour la jolie, qui avoit bien réſolu de le paroître tout autant qu'elle le pourroit, elle y fit de ſon mieux ; mais ſes *agaceries* furent perdues. Ces gens ſimples la virent avec les mêmes yeux qu'ils avoient regardé l'étalage de beauté de ſa ſœur ; ſes mines leur parurent des grimaces, & les petits propos qu'elle leur adreſſa, des moqueries. Elle ſe mit enfin à danſer avec eux, imitant, à ce qu'elle croyoit, leurs façons naïves ; mais elle y ajoutoit une légéreté forcée & des inflexions de corps affectées, qu'ils ne prirent jamais pour des agrémens. Tout ce qui ſortoit d'une certaine ſimplicité n'alloit point juſqu'à leur eſprit ; ils la regardoient fixement, & n'y trouvoient point de plaiſir : c'étoit là tout ce qui ſe paſſoit en eux. Elle s'en apperçut, & dit à la Fée, que *cette eſpèce-là étoit bien mauſſade, bien inſupportable.*

Et *Zimzime*, *Zimzime*, qui avoit abordé pluſieurs de ces jeunes Villageoiſes, avoit trouvé jolies celles qui l'étoient ; elle ſe mêla dans leurs jeux, & y réuſſit à merveilles. Si on lui donnoit le prix,

elle vouloit qu'il fût partagé à toutes celles qui l'avoient disputé avec elle; ses caresses la faisoient aimer, même de celles qu'elle effaçoit, & ce succès dura tout le temps qu'elle resta dans cette campagne. Les jeunes habitans qui disposoient encore de leur cœur, passoient les jours à s'occuper d'elle. L'un d'eux particulièrement, qui de son côté se faisoit distinguer de tous les autres, & que la Fée embarrassoit quand elle lui disoit le mot de travestissement; celui-là, *Zimzime* l'écoutoit avec plaisir; elle trouvoit la vie pastorale très-agréable, tandis que ses sœurs ne cessoient de répéter: *je l'ai en horreur, elle m'est odieuse.* Enfin il fallut encore les emmener.

Ce fut dans leur demeure ordinaire que la Fée les transporta. C'est une sote chose que les voyages, dit l'aînée. On y *périt* d'ennui, ajouta la seconde. Dites plutôt, répondit la Fée, que nous n'aimons que les lieux où nous plaisons, & que les gens qui paroissent charmés de nous voir. Vous l'éprouvez. Ne songer qu'à ce qui nous flatte, sans s'occuper jamais de ce qui flatte les autres, est un moyen sûr de s'ennuyer bientôt par-tout, & de tout le monde. Je n'aime point à donner des

leçons dures ; j'ai eſpéré de vous corriger de vos défauts, en vous faiſant eſſuyer les inconvéniens qu'ils entraînent ; je vois que le mal eſt ſans remède. Voici, dit-elle à l'aînée, l'état qui vous convient. A ces mots elle la laiſſa au milieu d'un Palais qui venoit de s'élever, dont toutes les murailles lui repréſentoient ſon image. Elle avoit le plaiſir de s'y voir ſans ceſſe, mais elle s'y vit vieillir de bonne heure ; elle eut des rides, & ne put s'empêcher de les appercevoir. Ce fut là ſa punition, & l'origine des glaces. On ne croiroit pas qu'elles auroient été inventées pour corriger l'amour-propre.

La Fée mena la ſeconde dans un autre Palais : vous vivrez ici, lui dit-elle, vous y verrez ſans ceſſe une foule d'hommes de toutes les Nations, que vous pourrez attirer, mépriſer, accueillir, gronder, appaiſer ; mais ils s'évanouiront comme des ombres, dès que vous trouverez quelque ſatisfaction à les voir ou à les entendre. C'eſt à peu près ce que vous auriez éprouvé dans le monde ; la plupart des ſuccès qui naiſſent de la coquetterie, ne ſont guère plus réels, & je vous épargne les ridicules & les dégoûts véritables qui y ſont attachés ; car ces ombres que vous verrez s'éva-

nouir & renaître, ne prendront point un air de dissimulation, en se défendant d'avoir sû vous plaire, & elles ne mettent point en chanson leurs prétendues conquêtes.

La Fée demanda ensuite à *Zimzime* quel rang & quelle figure elle désiroit avoir. Vivre avec vous, répondit *Zimzime*, me paroît le sort le plus désirable; mais puisque ce bonheur est réservé aux Fées, laissez-moi d'abord ma laideur, elle m'épargne la jalousie des autres femmes, & me rappelle la nécessité où je suis de songer à me rendre supportable du moins par le caractère. A l'égard du rang dont je voudrois jouir, je l'ignore. J'avoue que j'aimerois à partager celui de ce jeune Pasteur que j'ai vu dans cette heureuse campagne où vous m'avez conduite: je l'ai soupçonné de cacher ce qu'il étoit; mais ne fût-il qu'un simple habitant de ce même hameau, il me semble que je passerois avec lui une vie heureuse. A peine elle achevoit, qu'un Prince charmant parut au milieu de sa Cour. *Zimzime* reconnut celui dont elle venoit de parler, qui se trouva fils d'un grand Roi. Ils s'aimoient, ils s'épousèrent, ils s'aiment encore.

STANISLAS ROY DE POLOGNE,
Duc de Lorraine et de Bar.
Son nom vivra dans tous les âges.
Il fut grand dans la gloire, et grand dans les revers.
Ses vertus, ses bienfaits ont charmé l'univers,
Il l'éclaire par ses ouvrages.

Peint par Macsé *Gravé par L.J. Cathelin 1764*

LETTRE
AU ROI
DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE
ET DE BAR.

SIRE,

TOUT ce qui peut intéreſſer le bonheur des hommes, entre dans les vues dont VOTRE MAJESTÉ aime principalement à s'occuper. Je la ſupplie d'agréer que je ſoumette à ſes lumières quelques réflexions ſur une matière très-importante. C'eſt juſtifier en quelque ſorte les

marques de bonté dont elle m'a honoré; c'eſt témoigner mon très-reſpectueux attachement à ſa Perſonne, que de mettre ſous ſes yeux des moyens de procurer le bien, qu'elle peut rendre efficaces.

Dans un Siècle où les Sociétés ſavantes ſe multiplient de jour en jour, par quelle ſingularité le genre d'Eloquence le plus utile ſe trouve-t-il le plus négligé? Rien de ſi commun que des Prédicateurs: rien en proportion de ſi rare que les talens néceſſaires pour la Prédication.

Si l'on excepte un petit nombre d'Orateurs, qui rempliſſent dignement le miniſtère ſublime de la Chaire, tant d'autres, loin d'exciter, de fixer l'attention, la laiſſent bientôt languir, & finiſſent ſouvent par la rebuter. Pour bien ſentir tous les inconvéniens qui naiſſent de ce qu'on appelle vulgairement un mauvais Sermon, conſidérons-les d'abord dans les perſonnes vraiment dévotes; examinons les ſecours que prête la piété contre le mécontentement qu'éprouve alors l'eſprit: c'eſt de chercher à le ſoumettre; de ſe défier de ſa délicateſſe; d'oppoſer, avec humilité, le reſpect dû aux vérités évangéliques,

de quelque manière qu'elles ſoient préſentées ; c'eſt enfin d'employer ce même eſprit à étouffer ſes propres lumières. Il faut convenir que peu d'Auditeurs ſont aſſez avancés dans le chemin de la perfection pour impoſer de telles entraves à leur imagination. Mais ſuppoſons-les tous aſſez heureux pour pouvoir ſe renfermer dans les bornes d'une modération ſi ſoumiſe ; ils retireront pour tout fruit des Sermons dont je parle, l'unique mérite d'avoir pu réſiſter conſtamment à de juſtes motifs de critique : triſte nourriture pour l'ame. Quoi ! une exhortation chrétienne n'inſpirera d'autre ſentiment de piété que le ſacrifice de la peine qu'on aura ſoufferte à l'entendre ! On devroit être inſtruit ; on n'acquiert que du trouble d'eſprit. On cherche de la conſolation, on n'eſt que mortifié. Au lieu de ſe livrer au Prédicateur, il faut ſe prêcher ſoi-même ; & par vénération pour lui, craindre de l'écouter : étrange renverſement des diſpoſitions qu'apporte aux pieds de la Chaire une ame qui ne déſire que ſe remplir d'inſtructions ſaintes.

De-là, il eſt aiſé de juger de l'état des Auditeurs, qui s'abandonnent ſans réflexion à l'impreſſion reçue. Ils paſſent

de la langueur à la distraction. Quels moyens de conversion pour ceux dont l'imagination est fascinée par tout ce que les passions ont de séduisant! Ils se sentent ennuyés avec une secrette satisfaction de l'être. Semblables à ces gens d'un mauvais tempérament & ennemis d'un régime sage; lorsque par hasard on parvient un seul jour à les y assujettir, s'il arrive qu'ils ne s'en portent pas mieux, on voit qu'au fond du cœur ils en sont bien-aises.

Ces malheureux succès tiennent, en premier lieu, à deux défauts qu'on peut reprocher même à des Prédicateurs d'ailleurs très-dignes d'éloges: l'un, le manque de talent dans la manière de réciter; l'autre, la trop longue durée de leurs Discours.

Pour corriger ce dernier inconvénient, qu'on examine un grand nombre d'Ouvrages d'éloquence couronnés dans des Académies célèbres; qu'on relise quelques Sermons *, en possession depuis long-temps de l'approbation générale: on se convaincra qu'il n'est point de sujet, soit dogmatique, soit simple-

* Les célèbres Prônes de JOLY, le petit Carême de MASSILLON.

ment moral, qui ne puiſſe être bien expoſé dans un Diſcours d'une demi-heure. J'avoue que les perſonnes de beaucoup d'eſprit liſent avec une attention ſoutenue les plus longs Sermons des *Maſſillon*, des *Bourdaloue*, des *la Rue*, des *Cheminais* & de quelques autres; mais il faut obſerver que ſi cette attention conſtante vient à leur coûter, ils peuvent la ſuſpendre, & ſans avoir rien perdu, reprendre avec la lecture le fruit qu'elle avoit fait naître.

Mais quand il s'agit d'écouter, & d'écouter une heure de ſuite, ou du moins trois quarts-d'heure, (durée ordinaire des Sermons) bien peu de gens ſont capables d'une application qui ne ſoit ſuſceptible ni de refroidiſſement, ni d'interruption, ou qui du moins ne devienne pénible; & toute fatigue en ce genre diminue de cette onction, de ce bien-être de l'ame, ſource des impreſſions durables, & qui ne ſe conſerve pure qu'autant qu'une certaine ſatisfaction de l'eſprit concourt à l'entretenir.

Que l'on compare donc la différence des impreſſions (qu'à mérite égal ſur tout le reſte) un Sermon laiſſe aux Auditeurs, lorſqu'il eſt renfermé dans une étendue proportionnée à la durée d'ap-

plication dont le plus grand nombre eſt capable ; ou quand, par ſa longueur, il a laſſé leur attention. Dans le premier cas, l'ame confirmée dans ſes diſpoſitions pieuſes, ou attirée par des vérités qui ne l'avoient pas encore pénétrée, conſerve cette plénitude ſi conſolante, ou ce germe ſi ſalutaire. Dans le ſecond cas, les émotions de l'ame, ſes réſolutions ſucceſſivement affoiblies, ne laiſſent guère de traces que dans la mémoire ; & que ſert la perſuaſion même, quand elle n'eſt pas dans le cœur ?

On m'objectera peut-être qu'il eſt des Sermons de deux ou trois heures entières, & qui non-ſeulement attirent un grand concours d'Auditeurs, mais qui opèrent d'une manière ſenſible les fruits les plus déſirables. On voit que je parle de l'efficacité des Miſſions. Je répondrai que ces exemples ne prouvent rien aujourd'hui contre les obſervations que je viens de faire ſur la longueur des Sermons. Les Miſſions ſont un objet de dévotion aſſez rare ; & par malheur pour l'humanité, il en eſt des bonnes œuvres comme de quantité d'autres ſujets d'occupation que la ſingularité accrédite. Mais une raiſon beaucoup plus forte, c'eſt l'art touchant, ce ſont les conve-

nances par rapport à l'état, aux lumières des Auditeurs, (moyens presque toujours salutaires) que les personnes appellées au Ministère des Missions savent si bien mettre en usage, & que les autres Prédicateurs négligent ou dédaignent d'employer. Je puis citer ici un exemple du pouvoir de cet art, ou pour mieux dire de ce zèle inspiré, dont j'ai cherché attentivement à approfondir la méthode, & dont j'ai éprouvé les effets. Un célèbre Missionnaire * prêchoit dans une Ville assez considérable, quoique peu loin de Paris : je dois ajouter que la plupart de ses Auditeurs étoient venus dans l'idée d'être plus amusés que touchés : c'étoit son premier Sermon ; & il s'étoit proposé pour sujet, *le Pécheur impénitent au Jugement universel.*

L'Orateur commence, & la vision d'Ezechiel se présente à son esprit. Il appelle d'une voix forte & mystérieuse les Morts cachés sous la terre ; ils l'entendent. Il voit de toutes parts des ossemens sortir, s'approcher, se reconnoître, se rejoindre : un murmure funèbre accompagne tous ces mouvemens ; & bientôt des spectres sont formés & l'entourent : tous

* Le Père Dupleſſis, à Saint Germain.

portent quelques attributs, qui caractériſent d'une manière funeſte leur condition pendant la vie, les crimes dont ils vont rendre compte à la face de l'Univers, & l'affreuſe peine qu'ils vont ſubir. Dans le cours de ce récit, je voyois les Auditeurs aſſujettis, frappés: la terreur étoit peinte ſur leur viſage. Tout à coup l'Orateur reſte en ſilence. Il regarde avec trouble un nouveau ſpectre qui ſe préſente; il l'interroge; ſa frayeur redouble; c'eſt ſon ſpectre à lui-même. Ce ſpectre lui parle & l'accuſe; il le rend coupable des erreurs dont il n'a point guéri tant de pécheurs qui ſont venus l'entendre. La parole de Dieu eſt toute-puiſſante dans la bouche du juſte; c'eſt la foibleſſe de ſon zèle, de ſes lumières, de ſes talens; ce ſont ſes propres péchés qui ont rendu la vérité ſtérile. A ces mots, le Prédicateur tombe à genoux; il adreſſe au Seigneur la prière la plus fervente & la plus tendre: lui ſeul a mérité les ſouffrances dont ſes Auditeurs impénitens ſont menacés; il les réclame inſtamment ces ſouffrances; il les demande pour de longs ſiècles, en expiation de leurs crimes & pour prix de leur converſion prochaine: il ſemble que ſon ame ſuffit à peine au zèle qui la pénètre; des larmes coulent de ſes yeux, &

tout l'Auditoire fond en pleurs comme lui.

Qu'on ne s'y trompe point, ces pleurs n'étoient pas de ces émotions que l'exemple seul peut causer, & qui cessent dès que les sens ne sont plus excités. On vit dès le jour même, & plus encore les jours suivans, des restitutions considérables, & ce qui est peut-être plus rare encore, des réconciliations sincères, des jalousies s'éteindre : les exercices pieux succédèrent à l'indifférence pour le culte, aux faux airs de tranquillité sur l'avenir, aux scandales ; enfin la Prédication avoit rempli manifestement la sainteté de son objet.

Une personne jeune, belle, & livrée à tout ce que le monde a de séduisant, sortoit de ce même Sermon : je la vis sérieuse, occupée ; je lui demandai ce qu'elle pensoit de ce Prédicateur : *Voilà un homme bien dangereux*, me répondit-elle. J'appris quelque temps après qu'elle vivoit dans la retraite.

On conçoit par ces exemples, quels avantages échappent aux Orateurs qui ignorent ou qui négligent le pouvoir des inflexions de la voix, & celui des images fortes, mises à la place des analyses & des

raisonnemens trop fréquens. On peut l'annoncer sans témérité ; les grands Prédicateurs qui ne parleront désormais qu'à l'esprit, feront bien des ingrats. Tout le monde lit & lit de tout : l'esprit s'étend en superficie, il n'en est que là dans la plupart des gens ; mais leur orgueil s'y trompe ; il les rend difficiles, ou plutôt épineux ; ils condamnent en attendant qu'ils sachent juger : au lieu qu'un Prédicateur qui intéresse le sentiment, interdit toute critique ; l'esprit est entraîné. Qu'il me soit permis de rappeler ici une application bien ingénieuse & bien vraie de l'avantage qu'a le don de toucher sur l'art de convaincre : c'est un de ces traits dignes d'être conservés, & qui se présentent fréquemment à l'esprit de la personne du monde la plus chère à VOTRE MAJESTÉ, SIRE. Gens éclairés examinoient qui de M. de *Meaux* ou de M. de *Cambrai* avoient rendu de plus grands services à la Religion : *L'un la prouve*, dit-elle, *mais l'autre la fait aimer*. Il ne resta plus rien à dire.

Je parlois du peu d'autorité que l'esprit, employé seul, donne à un Sermon. Quelle plus grande insuffisance, lorsqu'à la froide monotonie dans le récit, se joint un plan

plan ſtérile ou ſans ſuite ; qu'un Prédicateur s'attache à prouver des vérités que perſonne ne conteſte, à établir des maximes que perſonne n'ignore, plutôt que de chercher dans le ſentiment les moyens de les faire pratiquer; qu'il ſe perd dans des énumérations dont l'Auditeur a d'abord apperçu toute la chaîne ; qu'il rabaiſſe, par la mauvaiſe diction des choſes ſublimes en elles-mêmes, & qu'à tous ces défauts il ajoute celui de la longueur : avouons notre foibleſſe ; les vérités alors ne prennent aucun empire ſur notre ame ; il faut pour nous les rendre chères qu'elles ſoient accompagnées d'un certain attrait, les revêtir d'ornemens qui plaiſent à notre imagination, ou d'une force qui la ſubjugue. *S. Auguſtin*, *S. Jérôme*, *S. Ambroiſe*, & pluſieurs autres Peres de l'Egliſe, ont reconnu l'importance de ces moyens, & ils les ont mis en uſage.

Après des exemples qui prouvent ſi bien la néceſſité des talens dans les Orateurs Chrétiens, avec l'expérience journalière de la ſolitude où ſe trouvent les Prédicateurs de l'ordre commun ; comment l'art ſi important de ramener les hommes à la juſtice, à l'union, & par conſéquent à leur propre bonheur, eſt-il

abandonné à tant de Prédicateurs, n'ayant pour toute disposition qu'une vocation qui ne peut être que stérile? Car enfin il arrive (même avec de l'esprit) qu'on est dénué du talent de la composition. Mais, dira-t-on, ce zèle en soi est toujours louable: d'ailleurs la Prédication est pour un grand nombre d'Ecclésiastiques un devoir d'état; peut-on les en dispenser? Non sans doute; mais il est des moyens de remplacer en eux les talens qui leur sont refusés. La mémoire est le supplément du génie; ne pourroit-on pas les engager à faire usage de cette ressource? Ils rendroient à la Prédication tant d'excellens Sermons qu'on est privé d'entendre, depuis qu'on en a perdu les Auteurs si regretables; ils se les approprieroient en quelque sorte par la manière heureuse de les rendre, & sur-tout par les fruits salutaires qu'on en verroit naître.

J'avois communiqué ce projet à deux personnes fort éclairées: toutes deux me firent séparément une même objection, qui m'avoit presque entièrement découragé. » Espérez-vous, me dirent-elles, » que ces Prédicateurs dénués de tout » talent, seront également exempts de

» préſomption ? La diſette de l'un fait » preſque toujours l'abondance de l'au- » tre ; votre propoſition ne ſervira qu'à » les révolter «. Pour être à portée de prendre un parti, j'ai eu recours à l'expérience. Parmi quelques jeunes Religieux qui ſe diſpoſoient à compoſer des Sermons, j'en ai trouvé qui m'ont écouté ſans répugnance, & c'eſt préciſément ceux qui ont de l'eſprit : inſenſiblement ils ſe ſont déterminés à préférer ce genre de Prédication, afin d'être nourris des meilleurs ouvrages avant que de ſe livrer à compoſer eux-mêmes.

Ne peut-on pas eſpérer que lorſqu'on les aura entendus, leur exemple en produira d'autres ? Il eſt à remarquer que les Prédicateurs, qui ayant de l'eſprit conſentiroient à faire uſage de cet emprunt, pratiqueroient un genre de vertu bien rare : ils feroient le bien purement pour le bien même. Plus heureux que la plupart des Ecrivains, ils n'auroient pas à ſe défendre de la vanité qu'inſpire le titre d'Auteur ; écueil que les Prédicateurs les mieux armés contre la foibleſſe humaine ne peuvent pas toujours éviter. Le Père *Maſſillon* venoit de prêcher, & ſelon ſa coutume, avec un ſuccès ſans bornes : un

de ſes Confrères * lui peignoit ce triomphe avec les couleurs les plus flatteuſes : *Hé laiſſez, mon Père*, répondit-il, *le Diable me l'a déja dit plus éloquemment que vous ne pouvez faire.*

Il arriveroit encore que ces Prédicateurs devenus utiles par le don de la mémoire & la bonne déclamation, trouveroient bientôt de nouvelles richeſſes dont ils pourroient profiter. Des Ecrivains éclairés & aimant le bien, s'occuperoient à compoſer des Diſcours réduits à l'étendue la plus favorable pour les faire écouter : il y en auroit pour tous les ordres d'eſprits, & ſur-tout pour le peuple. Les gens de la campagne ne recevroient que des inſtructions à la portée de leur intelligence, & ſur leurs devoirs propres. On éviteroit de les entretenir, ou du moins on ne leur parleroit qu'avec une extrême circonſpection, de pluſieurs vérités qui ne ſont preſque jamais applicables aux hommes réduits à une vie de travail & de peine, & qu'il eſt dangereux de leur faire conſidérer ; telles, par exemple, que les menaces, les anathêmes prononcés contre les riches, ces condamnations ſe tour-

* Le Père de la Boissiere.

nant dans leur idée en indignation contre tous ceux dont ils envient la condition ; ils les haïſſent ſur la foi de l'Ecriture, pour ainſi dire : à peine font-ils grace, même aux perſonnes dont ils reçoivent des bienfaits. Et ainſi de quelques Inſtructions, qui toutes ſaintes qu'elles ſont en elles-mêmes, reſtent ſans effet, ſi elles n'en produiſent de contraires à leur objet. On s'attacheroit particulièrement à nourrir en eux l'amour pour leur Souverain ; à les déſabuſer dans cette vue de l'effroi qu'ils ont de certains aſſujettiſſemens, qui par l'événement leur coûtent moins de peine à remplir qu'ils n'en ont ſouffert à les enviſager : ils deviendroient ſucceſſivement meilleurs Sujets & plus heureux.

Dans les Villes, les perſonnes éclairées iroient avec confiance & en plus grand nombre entendre ces nouvelles Prédications. L'eſpèce de mode qui les auroit accréditées, deviendroit elle-même durable par les vertus qu'elle auroit répandues.

Un pareil établiſſement ſeroit bien digne de la piété d'un Monarque, qui vient d'enrichir, d'illuſtrer ſes Etats par tant de fondations utiles au bonheur de l'humanité, aux progrès de l'eſprit, à la

gloire de la Religion, & qui eſt lui-même modèle dans ces diverſes carrières, par l'étendue de ſes lumières, ainſi que par la bonté, la ſimplicité & la véritable grandeur qui fait le caractère de ſon ame.

Je ſuis, de VOTRE MAJESTÉ, SIRE, avec le plus profond reſpect, &c.

A Verſailles, le 3 Décembre 1752.

RÉPONSE
DU ROI
DE POLOGNE.

J'Ai reçu avec bien du plaisir la belle pièce de votre production qu'il vous a plu de m'adresser. Je crois n'en avoir pu faire meilleur usage, qu'en la communiquant à la Société Littéraire de Nancy, qui s'est fait l'honneur de vous associer. On y a admiré autant votre idée sur une matière si intéressante, que la façon que vous la rendez. Mon suffrage particulier sur un tel Ouvrage devenant commun avec des habiles connoisseurs, ne sauroit que se trouver juste, produit sur-tout par l'estime & la considération particulière que vous méritez. La personne qui m'est la plus chère au monde, que vous citez, donne une bonne leçon à tous les Prédicateurs, par la définition qu'elle fait de M. Bossuet & de M. Fénélon. Cela devroit faire effectivement les deux points de tous les Sermons, que

d'instruire & de toucher, & cela par discours plus familiers à la portée de l'espèce de chaque Auditeur. Le grand art d'éloquence qui a tant d'étendue, poussée au suprême degré, prolonge le temps qui cause souvent la distraction. Le style Evangélique est bien court & bien nerveux. Si on se retranchoit à prouver la vérité qui se prouve de soi-même, & qui est indubitable, on réussiroit je crois mieux à exciter & rendre efficaces les vertus qu'elle enseigne.

Votre ami Tressan s'est chargé (sur l'Evangile) qu'il choisira de faire un Sermon, en suivant exactement le plan que vous dressez, il en est fort capable, pour servir de modèle à ceux qui voudront l'imiter, & qui voudront suivre une méthode si salutaire.

Je suis, avec une parfaite estime, votre très-affectionné, STANISLAS Roi.

A Luneville, ce 9 Décembre 1752.

A MADAME
LA MARQUISE
DE RUPELMONDE.

J'Ai l'honneur & le plaiſir d'envoyer à l'illuſtre Sœur Sainte Thaïs une lettre qui répandra la plus ſenſible ſatisfaction dans toutes les ſaintes ames qui l'environnent. Je lui demande inſtamment la continuation des bontés dont elle a daigné m'honorer, & que je mériterai toute ma vie par l'attachement & le reſpect que je lui ai voués.

ÉPITRE*

DU ROI DE POLOGNE

STANISLAS I,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR;

A LA REINE SA FILLE,

En lui dédiant la traduction des Entretiens de l'Ame avec Dieu, faite par lui-même.

CEs Prières que Saint Augustin a composées, la plupart (*a*), pour Sainte Monique sa Mère, je les ai traduites en Vers Polonois pour vous, ma très-chère Fille. Le respect filial les a dictées à ce grand Docteur : l'affection paternelle me les inspire.

Votre occupation la plus agréable est de converser avec le Seigneur. Vous recevrez par conséquent avec plaisir ces Entretiens que je vous offre. Je connois

* Cette Epître a été traduite en François par l'Auteur des Entretiens de l'Ame avec Dieu.

(*a*) Le seul Pseautier de S. Augustin a été composé par ce S. Docteur, pour l'usage de Sainte Monique.

la bonté naturelle de votre cœur. Elle vous a toujours portée à aimer Dieu. Mais ne sera-t-elle pas encore plus flattée de le louer dans votre langue naturelle ? En lisant ce petit Ouvrage, vous vous ressouviendrez donc de votre chère Patrie.

Née Polonoise, vous êtes devenue la gloire de votre Nation. Aussi le bonheur de la Pologne doit-il être sans cesse présent à votre esprit ; il doit vous intéresser & vous occuper devant Dieu. Le mien, ma très-chère Fille, est d'être votre Père, & d'être pour vous le plus affectionné & le plus tendre des Pères.

RÉPONSE DU ROI DE POLOGNE,

Au sujet d'un Envoi que j'avois eu l'honneur de faire à SA MAJESTÉ, *du Recueil des Chansons anciennes, dédié à Madame la Comtesse* DE LA GUICHE.

MONSIEUR, j'ai reçu avec bien du plaisir le Livre que vous m'avez envoyé, & la lettre dont vous l'avez accompagné. Il ne m'a pas été difficile de démêler dans cet Ouvrage ce qui est de vous : je l'ai reconnu à cette heureuse simplicité qui marque la douceur & la naïveté de votre caractère, autant que la netteté & la délicatesse de votre esprit. On peut dire, sans vous flatter, que dans vos Romances vous surpassez tous ceux qui en ont fait avant vous : leurs graces étoient moins riantes, quoique plus hardies, & leurs traits moins finis, quoique plus travaillés. Tout ce qui sort de votre plume m'est toujours une nou-

velle raiſon de vous eſtimer, ſi pourtant mon eſtime pour vous peut augmenter autant que le déſir que j'ai de vous faire connoître combien je ſuis véritablement, Monſieur, votre bien affectionné,

STANISLAS Roi.

A Luneville, ce 8 Mars 1756.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES PIECES

Contenues en ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

DE la néceſſité de plaire. Page 5
Du déſir de plaire. 15
De quelques qualités qui ſemblent plaire par elles-mêmes. 34
De quelques moyens de plaire. 42
Défauts que le déſir de plaire corrige. 47
Défauts que le déſir de plaire adoucit. 49

SECONDE PARTIE.

Des premières idées qui nous ſont imprimées par l'éducation. 73
Des moyens de faire naître dans les enfans le déſir de plaire, & les qualités de l'ame par leſquelles on plaît davantage. 87
Des connoiſſances de l'eſprit, & des talens qui doivent entrer préférablement dans l'éducation des enfans, pour leur donner les moyens de plaire. 104
Concluſion de cet Ouvrage. 136

CONTES

CONTES DES FÉES.

Les dons des Fées, ou le pouvoir de l'éducation. 139
L'Isle de la Liberté. 157
Les Aieux, ou le mérite personnel. 171
Alidor & Therſandre. 177
Les Voyageuſes. 188
Lettre au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar. 209
Réponſe du Roi de Pologne. 225
A Mme la Marquiſe de Rupelmonde. 227
Epître du Roi de Pologne. 228
Réponſe du Roi de Pologne. 230

Fin de la Table.